
SE TAIRE
FAIRE





ESSAIS DE CRITIQUE GÉNÉRALE

ÉTUDES

DE

LINGUISTIQUE

ET DE PHILOLOGIE

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1877

ÉTUDES

DE

LINGUISTIQUE

ET DE PHILOLOGIE

PRÉFACE

D'étroites affinités rattachent ce livre à nos études de *Religions et de Mythologies comparées,* que peut-être il eût dû précéder. Le langage, en effet, donne la clé des panthéons et des métaphysiques.

Le langage, c'est tout l'homme intellectuel et moral. Non pas que les animaux ne possèdent une mimique et des intonations vocales que l'on peut assimiler à l'état rudimentaire du langage; dans les cris du chien, du bœuf, du mouton, du cheval, on retrouvera la gamme complète de nos voyelles et l'ébauche de quelques consonnes; mais la netteté de l'articulation, mais la variété des combinaisons qui ont permis de créer des milliers de langues et d'exprimer dans chacune un nombre indéfini de pensées, voilà ce qui appartient en propre à l'espèce humaine, et la marque de sa supériorité.

Les Grecs n'avaient qu'un mot pour le langage et la raison : *logos*. Ils ne se doutaient guère que cette homonymie exprimait une grande vérité, et que, dans le développement de la raison et du langage, il y a eu parallélisme constant, bien plus unité, identité primordiale. Avant d'être l'instrument, parfois rebelle, de la raison, le langage a été la raison même. L'un et l'autre procèdent du même fait premier, la sensation, le *contact senti* du monde extérieur, et du même organe, le cerveau.

La substance corticale grise de l'encéphale est le réceptacle commun de toutes les impressions, qui s'y conservent en images et s'y combinent en idées ; elle est en même temps le point de départ des actions déterminées par l'association de ces images et de ces idées. Mais ces images et ces idées n'auraient jamais atteint à la fixité que la mémoire implique ; jamais elles n'auraient, par des comparaisons aussi constantes que complexes, fourni les éléments nécessaires des jugements, des inductions, des idées générales et des déductions qui en découlent, trésor pauvre d'abord, mais par degrés enrichi, qui constitue la raison : — car la raison n'est rien en soi ; c'est un nom que nous affectons aux résultats durables de l'élaboration cérébrale ; — elles n'auraient point élevé l'homme au-dessus de la

sphère où règnent l'instinct et le mouvement réflexe, à peine réfléchi, à peine volontaire : si les relations intimes de la troisième circonvolution frontale gauche avec les cordes laryngiques et l'appareil vocal n'eussent fait correspondre à l'impression, à l'image, à l'idée, des sons et des bruits représentatifs, des signes communicables, sorte d'algèbre qui, en simplifiant le mécanisme du souvenir, lui a permis de classer dans une réserve sûre toutes les informations acquises, et d'en noter de nouvelles sans redouter la perte des anciennes. La mémoire de l'animal est aussi tenace, sinon davantage; mais elle demeure pauvre, parce qu'elle ne conserve que les impressions dominantes, celles du plaisir et de la douleur, de la faim, de l'amour et de la haine; et pourquoi? parce que la double imperfection de l'organe sensitif et de l'organe linguistique n'en admet pas, n'en exprime pas de plus variées.

Le langage et la raison, dans leur principe, sont donc inséparables. Mais, et assez rapidement, il est arrivé que la raison a dépassé le langage. Et comment? à l'aide du langage même. Et pourquoi? parce que la faculté d'invention linguistique n'est pas inépuisable. La raison, développée par le langage, a dû se contenter des moyens qu'il lui offrait:

elle a dû appliquer à l'expression d'idées nouvelles, dérivées d'idées exprimées déjà, des sons, des bruits, des combinaisons phoniques dont le nombre est limité. Cela, en transférant, par divers artifices, des sens de plus en plus raffinés à des syllabes où s'étaient, pour ainsi dire, incorporées des significations plus simples. Si bien que le langage, déjà métaphorique dans la transcription vocale des objets directement révélés par la sensation, imposa pour jamais à la raison croissante la nécessité de transposer indéfiniment, du concret à l'abstrait, les métaphores fondamentales, pour rendre les plus subtiles associations des images apportées par la sensation et fixées par la parole.

Le langage est un tissu de métaphores : c'est là son caractère et son vice. Il a fallu, pour le plier tant bien que mal à l'observation scientifique et à la conception exacte de l'univers et de l'homme, que le temps, que l'accumulation des racines atrophiées en eussent effacé le fonds métaphorique, et que le mot se fût transformé en un chiffre docile. Encore la raison est-elle abusée involontairement par les fausses analogies suggérées au langage et à la pensée durant de longs âges d'ignorance relative. En ce siècle seulement, l'analyse linguistique, isolant les éléments divers qui ont concouru à la for-

mation des langues dites aryennes ou indo-européennes, a permis d'entrevoir et parfois de prendre sur le fait les procédés approximatifs auxquels est dû le développement de l'intelligence humaine. Elle a surtout mis en pleine lumière leur caractère *anthropomorphique*.

On entend par *anthropomorphisme* l'inévitable tendance qui, portant l'homme à se considérer comme le centre ou le pendant de l'univers, l'amène à tout modeler sur lui-mêne, à prêter aux êtres et aux choses ses facultés, ses intentions, sa personnalité. Cette illusion s'est mêlée aux tâtonnements du langage, et leur a survécu.

Le substantif et le verbe, créés à l'usage et à l'image de l'homme, ont communiqué aux objets extérieurs et aux idées générales qui correspondent à leurs qualités une existence et une activité véritablement humaines. Non-seulement les objets déterminés par une forme quasi-individuelle, mais encore le lieu et les aspects du lieu où ils apparaissent, puis les catégories abréviatives où la raison les classe, les termes concrets généraux, se trouvèrent doués de vie, et, de par le *verbe*, agirent à la façon humaine, se mouvant, se levant, se couchant, frémissant, courant, etc.; mais encore les termes abstraits transformèrent en personnes, que

l'on appelle *entités*, les qualités considérées en dehors de leur sujet réel, chose, être, phénomène, homme. La lumière, la chaleur, la fécondité, la beauté, l'obscurité, la peine, le plaisir, le sentiment, la mémoire, la raison, le vice et la vertu, la bonté, la justice, prirent une existence toute verbale, devinrent le sujet ou le régime de propositions qui impliquent l'action intentionnelle. On oublia que ces mots n'exprimaient que des états, durables ou passagers, de corps chauds, lumineux, végétants ou vivants, et des résultats d'organismes particuliers; on vit en eux la cause préexistante des faits dont ils n'étaient que l'expression analytique ou générale: on inventa les virtualités, les forces, les dieux, les êtres métaphysiques, puissances illusoires qui n'ont d'autre origine que l'anthropomorphisme instinctif et l'essence métaphorique du langage.

Les dieux et les êtres métaphysiques ne sont que des objets, des propriétés, des phénomènes extérieurs ou internes humanisés et des *universaux* personnifiés. On voit ici de quelle importance est l'étude du langage pour la science des religions et pour la philosophie.

Les *rationalistes*, ceux qui croient que la raison, telle que l'ont faite cinq cents siècles, existait de toutes pièces avant l'homme et dans l'homme pri-

mitif, qu'elle a dirigé avec une rigueur logique les pensées et les actes de nos premiers aïeux, qu'elle a le droit d'expliquer le monde et de régler à son gré l'enchaînement des effets et des causes, les rationalistes soupçonnent et redoutent la science du langage. Pour eux le langage est l'œuvre de la raison, tandis qu'il en est, en réalité, le père, puis l'agent plus ou moins fidèle. On conte que le psychologue écossais Dugald Stewart, apprenant la découverte du sanscrit et du groupe indo-européen, en a nié purement et simplement l'existence; il pressentait que la métaphysique et la théodicée, la psychologie et la logique allaient crouler avec le mannequin de convention sur lequel elles s'exercent depuis Platon et Aristote. Aujourd'hui encore, la linguistique, bien qu'elle ait droit de cité dans nos écoles, inquiète les partisans de la philosophie traditionnelle et officielle. Les linguistes eux-mêmes se tiennent volontiers dans leur spécialité, et refusent de conclure.

Les esprits accoutumés aux « vérités moyennes », tout en reconnaissant au langage une certaine part dans la formation des mythes, sont enclins à contester la formule célèbre et justifiée : *nomina, numina*, que nous traduisons ainsi : *les dieux sont des substantifs*. En tout cas, disent-ils, les mots

désignent des objets ou des êtres qui peuvent être réels aussi bien que factices. D'accord. Le soleil, la lune, les fleuves, les monts, les nuages, l'éclair, les arbres, les animaux que l'homme a nommés et divinisés, sont des choses, des êtres, des faits réels. Mais, en tant que dieux, que sont-ils? des entités anthropomorphiques, des substantifs auxquels l'homme a prêté sa personne et sa volonté. Bien plus encore est-elle fictive cette généralisation personnifiée, à laquelle le monothéisme religieux et le déisme philosophique attribuent la conduite ou la création du monde, le plan universel, et dont ils font la cause et la raison raisonnante d'un ensemble isolé de ses parties constituantes! C'est à la science du langage qu'il appartient de décomposer ces formules et d'en découvrir le vice originel, l'anthropomorphisme.

On croit arracher les religions à la linguistique en les rapportant aux sentiments les plus simples, à la peur, à l'espérance, à la gratitude. Ces sentiments, que les animaux éprouvent d'ailleurs, ont certainement pu suggérer l'idée de puissances supérieures et extérieures à l'homme; mais le langage seul en a fait des dieux, si, comme nous l'avons établi, le langage n'est que la forme parallèle de la raison. Il n'est pas, nous le voulons bien, le créa-

teur du sentiment dit religieux, si l'on peut appeler ainsi les confuses hypothèses de la terreur et de l'ignorance; mais il est l'inventeur des mythes et l'ordonnateur des religions. Le langage, qu'on y songe, est à l'origine de toute pensée réfléchie et de toute induction raisonnée; il en est la condition absolue.

Quant aux catégories tirées par abstraction des caractères constants qui ressortissent aux diverses séries de choses, d'êtres, de phénomènes et d'idées, elles relèvent directement du langage; lui seul les a investies de la force substantive et leur a assuré une existence propre, à côté et en dehors des objets dont elles expriment et classent les qualités. Le langage est la source unique, certaine, de l'illusion métaphysique; la métaphysique est la mythologie du langage. Vérité qui, pensons-nous, éclatera dans les pages qui vont suivre.

En recueillant des études, inspirées, à diverses époques, par les progrès et les applications de la linguistique indo-européenne, nous poursuivons un double but : premièrement, intéresser à des travaux qui renouvellent l'histoire et la philosophie; en second lieu, marquer les conséquences et tirer les conclusions que les spécialistes négligent, par timidité, par fausse honte, par étroitesse d'esprit, surtout par habitude.

Le temps est loin où un Aristote pouvait embrasser à la fois et posséder par le menu toutes les connaissances d'une époque. Le champ de la science déborde aujourd'hui tous les efforts et toutes les ambitions ; il faut que les travailleurs patients se cantonnent chacun dans son domaine pour le défricher à fond. Rien n'est donc plus nécessaire et plus utile que les spécialités. Mais ces cultures morcelées détournent des horizons vastes; elles s'enchevêtrent fatalement comme les pièces d'une marqueterie immense. La synthèse peut seule en faire un tableau harmonieux où les plans et les masses se coordonnent et concourent à un effet total. Telle est la conviction qui nous anime et que nous avons fait passer tout entière dans un mot : nous présentons au lecteur des *Essais de critique générale.*

Peut-on rester général sans être superficiel? Le public en jugera. Pour nous, nous serons satisfait, notre tâche sera remplie, si notre livre inspire le goût des fortes études linguistiques, en révèle la certitude et la portée, en popularise les résultats. Les notices qui le composent résument chacune l'état de la science du langage à un moment donné, en se plaçant au point de vue de la phonétique, de la grammaire, de l'histoire ; finalement, elles en dégagent la philosophie. Nous n'en avons pas modifié la

rédaction primitive. Les redites, il y en a, sont sans inconvénient en des matières encore neuves pour le gros des lecteurs ; elles ont l'avantage de mieux fixer dans l'esprit les principes, les faits, les conséquences, sur lesquels on ne saurait trop insister. La linguistique n'est-elle pas, dans l'ordre historique et philosophique, la découverte capitale de ce siècle ? Les erreurs seront corrigées soit par les chapitres subséquents, soit par les acquisitions successives de la science. Nous n'avons pas notre siége fait. De même que les croyants déclarent soumettre toutes leurs opinions à l'infaillibilité d'une église ou d'un homme, de même, avec plus de dignité, nous subordonnons entièrement à l'expérience à venir les conclusions suggérées par l'expérience acquise.

Parmi les imperfections inévitables, on notera de place en place une confusion, aujourd'hui impossible, d'ailleurs toute verbale, entre la linguistique et la philologie. Il est désormais entendu que la linguistique traite des éléments phonétiques et de l'organisme grammatical d'une ou plusieurs langues, la philologie de l'emploi d'un idiome et des particularités d'une littérature. Celle-ci est une science historique, celle-là une science naturelle. Mais elles se touchent de si près, elles se mêlent si intimement

que, si l'on en peut fixer la ligne de démarcation, il est difficile de ne pas la franchir. Au reste, nous nous expliquons plus d'une fois sur ce point, qui n'est plus controversé. On rencontrera aussi des adhésions, sous toutes réserves, à des théories qui ont eu cours, faute d'autres, et qui n'ont pas tenu devant des informations plus exactes, notamment aux vues de Max Müller sur une prétendue famille touranienne, qu'il a fallu scinder en nombreux groupes indépendants. Les chapitres devront donc être contrôlés les uns par les autres. On s'apercevra bien vite que nous n'avons point de parti pris, et que le dernier état de la science est toujours celui auquel nous nous rangeons. Nous nous permettons d'indiquer surtout comme critérium général notre résumé des opinions de M. Michel Bréal sur la langue mère indo-européenne ; et nous renvoyons ceux qui voudront embrasser dans son ensemble la science du langage, telle que l'ont faite soixante ans de recherches, à la claire et substantielle *Linguistique*[1] de notre ami, M. Abel Hovelacque, professeur à l'École d'anthropologie.

A côté des études relatives aux langues anciennes, nous avons fait une part assez large à l'histoire et

1. Un volume de la Bibliothèque des sciences contemporaines, chez Reinwald.

à l'enseignement de notre idiome national, de ses dialectes et de leurs congénères. Bien que leur origine latine et leur organisme grammatical commencent à être suffisamment connus, il ne nous a point paru inutile de couper les derniers accès d'une fièvre assez innocente, de cette celtomanie qui attaque encore certains esprits peu familiarisés avec les sûres méthodes de la science moderne.

Mais c'est assez arrêter sur le seuil le visiteur bénévole. Sous l'apparente incohérence d'un dessin repris à plusieurs fois, il découvrira aisément l'unité intérieure d'un plan qui peut éclairer sa marche à travers ces pièces plutôt juxtaposées qu'assemblées, mais dont chacune est l'esquisse partielle d'un édifice présenté sous toutes ses faces.

ETUDES

DE

LINGUISTIQUE

ET DE PHILOLOGIE

DU CRI A LA PAROLE

La plupart des découvertes de la science moderne viennent appuyer l'hypothèse des formations lentes. Nous sommes en train d'éliminer de la nature le cataclysme, l'accomplissement subit de caprices impérieux. L'analyse des éléments du langage est loin, pour sa part, de démentir la géologie et l'histoire naturelle. Plus on pénètre dans la structure du mot et plus on voit s'accumuler, pulluler au fond du passé les siècles qui ont séparé le cri de

la parole, l'impression fugitive de l'impression fixée par la mémoire, l'instinct du raisonnement, le bipède de l'homme, et je ne dis point de l'homme civilisé, mais du plus obtus des sauvages polynésiens, qui, depuis vingt ou trente mille ans peut-être, sont des hommes et savent à peine aujourd'hui compter jusqu'à cinq. C'est faute d'avoir connu les étapes successives du langage et par conséquent de l'intelligence, dont il est à la fois le miroir et l'instrument, que la philosophie courante applique à tous les temps, à tous les peuples, le cadre immuable d'une psychologie et d'une morale absolues. Faire de la distinction du bien et du mal, telle qu'elle existe généralement dans nos sociétés, le caractère primordial et originel de l'intelligence humaine, dire, par exemple, que le sentiment religieux est inhérent à notre nature, c'est prétendre que la fidélité du chien domestique est le caractère essentiel de la race canine, ou bien que la forme et le parfum des roses les plus doubles et les plus perfectionnées ont toujours été l'attribut de toute la famille des rosacées; c'est oublier les métamorphoses graduelles de la culture, c'est négliger et méconnaître l'œuvre du temps. Avant peu, ces illusions de la science incomplète et les systèmes qui en sont nés auront vécu, et le monde n'en marchera pas moins, sans se préoccuper désormais de mirages évanouis. La comparaison des langues innombrables

qui se bégayent ou se parlent dans l'univers commence à jeter des lumières singulièrement vives sur la marche des idées, sur les rapides progrès de certaines races et sur l'incurable lenteur de certaines autres. Par la décomposition scientifique du mot, nous remonterons, par delà les inductions historiques, jusqu'à la période obscure, jusqu'au point que les animaux n'ont pas franchi et d'où s'est élancée l'humanité.

On peut, dès à présent, discerner, dans le développement du langage, quatre grandes époques d'inégale étendue, mais dont la durée s'accroît à mesure qu'elles s'éloignent de l'état présent et qu'elles s'enfoncent dans le passé. Nous les énumérerons d'abord, en les éclairant par des exemples d'autant plus minutieux qu'elles sont moins bien connues, moins constatées, moins acquises; et nous nous arrêterons spécialement à celles qui font l'objet de cet aperçu et qui s'étendent *du cri à la parole*. Notons avant tout que ces périodes ne sont pas enfermées dans des limites fixes, qu'elles empiètent l'une sur l'autre et se continuent simultanément. C'est leur ordre logique que nous cherchons à déterminer.

La plus récente des époques linguistiques, celle où se sont formées les langues romanes, dérivées du latin, et considérablement modifié les idiomes germaniques, peut être nommée époque de contraction. En effet, ce qui caractérise la plupart des

langues modernes, c'est l'atrophie ou la disparition des syllabes qui suivent l'accent tonique. On entend par accent un effort de la voix qui se porte sur une partie du mot. Ainsi, pour ne citer que le français, la langue romane la plus contractée et la plus originale, dans les noms de Port-Vendres (*Port*us *Véneris*) et de Fréjus (*For*um *Jul*ius), tout ce qui n'est pas accentué a à peu près disparu ; le premier a inséré un *d* euphonique, le second a fait passer le *r* avant l'*o*, et affaibli ce dernier en *e* pour laisser toute sa force au second accent. Père, mère, frère, sœur, fils, oncle, et tous les vocables français qui n'ont pas été simplement calqués, à partir du quatorzième siècle, sur des mots latins, présentent des contractions analogues : (*Pa*ter, *ma*ter, *fil*ius, *so*ror, av*uncul*us). La période romane a commencé dès avant l'âge classique du latin ; elle s'est continuée obscurément durant sept siècles, dérobée à nos yeux par la persistance de la langue littéraire ; elle a eu sa grande crise vers le neuvième siècle, a vu, de 840 à 1300 environ, naître le français, le provençal, l'italien et l'espagnol ; c'est sur son travail que nous vivons depuis le seizième siècle. Elle a donc une existence de deux mille ans.

La grande époque antérieure qui a vu fleurir l'idiome védique, le sanscrit, le zend, le latin et le grec, les groupes germaniques et slaves, est signalée par la fusion intime d'un radical attributif avec

une ou plusieurs racines démonstratives atrophiées en désinences. Ce sera, si vous voulez, la période amalgamante, ou des langues à flexions. On y entrevoit encore le sens de chacun des éléments du mot; mais ils n'en forment pas moins un tout indivisible dont toutes les parties concourent à en accentuer la signification propre, particulière. Un ou plusieurs de ces éléments ont pu disparaître, écrasés par deux voisins plus solides, mais ils ont laissé leur force dans le mot. Pour ne pas entrer dans des détails trop abstrus, nous décomposerons deux mots français. L'exemple sera on ne peut plus légitime, puisque les langues romanes procèdent directement des langues amalgamantes. Prenons la première personne du pluriel du futur du verbe faire : *ferons*. Nous ditinguons d'abord deux parties : *fer* qui est pour *faire*, et *ons* qui est pour *avons*. (Il est reconnu que le futur français se forme toujours ainsi, à l'aide de l'infinitif du verbe, suivi des personnes du présent de l'indicatif du verbe *avoir*). La lettre finale de *faire* et les deux premières de *avons*, disparues également par élision et contraction, sont loin d'être indifférentes : l'une est la marque de l'infinitif latin, et renferme à peu près le sens de notre proposition *à* et de l'anglais *to*, de l'allemand *zu;* les autres sont le radical même du mot avoir. Elle n'en ont pas moins laissé toute leur force dans le mot *ferons*, qui signi-

fie : *nous avons à faire.* L'analyse plus profonde de faire et de avons serait pleine d'enseignements, mais nous entraînerait trop loin. Citons encore un exemple : *rapprochement;* il y a dans ce mot au moins cinq parties, qui ont chacune une valeur : *re*, *ad*, *prope*, *timo* (*prok-timo* — proximo), *mentum*. *Prope* lui-même, qui est le fond du mot et contient l'idée de proximité, pourrait encore être décomposé.

A côté de ce procédé d'amalgame, qui est le système aryen par excellence, se place l'artifice des langues sémitiques, comme l'arabe et l'hébreu, qui emploient également les désinences, les altérations des voyelles, mais en respectant toujours les consonnes radicales. De bons esprits pensent qu'il y a un lien, une affinité entre ce groupe et le précèdent. Nous les rangeons donc, sous bénéfice d'inventaire, dans la même période.

Nous mentionnons aussi, comme un important degré dans la formation du langage, l'époque touranienne, que Max Müller appelle agglutinante, à laquelle se rattachent les langues mongoliques et finnoises. Son caractère principal est la jonction d'un radical toujours invariable à une désinence à peine altérée. La langue dite indo-européenne ou aryaque, d'où sont sortis tous nos idiomes classiques et modernes, semble avoir appartenu à cette période. Ses formes, lorsqu'on peut les rétablir avec

probabilité, sont le produit de simples juxtapositions; on y découvre un radical pur, suivi de suffixes encore transparents. Tel est, par exemple, le nominatif restitué : *pa-tar-sa*, prototype de *pitar*, *pater*, *padre*, père. Nous y notons le radical *pa*, qui a le sens général de nourrir, protéger, commander, un suffixe *tar*, impliquant la qualité d'agent, et le pronom démonstratif *sa*, ce, celui-ci, il. Ce pronom a ici complétement disparu dans les langues dérivées; mais l'*s* qui termine la plupart des nominatifs grecs et latins en est un débris non douteux. Ainsi *pa-tar-sa* peut se traduire par : celui qui fait l'action de nourrir, de protéger, de commander. Le mot, originairement général, a pris le sens particulier de père.

Avant l'époque agglutinative se place la période monosyllabique, dont il nous reste un exemple encore vivant, le chinois. Là, il n'y a pas encore trace de flexion, de désinence : chaque mot désigne une idée, dont la place dans la phrase détermine la valeur et précise le sens.

Les quatre périodes que nous venons de définir peuvent être dites historiques; il en reste des échantillons plus ou moins complets, des témoignages irrécusables. Et, comme on peut en retrouver les traces confondues dans une seule et même langue, on conclut assez vraisemblablement que tous les idiomes ont passé par les quatre états mo-

nosyllabique, agglutinatif, amalgamant et contracté.

Des inductions plus délicates nous permettent de remonter à des époques antérieures et d'esquisser la vie intellectuelle et morale de l'humanité, alors qu'elle était encore impuissante à grouper les monosyllabes en propositions, alors que le cri isolé ou redoublé était la seule et incomplète expression des besoins, des étonnements et des premières idées de notre espèce. On peut concevoir une période antique, infiniment longue et pénible, qu'on nommera période de l'interjection. On y distinguera, plutôt dans l'ordre rationnel que dans l'ordre chronologique, trois époques secondaires : celle de l'interjection proprement dite, celle de la démonstration et celle de la désignation attributive; la première très-pauvre, commençant par la simple émission d'un son presque indéterminé, comme *a*, *i*, *ou*, comme les nasales *m*, *n*, le roulement de *r*, le sifflement de *s*, l'aspiration gutturale *h* ou *gh*, enfin les labiales *b*, *p*, *f*, et aboutissant à l'association syllabique d'une voyelle avec une consonne; la seconde, employant les syllabes ainsi constituées pour indiquer les objets environnants par un pronom; la troisième, désignant les choses par des noms spéciaux.

Par exemple, l'homme se heurtant contre une pierre, aura d'abord poussé un cri, voyelle simple

ou doublée d'une consonne, comme en français : ah! oh! hé! hem! heu! etc.; puis il aura montré l'objet du doigt en disant, par exemple : ceci, cela, toi, etc.; puis, exprimant le rapport qui existe entre l'objet et lui, pour justifier le cri qui lui est échappé, il se sera écrié : dur! ou lourd! ou pointu! etc. : oh! ce dur! Enfin, transformant le qualificatif dur, lourd ou pointu en nom, il l'a appliqué à un objet ou à une classe d'objets, au caillou qui l'a blessé et aux cailloux semblables. Voilà l'embryon de la première phrase humaine : Oh! ce caillou, oh! ce chêne, oh! ce cheval. Que de comparaisons, d'expériences personnelles, de circonstances infiniment variées ont été nécessaires pour que, de ces trois sons instinctifs, sortissent des raisonnements; pour que l'homme s'expliquât à lui-même que son exclamation première a pour cause la dureté, l'existence de cette pierre, de cet arbre, de cet animal; pour qu'il avertît un autre homme de l'effet qu'il venait de ressentir!

Que ce fier créateur d'abstractions, d'entités, était loin encore de prêter des intentions aux choses! à peine se rendait-il compte des siennes! Comme sa conscience était vague, le champ de ses réflexions borné! A mesure qu'il qualifiait un objet, il en retenait le signe, le nom dans sa mémoire, peu à peu enrichie; il ne songeait qu'à connaître le plus de choses possible, à les nom-

mer à sa femelle, à ses petits, à ses voisins, répétant à satiété un son nouveau jusqu'à ce qu'il l'eût retenu ou fait comprendre, pareil au chien qui aboie d'une certaine façon jusqu'à ce qu'il ait suffisamment exprimé, à son sens, tel ou tel sentiment. Ce procédé du redoublement est familier encore aux peuples sauvages; les enfants s'en servent journellement. Ne disent-ils pas *papa*, *mama*, *nounou*, *dada*, *ouaoua?* etc. Les langues aryennes nous en offrent encore d'assez nombreux exemples à l'état primitif : les mots *murmur*, *marmor* (marbre) *barbar-us*, *Tartare*, le nom primitif du dieu Mars, *Marmars* (qui est devenu *Mamers*, *Ma-ers*, *Ma-rs* et *Ma-v-ors*, enfin Mars), ne sont autre chose que des racines redoublées. Plusieurs idiomes ont su tirer un grand parti de cet expédient enfantin pour renforcer l'idée contenue dans une racine et lui donner une valeur fréquentative. Le sanscrit, le grec, le latin fourmillent de verbes et de temps verbaux redoublés.

Ce qui semble attester l'immense durée écoulée, je ne dis pas entre le cri et la phrase, mais entre le cri et le simple mot sans flexion et sans grammaire, c'est l'enthousiasme dont l'homme fut saisi devant la parole, c'est la puissance évocatrice, créatrice, qu'il lui attribua, les formules magiques, héritage encore vénéré de milliers de générations, par lesquelles il prétendit commander aux

choses. Toutes les poésies nationales, toutes les religions en sont pleines de ces *Sésame ouvre-toi*, de ces *abracadabra* triomphants. Nommer un objet par son nom, en posséder la connaissance, n'est-ce pas, en quelque sorte, lui donner une réalité distincte, et jusqu'à un certain point s'en rendre maître?

Les chantres védiques l'ont dit : le langage a créé les dieux; la parole a été l'instrument indispensable du raisonnement, juste ou faux; c'est elle qui a développé le cerveau et qui d'un animal a deux pieds a fait un homme. Lorsqu'on s'obstine à nous répéter que la conscience pleine et entière du bien et du mal moral, que l'idée de Dieu ou du divin, autrement dit le sentiment religieux, sont innées dans l'espèce humaine, ne sommes-nous pas autorisés à répondre qu'on donne le présent pour mesure au passé, qu'on ferme les yeux à la vraisemblance, à l'évidence même qui jaillit des relations des voyageurs en Afrique, en Polynésie, et plus clairement encore des études préhistoriques de l'anthropologie et de la philologie. Répétons-le encore : le cri a fait la parole, et la parole a fait les dieux. La naissance des entités est séparée de l'apparition de l'homme sur ce globe par des siècles innombrables; elles sont filles de la pensée, et la pensée elle-même est fille du langage. Conceptions passagères de l'humanité, elles finiront puisqu'elles

ont commencé, et plus de milliers d'ans s'écouleront après leur chute, qu'il ne s'en est écoulé avant leur avénement.

II

LE LANGAGE ET LA PENSÉE

« *Sans le langage point de raison, sans la raison point de langage* [1]. »

Dans cette sorte d'équation que M. Max Müller formule en vingt endroits de ses *Leçons sur la science du langage* se résume tout ce que peuvent nous apprendre, quant aux rapports de la parole et de la pensée, l'histoire et l'analyse des diverses familles de langues. En effet, il est d'une évidence immédiate que l'ordre logique du discours est l'expression même de ce qu'on est convenu d'appeler la raison, et aussi que, sans le secours des mots, la raison serait bien peu de chose. Nous aurons à voir tout à l'heure si une définition précise de la raison et du langage ne doit pas modifier quelque peu

1. *Nouvelles leçons sur la science du langage*, par Max Müller. Traduites par MM. G. Harris et G. Perrot (Durand, in-8°).

l'axiome de M. Max Müller. Mais tel qu'il est, il a une sorte d'apparence aristotélique, positiviste, qui déplaît aux âmes éprises d'idéal, aux fervents du sens intime. « Il est curieux, dit notre auteur, d'observer la répugnance qu'éprouvent nombre de philosophes à admettre cette conclusion, et leurs efforts pour y échapper, et cela par suite de l'influence du langage lui-même, lequel, dans les idiomes modernes, a produit deux mots, l'un pour le langage, l'autre pour la raison » (tandis que le grec, par exemple, se contente d'un seul : *logos*).

Vraiment un auditoire anglais impose et goûte de bien amusants subterfuges. Certes les langues se sont graduellement enrichies de nuances qui ont favorisé la subtilité métaphysique ; mais l'éminent professeur sait aussi bien que nous le secret de la comédie, et pourquoi un spiritualiste conséquent se refuse à comprendre que sans langage il n'y a pas de raison. Ceux qui s'évertuent en vain à séparer la force et la substance ne peuvent souffrir cette identité du langage et de la raison. Comme ils veulent que la force soit antérieure à la substance (sans laquelle il n'y a point de force), de même ils tiennent que la raison a précédé le langage (sans lequel il n'y a point de raison). Rien de plus nécessaire dans la logique d'un système aux abois. Si, en effet, comme le répète ailleurs Max Müller, *il n'existe aucune idée déterminée sans qu'elle soit*

incorporée dans un son articulé, adieu les idées innées, adieu la raison pure, adieu l'âme et l'immortalité! Ou bien cette âme, qui selon eux est tout l'homme, ne pouvant penser lorsqu'elle a perdu le larynx, la langue, les lèvres et les dents, indispensables véhicules de la parole, cette âme muette, inconsciente et inintelligente, n'est plus qu'une vague entité : rien n'y demeure de la personnalité humaine. *Quoi qu'on die*, on ne sortira de là : *Point de raison sans langage;* or, il n'y a point de langage sans certaines conditions physiques préalables ; ces conditions n'existent plus après la mort de l'homme ; donc, ni raison, ni âme, ni homme, après la mort. Aussi tout spiritualiste conséquent doit-il se défier de la philologie dans un pays comme le nôtre, où le *cant* n'est pas assez puissant pour voiler la vérité. C'est une justice à rendre à l'esprit français ; en théorie du moins, il voit clair et ne ferme pas volontiers les yeux devant les conséquences certaines d'un principe une fois admis.

Maintenant, que faut-il entendre par raison, par langage ?

La raison est proprement, d'après Locke et M. Max Müller, la faculté de rassembler et de comparer des sensations, des souvenirs, des idées. Humainement, et chez les peuples civilisés, elle a pris un sens plus raffiné. De même que la conscience, d'abord simple sentiment naturel et fatal d'identité,

est devenue la science très-complexe du vrai et du juste, et le guide de la vie morale, de même la raison est devenue le synonyme de raisonnement logique, de sagesse. Mais elle n'est arrivée à cette noble signification qu'à travers tous les tâtonnements de l'inexpérience. Aussi le savant philologue nous semble-t-il en oublier lui-même la définition originaire lorsqu'il écrit : « Nous ne pouvons refuser aux bêtes la sensation, la perception, la mémoire, la volonté et le jugement, mais nous ne saurions découvrir en elles la moindre trace de ce que les Grecs appelaient *logos*, c'est-à-dire la raison. » Quand l'écureuil fait sa provision pour l'hiver, quand le renard ou le chien chassent, quand le cheval ou l'éléphant méditent une vengeance, évidemment il se fait dans leur cerveau un travail de comparaison et de réflexion très-analogue à la raison humaine. Il n'y a entre les animaux et nous que des degrés, et la distinction de leur raison et de la nôtre, bien qu'elle saute aux yeux, est très-délicate, presque insaisissable. Nous dirions volontiers que la raison animale n'agit que dans une utilité particulière et directe, sous l'empire du besoin, du plaisir ou de la douleur physiques ; tandis que la raison humaine peut opérer sur des sensations décomposées, en dehors de toute impulsion violente et instantanée, et sans application immédiate. Il n'est pas absolument exact de refuser

aux animaux la faculté d'abstraire et de généraliser; ils abstraient parfaitement certaines qualités générales des corps; ils distinguent la chaleur, la saveur, évitent ce qui est dur, savent voir dans l'œil ou le geste du maître la colère ou la bienveillance. Mais ces abstractions, ces idées générales, sont à un état plus rudimentaire, plus fatal que les nôtres; elles naissent de la sensation même et arrivent avec elles au cerveau. Les nôtres ont la même origine; mais, aidées par une mémoire plus tenace et plus vaste, elles semblent se dégager de toute impression présente, revêtir une vie et un mouvement propres, qui nous font croire à l'indépendance absolue de notre volonté. Ainsi, autant qu'il peut y avoir de rigueur en des définitions de qualités en principe et au fond identiques, nous reconnaîtrons deux raisons : l'une, animale, dirigée par un intérêt physique immédiat; l'autre humaine, qui sort de l'autre, mais s'exerce sur des sensations décomposées dont le choc s'est émoussé en souvenir.

Sans la première de ces raisons, il ne pourrait exister de langage; la seconde ne pourrait exister sans langage.

Qu'est-ce, en effet, que le langage? Faut-il le restreindre à ce mécanisme merveilleux, œuvre graduelle de l'homme et du temps, où divers sons articulés, jadis racines monosyllabiques, pourvus

maintenant de flexions qui les différencient à l'infini, constituent des mots, des phrases et des discours suivis? Faut-il l'étendre à tout bruit, à tout geste même, par quoi le dernier des animalcules manifeste son impression et marque l'idée qui en résulte pour lui? Sans doute les frétillements de la queue d'un poisson, le crépitement des élytres d'un insecte, le cri du crapaud amoureux, les divers accents qui distinguent très-nettement la plupart des sensations animales, sont les simulacres et les ébauches du langage. Le monde vivant partage avec l'homme les facultés mimiques; mais l'homme parle seul. Il ne s'ensuit pas que le langage ait toujours été tel que nous le présentent les idiomes aryens ou sémitiques, depuis quatre ou cinq mille ans tout au plus. Déjà les langues touraniennes nous révèlent une période plus primitive et qui n'est pas sans charme; on y saisit dans sa naïveté le travail de la raison humaine. Le chinois, avec ses monosyllabes isolés, est encore un type plus ancien, plus voisin de la simple raison animale. Certaines langues de l'Océanie semblent être au dernier rang de l'échelle, par l'indécision des articulations, une mobilité de formes qui défigure un dialecte en cinquante ans, et la rareté relative des termes généraux. Il y a, parmi ces consonnes, qui sont notre orgueil et le signe glorieux de notre supériorité, des lettres évidemment plus vieilles que les autres; ce

sont aujourd'hui les moins employées parce qu'elles sont les moins nettes. Les rauques aspirées ont été le premier effort du larynx humain; corrigées par une constriction plus savante du gosier et déjà par le concours de la langue, elles ont engendré les gutturales, tandis que divers mouvements du palais, des dents, des lèvres donnaient naissance aux labiales, aux dentales, aux nasales et aux palatales. Quant aux liquides et aux sifflantes, c'étaient presque des voyelles, et beaucoup d'animaux les possèdent.

Ce rapide et hypothétique tableau suffit à l'intelligence des lentes conditions qui ont présidé au lent développement du langage. Il devient évident que le premier son articulé qui a clairement et fixement désigné un objet, celui qui a distingué l'objet de l'impression, a mérité le nom de langage. C'est lui qui a donné naissance à la parole. Quant à ce qu'on appelle fréquemment le langage des animaux, il n'a plus d'analogue chez l'homme que dans l'interjection et le son musical, auxquels il est identique dans son principe. Le cri animal est le simple contre-coup de la sensation; le langage en est l'analyse. Or cette analyse n'a pu porter que sur le signe fixe attaché par une longue habitude aux divers moments, aux diverses nuances de la sensation, c'est-à-dire sur le cri devenu mot. De là je conclus que le langage a été l'intermédiaire indispensable entre la raison

animale et la raison humaine. Ensuite, et à mesure que de nouveaux termes étaient ajoutés à notre vocabulaire, notre raison, croissant avec le trésor même du langage, l'a coordonné selon une hiérarchie plus ou moins logique, qu'on a nommée grammaire.

On voit que l'axiome de Max Müller est quelque peu sommaire ; on pourrait le compléter ainsi : sans le langage, point de raison *humaine*, sans la raison *animale*, point de langage. Encore la dernière partie de la proposition est-elle absolument inutile, puisque cette faculté primordiale de rassembler des idées et de conclure a pour condition *sine qua non* la faculté de sentir, la personnalité, laquelle est identique à la vie et n'apparaît que chez les êtres animés. Dire que le langage n'a pu exister sans raison animale, c'est dire qu'il faut être vivant pour parler. Il y a quelquefois du creux dans la profondeur !

Reste la formule indiscutable : sans langage, point de raison ; et le corollaire : à l'ordonnance et à la richesse du langage se mesure la raison humaine. Max Müller est beaucoup plus fort sur cette vérité que sur l'hypothèse parallèle ; il établit partout, et contre Locke lui-même, que le langage n'est pas une invention humaine, un procédé « ajouté à nos conceptions » ; il reproduit, en les approuvant, ces paroles de Schelling : « Sans le langage, il est impossible de concevoir la conscience

philosophique et même la conscience humaine; et c'est pourquoi les fondements du langage n'ont pas pu être jetés d'une manière consciente. Néanmoins, plus nous analysons le langage, plus nous voyons clairement qu'il dépasse en profondeur les productions les plus conscientes de l'esprit. *Il en est du langage comme de tous les êtres organiques.* » Le langage est donc le produit naturel de l'organisme humain, et c'est le seul grand caractère qui distingue l'homme de ce monde animal d'où il est sorti.

Maintenant, quel paraît avoir été l'élément primitif du langage? Nous avons éliminé l'opinion qui le présenterait comme né de toutes pièces; Max Müller ne l'accepte pas plus que nous. Il démontre fort aisément, par l'exemple du chinois, que la parole a débuté par le monosyllabisme. Partout, dans nos idiomes, il dégage des suffixes et des flexions la syllabe où siége le sens principal : c'est la racine, qui n'existe plus à l'état nu, excepté dans les mots composés, mais qui, visiblement, à mesure qu'on remonte les divers degrés de l'échelle linguistique, se rapproche du cri, de la simple émission d'un son articulé. Le nombre de ces racines est fort limité, et cependant il n'y a, dans le langage, rien qu'elles et leurs combinaisons. Les suffixes et les flexions ne sont que des racines atrophiées. Or, avant l'époque où ces racines ont reçu leur forme définitive, on entrevoit une période plus antique, où un seul germe

vocal contenait cinq ou six variétés au moins de monosyllabes, peu à peu différenciés par des lettres adventices, nasales, sifflantes, liquides, que l'on peut considérer comme des débris de racines juxtaposées. Voici un exemple frappant, tiré du premier volume des *Leçons* que nous avons sous les yeux : il existe une racine primaire *tu* qui a le sens général de *frapper;* autour d'elle se sont groupées les formes secondaires et tertiaires *tud*, *tup*, *tubh*, *tuph*, *tuj*, *tur*, *tûr*, *tuh*, *tush*, *turv*, *tund*, qui toutes expriment des nuances de la même idée. Bien plus, le son primitif *tu* a pu être analogue aux sons *ku* et *pu;* on voit sans cesse permuter, dans les langues aryennes, les consonnes *k*, *t* et *p*; quelques enfants ne les distinguent pas aisément l'une de l'autre; et, dans la bouche de certains Polynésiens, elles sont toutes confondues dans un son unique, à égale distance de la gutturale, de la labiale et de la dentale, et que l'auditeur étranger peut indifféremment transcrire des trois manières. Il est donc infiniment probable que la flore de nos racines, avant de s'enrichir et de se varier par l'effort du larynx et les besoins de la raison croissante, a été d'une extrême pauvreté.

Mais est-ce l'interjection, est-ce l'onomatopée, qui a donné naissance au langage. Max Müller désire rester neutre dans la question; après avoir réuni tous les éléments de la conclusion, il refuse de la prononcer. C'est qu'il se défie, et avec raison, des

raisonneurs comme Court de Gébelin, qui prétendraient expliquer les langues, dans l'état où elles nous sont parvenues, par l'interjection et l'onomatopée. « Cette théorie, en effet, détruirait tout ce qui a été accompli depuis cinquante ans par Bopp, Humboldt, Grimm et les autres linguistes; elle renverserait d'un coup les lois phonétiques qui ont été établies avec tant de soin et de patient labeur, et elle rejetterait la science étymologique dans l'anarchie et le chaos. » Loin de nous une pareille insanité; les esprits qu'elle séduit encore méconnaissent les conquêtes les plus certaines de la philologie comparée; ils oublient que nous ne possédons la parole humaine que dans son état dernier, dans la forme et dans l'ordre que lui a imposés le long travail des âges et de la raison. Mais, et Max Müller l'avoue volontiers, « il y a une classe de savants qui font dériver tous les mots de racines, en se conformant aux règles les plus strictes de la grammaire comparée, et qui considèrent les racines comme ayant été, *dans le principe*, soit des interjections, soit des onomatopées. » Contre ceux-là, il n'a rien à dire; il est bien près d'être avec eux, puisqu'il voit dans la racine, non une abstraction, mais une réalité toujours vivante, seule vivante jadis. Concluons pour lui : le cri animal (interjection) a été le premier langage de l'homme; la curiosité, l'instinct imitatif, aidés par la flexibilité du larynx, ont pu nous conduire à

l'*onomatopée*, premier bégaiement de la raison ; ces sons vagues se sont peu à peu fixés et précisés en racines, adoptées par un petit groupe, famille ou tribu ; les groupes, devenus nations, se sont trouvés ainsi en possession de langues, bientôt subdivisées et altérées à l'infini par les migrations des peuples. Mais l'hypothèse ne saurait remonter au cri ou à l'onomatopée primordiale, sans avoir parcouru toute la série des variations de la racine, dans les divers idiomes de même provenance. Point de philosophie linguistique appliquée, sans notions positives de philologie.

III

LA SCIENCE DU LANGAGE

1872

L'émission de sons articulés est l'attribut caractéristique de l'homme. Tandis que, chez les autres animaux doués de voix, le cri se réfère uniquement à des impressions momentanées, la parole attache un signe mnémonique à toute sensation et à toute chose. Le cri, passif et subjectif, laisse l'animal isolé dans le monde; la parole, se modelant avec une souplesse infinie sur la variété des apparences extérieures, égale le domaine intellectuel à l'immensité de l'univers; elle est la prise de l'homme sur la nature, l'instrument de notre domination. C'est elle qui a désigné, compté et classé nos richesses. Elle est l'algèbre de la mémoire, la condition de a pensée. Telle est sa puissance objective que non-seulement elle doue d'une existence et d'une réalité distincte tous les objets des sens, mais que, par un abus dont la science a longtemps souf-

fert, elle personnifie les choses les plus inanimées et y reflète l'activité consciente de notre cerveau vivant. Elle fait plus encore : elle prête aux sensations qu'elle fixe, aux opérations cérébrales qu'elle facilite et multiplie, aux idées, en un mot, l'illusion d'une vie propre, indépendante, immatérielle ; elle crée ces entités fameuses, ces êtres métaphysiques que l'anthropomorphisme a incarnés en divinités.

Ainsi, le primate que nous sommes n'a été un être humain que du jour où il a exprimé par des sons articulés les rapports de ses organes avec la réalité ambiante ; et non contente de constituer le caractère primordial de notre espèce, la parole domine le cycle mental tout entier, le développement de l'intelligence dans ses progrès comme dans ses déviations. L'étude organique du langage est donc le préliminaire obligé de toute histoire et de toute philosophie : elle prend son rang dans la série des sciences biologiques, au seuil même de l'anthropologie. Indépendante en son domaine propre, elle demeure liée aux autres sciences par les services qu'elle leur rend et qu'elle en reçoit. C'est par la comparaison des milliers d'idiomes parlés à la fois ou successivement sur la terre habitée qu'on doit arriver à résoudre ou à éliminer les questions relatives à l'unité de l'espèce ou à la pluralité des races ; c'est l'analyse physiologique des éléments vocaux et des procédés linguistiques qui, seule,

éclairant l'origine et déterminant la nature du langage, peut décider s'il est un don miraculeux, un instinct inné, ou une faculté acquise par de longs tâtonnements.

L'importance du problème philologique n'a pas été soupçonnée avant la fin du siècle dernier. L'antiquité classique rejetait dans la barbarie tout ce qui n'était pas l'Italie ou l'Hellade. Comment se serait-elle élevée à des théories générales? Son apport le plus sérieux consiste en observations sans lien, consignées dans les notes des scholiastes, dans les compilations d'un Varron, d'un Festus, d'un Aulu-Gelle ou d'un Macrobe. Le christianisme, les invasions et le chaos du moyen âge coupèrent court au développement intellectuel. Tout était à recommencer; et, comme la philologie n'avait, pour ainsi dire, jamais existé, on peut dire que ses premiers bégaiements datent de la Renaissance.

Quelques familles d'idiomes furent à peu près déterminées; dès le seizième siècle, les affinités de l'hébreu, de l'arabe, de l'araméen étaient constatées. Il était impossible aussi de ne pas rattacher au latin le français, l'italien, l'espagnol, ou de négliger les concordances frappantes que présentent le latin et le grec. Au-delà de ces notions sommaires, tout était confusion et fantaisie. C'était le temps où Guichard, en lisant le grec à rebours, croyait y retrouver l'hébreu. Ne fallait-il pas que la langue

sacrée fût la langue mère? On conçoit ce que pouvait être alors l'étymologie : rien qu'un jeu pédantesque, juste objet des railleries des beaux esprits.

Leibnitz enfin osa chasser l'orthodoxie de la linguistique, déclarant qu'il y avait autant de raison pour rapporter toutes les langues au hollandais qu'à l'hébreu. Il proposa à Pierre le Grand (1713) le plan d'une collection de vocabulaires, et rédigea lui-même une liste de termes usuels; c'était entrer dans la seule voie rationnelle : toute science commence par un recueil de faits. L'intuition pénétrante d'un Fréret, les aberrations des celtomanes et les divagations étranges de Court de Gébelin ressemblent aux rêves plus ou moins vraisemblables d'une alchimie qui ne pouvait aboutir, parce qu'elle ne possédait pas même ou ne savait pas voir les éléments sur lesquels elle prétendait opérer. Il serait cependant tout à fait injuste de passer sous silence le glossaire de Ducange, qui montrait dans la basse latinité le trait d'union entre les langues romanes et le latin, l'intermédiaire, la commune mesure qui manquait précisément à l'étude comparée des idiomes européens. Cette base indispensable, en vain demandée au groupe sémitique, allait être fournie par la découverte du sanscrit, langue sacrée des castes blanches de l'Inde, morte déjà au temps d'Alexandre.

Ceux des missionnaires portugais qui connurent

la littérature brahmanique ne l'avaient étudiée qu'au point de vue de la foi. Deux Français, les pères Pons et Cœurdoux (1740-1763), signalèrent bien quelques coïncidences remarquables entre le sanscrit et les langues classiques; mais leurs rapports furent enterrés dans les cartons de nos académies, et la France, qui eût pu être l'initiatrice d'une science nouvelle, abandonna cet honneur à l'Angleterre, avec l'empire des Indes. A partir de 1778, et surtout de 1784, les Halhed, les William Jones, les Wilkins, les Colebrooke et la Société de Calcutta multiplièrent les éditions originales, les traductions et les commentaires. De nombreuses grammaires sanscrites suivirent celle du carme allemand Paulin de Saint-Barthélemy, publiée à Rome en 1790. Vers le même temps, notre Anquetil Duperron, au prix de fatigues inouïes, apportait à Paris les textes zends que devait déchiffrer plus tard Eugène Burnouf. Hervas et Adelung (1800-1806), travaillant sur le plan de Leibnitz, publiaient l'un son *Catalogue des langues*, l'autre son *Mithridate*, vastes répertoires où sont réunis les vocabulaires de trois cents idiomes et plus de quarante grammaires. Champollion, bientôt, découvrait la langue de l'antique Égypte. On apprenait et on enseignait, si on ne les étudiait pas encore, les dialectes de toutes les parties du monde où l'Européen avait accès.

Sans doute la science du langage en était encore à la période littéraire, philologique, où la France s'est arrêtée si longtemps. Dans l'ardeur un peu désordonnée de ce premier essor, la curiosité s'élançait dans toutes les directions, plus avide de sentiments inconnus et de mœurs nouvelles que de comparaisons solidement établies. La linguistique proprement dite, l'analyse profonde, n'étaient pas nées. Cependant, de tout cet amas confus de langues brusquement produites à la lumière, trois ou quatre se détachaient à première vue, inconciliables et nettement déterminées dans leurs contours généraux ou dans quelqu'une de leurs parties. Tels étaient le chinois, monosyllabique, sans grammaire, où l'inflexion de la voix et la place des mots indiquent seuls l'enchaînement de la pensée et le sens de la phrase; le turc et les dialectes finno-mongols qui juxtaposent, sans les lier, les radicaux et les désinences; l'arabe et l'hébreu qui semblent avoir passé du cri à l'articulation avant d'avoir pu distinguer les voyelles; enfin et surtout la famille indo-européenne, où William Jones (1786) avait fait entrer le celte et le gothique, et qui se trouva définitivement constituée en 1808, dans l'ouvrage de Friedrich Schlegel sur *la Langue et la sagesse des Indiens.* Les affinités signalées entre les idiomes de l'Occident et ceux de l'Asie centrale étaient si inattendues que le psychologue Dugald-Stewart refusa

de croire à l'existence du sanscrit (lui qui croyait à tant de choses!), et si frappantes que, par une exagération contraire, les indianistes furent portés à voir dans le sanscrit le père du grec, du latin, du germain et du slave. W. Jones et F. Schlegel, évitant cette erreur, reconnaissaient entre ces variétés du langage une parenté collatérale et non directe. Et toutes, en effet, au même titre, avec des inégalités qui se compensent, se sont partagé l'héritage d'un commun ancêtre dont chacune a gardé quelque trait particulier. Ou plutôt, chacune d'elles n'a été, dans le principe, qu'une prononciation différente d'une même langue, que l'induction reconstitue aujourd'hui en extrayant des formes similaires celle qui les suppose et les explique toutes.

Mais la simple vraisemblance ne suffisait point à justifier une conception si hardie. Il fallait encore qu'une pénétrante analyse eût dégagé les cinq cents racines environ qui, développées en thèmes ou radicaux, atrophiées en suffixes, en flexions et en désinences, sont entrées dans l'organisme grammatical et ont constitué la trame du langage. Il fallait aussi que, passant des syllabes aux sons qui les forment, une méthode rigoureuse eût dressé l'échelle délicate des voyelles et des consonnes primitives, notant d'idiome en idiome les variations harmoniques des unes et les métamorphoses des autres. La grammaire comparée a pour

base la phonétique comparée, qui elle-même se fonde sur la physiologie. La linguistique est cette méthode, cette analyse qui ramène le langage à ses éléments grammaticaux et phoniques, qui déduit de leurs rapports les lois de l'étymologie, qui atteint enfin avec l'origine des mots la naissance de la pensée.

François Bopp est le fondateur incontesté de cette science (1816-1862); sa *Grammaire comparée des langues indo-européennes* en est le monument. Tout à côté de lui prend place Schleicher, esprit à la fois large et subtil, qui a reconstruit le même édifice sur un autre plan dans son *Compendium*. Nous ne pouvons mentionner ici que les noms de Grimm, Pott, Benfey, Aufrecht, Albrecht Weber, Zeuss, Spiegel, Justi, Miklosich, Corssen, Leo Meyer, Curtius, auxquels la France doit joindre ceux de M. Ad. Regnier, de l'aventureux M. Chavée, de M. Michel Bréal, l'habile et prudent professeur du Collége de France, et de M. Abel Hovelacque, un esprit sagace et libre [1]. Le champ sur lequel s'exercent tant d'intelligences hardies ou puissantes est si vaste que nous devons nous borner à en tracer les limites et à en indiquer les lignes principales. Et il ne s'agit que d'une seule famille

1. Voir, pour plus amples renseignements, l'excellente brochure de M. Abel Hovelacque, *Instructions pour l'étude élémentaire de la linguistique indo-européenne*.

de langues, la première, il est vrai, entre toutes, celle qui appartient à la tête de l'humanité; que serait-ce s'il nous fallait embrasser le domaine entier de la linguistique, vingt autres groupes peut-être, irréductibles l'un à l'autre et pourvus de leurs grammaires et de leurs phonétiques particulières?

Le tronc indo-européen a produit sept branches principales, aryenne ou indoue, iranienne ou persique, celtique, latine, grecque, germanique, slave, qui toutes se sudivisent en nombreux rameaux. A la première se rattachent la langue des hymnes védiques (cette bible de nos races), le sanscrit classique, altéré en prâkrit, puis le pâli, le kawi, idiomes sacrés du bouddhisme, l'hindi, l'hindoui, le mahratte, enfin le moderne hindoustani. Le vieux bactrien ou zend, dialecte de l'Avesta, le perse des inscriptions achéménides, le pehlevi ou médique et le persan moderne constituent la classe iranienne dans laquelle on fait rentrer encore l'arménien et l'ossète du Caucase. Du vieux celte, supprimé ou absorbé par le latin, il reste d'intéressants débris, l'irlandais, le gael, le cornique et le bas-breton. Le latin, après avoir englobé l'osque, le samnite; l'ombrien, a donné naissance aux six langues romanes : français, provençal, italien, espagnol, portugais et roumain. Le grec, fusion de nombreux dialectes locaux tels que l'éolien, le dorien, l'ionien, l'attique,

le béotien, le laconien, le macédonien, le crétois, revit, légèrement altéré, dans le romaïque ou grec moderne. Les langues teutoniques doivent être rapportées à trois types distincts : le bas-allemand, auquel appartiennent le gothique d'Ulfilas, l'anglo-saxon et l'anglais, le hollandais, le frison et le flamand ; le scandinave, islandais, norwégien, suédois, danois; et le haut-allemand, ancien, moyen et nouveau (que nous appelons l'allemand). Enfin le groupe slave admet de nombreuses divisions et subdivisions : le vieux bulgare, le russe et le serbe ou illyrien ; le vieux slave et le polonais; le lusacien, le tchèque; puis le lithuanien, le lette et le borussien ou vieux prussien.

Le grand public n'est pas, en France, assez familiarisé avec les procédés linguistiques, pour que nous puissions en peu de mots lui faire apprécier les caractères communs et particuliers de toutes ces langues sœurs, mères, filles, nièces ou cousines les unes des autres, de tous ces dialectes dont le linguiste doit confronter les racines, les flexions, le système phonique, pour dégager et formuler les lois de leur conformation. Il est plus facile et plus opportun de résumer les résultats généraux obtenus, les conclusions autorisées par une science qui date de cinquante ans à peine et qui n'est pas l'une des moindres conquêtes du dix-neuvième siècle.

Si nous nous tournons vers l'histoire, voici le

tableau qui se déroule à nos yeux, plus grandiose cent fois que toute l'emphase de Bossuet.

Trente siècles au moins avant notre ère, sur un vaste espace qui rayonne autour du lac Aral, au nord du Thibet, de l'Hindou-Kouch et des monts Hyrcaniens, se développe une race blanche qui, par la découverte du feu, s'est déjà élevée à la conception et au culte du foyer domestique et de la famille, à un certain sentiment de la justice. Elle croît et grandit sous l'autorité paternelle du chef de tribu, paissant de vastes troupeaux, maîtresse déjà du bœuf, du cheval, du mouton, du porc, du chien, de l'oie et du cygne; elle forge le bronze en armes et en ustensiles, et chante, avec une admiration intelligente, les aspects variés de la nature orientale. Cette race possède une langue sonore, riche, solidement constituée, qui se répand de proche en proche, se plie aux tempéraments et aux gosiers des groupes ou des individus qui la parlent, s'altère ou s'embellit au contact des idiomes étrangers, enfin s'épanouit en dialectes comme par une loi naturelle qui serait la résultante des facultés vocales, des climats et des intérêts divers. A la fois emportée par sa propre expansion et poussée par le développement d'un autre groupe humain, le groupe mongol, la famille entière se déplace, déborde sur le midi et les régions occidentales. Ses grands courants divisés descendent avec lenteur, emportant

les mœurs fondamentales de la race, les idées acquises, la langue même des aïeux, et non pas seulement les racines de cette langue, mais la construction, l'ordonnance de l'idiome, plus encore, les formes grammaticales. Peu à peu, dans leur développement isolé, les rameaux linguistiques perdent leur air de famille. Les nations sœurs cessent de se comprendre et de se reconnaître. Séparées par les migrations ou par la guerre pour la vie, elles essaiment à leur tour d'autres nations et d'autres langues, mais toujours marquées de l'empreinte primitive.

L'antiquité relative et la parenté de ces nations se mesurent au nombre de mots et d'idées qui forment leur commun patrimoine. Par exemple, ce fait que les Aryas et les Perses, à l'exclusion des autres races sœurs, emploient le même terme pour exprimer *mille*, suppose entre les deux peuples un long voisinage. Ce n'est là qu'une probabilité. Mais plusieurs probabilités de ce genre arrivent ou arriveront à constituer une certitude. L'état de la science autorise à penser que des rapports analogues existaient entre les Grecs et les Latins, entre les Latins et les Celtes. On peut croire que les Celtes se sont les premiers détachés de la souche primitive; sur leurs traces marchaient les Germains, tandis que les Latins et les Grecs, traversant côte à côte l'Asie-Mineure, le Bosphore et l'Égée, gagnaient

d'île en île l'Hellade et l'Italie; les Slaves s'étendaient vagabonds derrière les Germains, le long du courant iranien, puis pressés, précipités par le choc des hordes mongoles. Cette simple vue ne donne-t-elle pas un sens à l'histoire? N'explique-t-elle pas les rencontres successives et les luttes des Celtes et des Italiotes, des Hellènes et des Perses, enfin des Germains et du monde gréco-romain? l'équilibre, lentement fondé par les résistances mutuelles, bouleversé par des irruptions passagères? les Allemands, arrêtés par le bloc celtique, se retournant contre les Slaves, et ceux-ci, malheureuses victimes de contre-coups sans nombre, flottant, sans frontières durables, entre la Germanie et le monde tartare? Les diverses invasions allemandes, y compris l'intrusion de 70, n'apparaissent-elles pas comme les conséquences fatales ou anormales de l'impulsion primitive? Il n'est pas jusqu'à la conquête des Amériques et de l'Océanie qui ne procède de l'ébranlement communiqué, il y a quatre mille ans, à la race aryenne par la pression des Mongols.

Telle est la nouvelle conception de l'histoire, qui rejette au pays des chimères le plan divin et les généalogies bibliques; c'est l'œuvre et le produit de la micrographie linguistique.

S'agit-il des religions et des philosophies, du développement des idées, c'est encore une appli-

cation de la linguistique, nommée la Mythologie comparée, qui les éclaire d'un jour puissant, maudit par les myopes qu'il aveugle.

Les noms divins, interrogés par les Kuhn et les Max Müller, nous révèlent l'essence purement métaphorique des dieux. Les mythes, démentant l'origine symbolique que leur prêtait Kreutzer, nous apparaissent uniquement fondés sur l'oubli du sens naturel et concret de certains mots. Les dieux sont des noms communs devenus noms propres. Le ciel Lumineux, Dyaus, Zeus, Jupiter, est passé dieu, c'est-à-dire une volonté humaine incarnée dans la vague étendue. La rosée du matin s'est changée en pleurs de l'Aurore ; les nuages se sont animés en troupeaux solaires, en dragons célestes, en titans et en archanges. Au fond de tout cela, qu'y a-t-il? *le sentiment religieux?* Non, mais bien la curiosité hâtive, l'admiration de la lumière et la crainte des ténèbres, l'illusion de l'anthropomorphisme et la translation de la conscience humaine à l'action indifférente des lois impassibles : erreurs presque nécessaires du langage, qui était contraint de prêter aux choses les mots appliqués aux diverses formes de l'activité humaine. La religion, le sentiment religieux seraient donc, non pas un caractère primordial du *règne humain*, mais l'effort d'une science incomplète pour embrasser le monde et l'enchaînement des effets et des causes. De là le

panthéisme védique, idéalisé en polythéisme par les Grecs, les Latins, les Brahmanes, les Germains et les Celtes, en dualisme par les Perses et les manichéens, en monothéisme par les philosophes, en nihilisme par les bouddhistes, enfin corrompu en théurgie par les chrétiens et les mystiques de tout ordre. Et de là aussi la décroissance progressive du domaine de l'inconnu, la protestation de Démocrite et d'Épicure, le doute de Montaigne, de Rabelais, de Charron, la critique de Diderot et de Voltaire, la constitution de la série scientifique par les Comte et les Littré, et l'élimination définitive de la chimère providentielle par l'observation rigoureuse et la connaissance de la réalité. Déjà l'*Idée de Dieu* de M. Caro, fait place, de par M. Renan, au *Sentiment du divin*, lequel n'est, selon M. Vacherot, qu'une vue idéale, et, selon les linguistes, qu'une quintessence de métaphores, images imparfaites et anthropomorphiques de ce qui est. Or, ce qui est, ce sont les éléments chimiques et leurs propriétés, les formes et les êtres qui en sont les assemblages.

Si, maintenant, nous nous transportons au-delà de l'histoire, avant l'essor des idées, et que nous cherchions à surprendre dans ses rudiments extrêmes ce langage qui d'un animal a fait l'homme, nous nous trouvons en présence des cinq cents racines à peu près irréductibles dont la phonétique comparée établit la forme primitive, aryaque, et qui

supportent la trame entière de nos langues indo-européennes. Ce sont, nous l'avons dit, ces monosyllabes, qui, amalgamés, agglutinés, fondus ensemble, greffant mot sur mot, idée sur idée, ont fourni des millions d'expressions aux millions de pensées et de nuances intellectuelles. Eh bien, nous pouvons remonter à une période où l'arya ne possédait que trois cents, que cent, que vingt de ces racines. C'est ici qu'une connaissance approfondie des langues océaniennes, balbutiées par des peuples à peine sortis de l'animalité, pourrait assurer nos pas et diriger nos recherches. Mais déjà nous savons qu'avant la séparation des idiomes, notre race blanche supérieure ne possédait que trois voyelles *a*, *i*, *ou*, deux diphthongues *ai* et *au*, qu'une quinzaine de consonnes primitives, dont plusieurs se distinguaient à peine l'une de l'autre ; l'aspiration et la sifflante étaient des sons indivis ; de même les trois types des gutturales, des labiales et des dentales, *k*, *p*, *t*. Et la preuve en est que les Grecs et les Perses remplaçaient par une aspiration les sifflantes initiales, que de constants échanges s'observent entre les trois consonnes fortes. *R*, *l*, *n* ; *v*, *b*, *m* ; *d* et *z*, sont aussi des articulations longtemps confuses et qui se suppléent volontiers. Il semble donc probable qu'à une certaine époque l'homme n'a disposé que de deux ou trois cris ou voyelles, et que l'aspiration, soit gutturale, soit labiale, soit

dentale, lui a fourni peu à peu une consonne, une articulation, d'abord indécise, puis dégrossie, affinée et nuancée par l'exercice du langage naissant et de la pensée embryonnaire.

On se figure aisément l'homme se servant de deux ou trois signes articulés, pour exprimer, démontrer l'objet proche ou lointain, puis lui-même, et à mesure que sa langue se déliait, attachant ses rudes monosyllabes aux divers actes de sa vie grossière. Nous avons l'exemple des Chinois qui en sont restés là et qui ont suppléé par des prodiges de nuances vocales et de rigueur logique à l'indigence du système monosyllabique. Les Mongols, Finnois, Turcs, n'ont pas dépassé l'agglutination, procédé ingénieux, mais trop simple encore, qui semble caractériser aussi tous les dialectes américains et africains. Les Sémites et les Aryas ont poussé plus loin dans la même voie; ils sont arrivés à la fusion des racines verbales et des suffixes pronominaux, à la *flexion*, qui fait du mot un corps, et de l'idée une sorte de personne connue et déterminée. Mais que de siècles écoulés avant que l'homme articulât ses cris et nuançât son articulation! que d'autres, avant que des milliers de langues individuelles ou familiales se soient fondues en un seul idiome, père lui-même de dialectes innombrables!

Ainsi, pareille à la géologie qui reconstitue la succession des formes animées, la science du lan-

gage, par des fouilles délicates, pénètre si avant dans les mœurs et les idées de nos aïeux, qu'elle atteint l'origine même de la raison et de l'intelligence.

IV

LANGUES ARYENNES

1872

La science du langage est si nouvelle en France, le public instruit en connaît si peu encore la matière, la méthode, le champ et la portée, qu'on ne saurait déterminer avec trop de netteté et d'insistance les faits certains dont elle étudie les rapports, les lois qu'elle est en droit de formuler, ses découvertes déjà considérables et ses lacunes encore nombreuses, la valeur de ses inductions légitimes, enfin ce qu'elle ajoute à la science générale de l'homme. La linguistique est suspecte à beaucoup de libres esprits dont « le siége était fait » avant qu'elle fût née; ils semblent craindre qu'en gênant quelque peu leurs systèmes, elle n'empiète sur l'anthropologie; qu'elle ne prétende résoudre seule des problèmes comme celui de l'unité ou de la variété des races; et aussi qu'elle ne perde à soupeser des mots un temps déjà trop court pour la solu-

tion urgente de tant de questions sociales et politiques. Ces craintes sont absolument chimériques. La linguistique n'a point le même objet que l'anthropologie; elle ne s'occupe ni de mesurer ni de peser les crânes et les cerveaux. Elle prend sur le fait et suit dans son développement une faculté dont la physiologie étudie, à l'aide du microscope, la substance et l'organisme. Les phénomènes qui l'intéressent, formation, assemblage et altération des sons articulés par lesquels le cerveau et le larynx humains sont arrivés à fixer les sensations, éléments de la pensée, sont parfaitement définis, certains et spéciaux ; sans doute elle concourt avec l'anthropologie et la physiologie à l'élucidation du problème des races; et comment pourrait-il en être autrement? Mais comment aussi pourrait-elle se trouver en désaccord avec les deux sciences dont elle procède? Comment enfin détournerait-elle l'esprit des questions sociales, politiques, religieuses, quand elle dévoile précisément les origines des sociétés et des religions, dont le langage exprime les rapports réels et les fictions illusoires? car la langue est l'expression de la société qui l'imagine et la coordonne; et toute religion réside dans la personnification de certains mots.

A ceux qui doutent de l'utilité présente des études linguistiques nous recommandons la lecture des *Leçons sur la science du langage*, de Max

Müller. Les spécialistes y relèvent à bon droit certains défauts, des conjectures trop audacieuses, une sorte de prestidigitation oratoire, et surtout des compromis métaphysiques, de spécieuses réserves, des concessions à la pruderie religieuse du public anglais auquel s'adressait le professeur. Mais, de ces vices, les premiers trouvent leur excuse dans le but même d'un ouvrage destiné à piquer la curiosité, à soutenir l'attention d'un auditoire quelque peu superficiel; le dernier, pour lequel on ne saurait nous soupçonner d'indulgence, se manifeste par de si choquantes disparates qu'il est à peu près sans danger.

En somme, par la généralité des aperçus, par l'agrément du discours, Max Müller, enduisant de miel les bords de la coupe, a su faire entrer dans le domaine public des connaissances précieuses et précises, aussi fécondes qu'elles semblent arides à ceux qui les ignorent; et les habiles traducteurs, MM. Harris et G. Perrot, ont rendu à la science un grand et incontestable service.

Un premier volume embrasse tout entier le champ dont nous avons précédemment (voir la *République française* du 15 janvier 1872) indiqué l'étendue et les principales divisions. Après avoir établi l'importance zoologique du son articulé, la place de la linguistique dans les sciences naturelles, les services qu'elle rend à la philologie, les secours

qu'elle demande au développement historique des idiomes, la nouveauté de ces études comparatives, l'impuissance et les erreurs des érudits et des métaphysiciens du langage avant la découverte du sanscrit et la constitution de la famille aryenne, les affinités indubitables des sept branches issues du tronc commun, ou plutôt des sept grandes formes assignées par le tempérament, les migrations, le génie des races à la seule et unique langue parlée diversement par tous les Aryas et dont les monuments les plus nouveaux comme les plus anciens gardent, à travers les renouvellements dialectaux et les altérations phonétiques, les racines, les flexions, l'ordonnance, enfin l'empreinte originelle; le savant professeur définit l'objet de la grammaire comparée et énumère les éléments constitutifs du langage.

La grammaire comparée, conçue par Bopp, éclairée et illustrée par les Benfey, les Kuhn, les Schleicher, introduite en France par MM. Michel Bréal et Baudry, a pour objet « de démontrer que le mécanisme grammatical du sanscrit, du zend, du grec, du latin et des dialectes celtiques, teutoniques et slaves, fut produit une fois pour toutes ; et que les dissemblances apparentes entre les désinences sanscrites, grecques et latines, doivent trouver leur explication dans les lois de l'altération phonétique, particulières à chaque dialecte, les-

quelles ont modifié l'antique type aryen et l'ont transformé en un si grand nombre de langues nationales. » Ces désinences ou flexions casuelles et verbales ne sont pas, comme le croyait Schlegel, le produit d'une sorte de végétation intérieure ; ce sont les débris de racines démonstratives ou devenues telles par leur juxtaposition à d'autres racines demeurées nominales ou verbales ; les racines démonstratives, préfixes, affixes et suffixes, peuvent se retrouver et se retrouvent en effet à l'état isolé, comme pronoms, prépositions et conjonctions, ou même à l'état construit comme racines principales. Qu'on analyse un cas sanscrit comme *hridi*, dans le cœur, un composé latin comme *lethifer*, un temps français comme *je dirai*, on y reconnaîtra aisément le même procédé formatif, la suture de deux ou plusieurs racines. Dans *hridi* l'on distinguera un élément nominal *hrid*, débris d'un ancien *khard*, identique au grec *kardia*, au latin *cord-is*, à l'anglais *heart*, et un élément démonstratif *i* qui, « selon toute probabilité, » a donné le latin *in*, préposition isolée. Dans *lethifer*, le suffixe *fer* n'est autre que la racine verbale *fer* (*fer-re*, porter). Dans *je dirai*, *ai* est le verbe *avoir* accolé à l'infinitif *dire*, composé lui-même de la racine *dic*, du suffixe radical *a* ou *e* et d'un autre suffixe pronominal *re* (pour *se*), éléments qui constituent le mot latin *dicere*. De ces exemples, pris au hasard, on peut

induire que l'étude des racines verbales et des racines démonstratives forme le fond même de la grammaire comparée ; vient ensuite l'étude de leurs combinaisons soit directes et sans intermédiaire, soit à l'aide de lettres et de syllabes formatives. Les racines pourvues de ces appendices, attaches, amorces qui leur permettent de s'amalgamer les désinences de la déclinaison et de la conjugaison, sont dites radicaux ou thèmes. Ainsi, *bhar* (grec et latin *fer*) s'adjoint la lettre formative *a* qui le relie aux suffixes personnels, et nous avons *bharati*, il porte. Le latin, ici plus primitif, lie directement la racine à la désinence : *fer-t*. Ce même radical *bhara*, supprimant le premier *a* et allongeant le second par compensation, nous donne une racine secondaire *bhrâ*, d'où *bhrâ-tar*, *phrâtor*, *frâter*, le *frère*, celui qui porte ou soutient la famille. La détermination des deux espèces de racines, puis des radicaux et des suffixes, peut seule éclairer la déclinaison et la conjugaison, puisqu'elle seule en dégage les éléments significatifs ; elle précède à plus forte raison la syntaxe, fondée sur les relations des parties du discours, relations qu'on ne peut comprendre scientifiquement sans connaître les forces intérieures concentrées dans les mots par les combinaisons des racines et des suffixes. Au seuil de la grammaire comparée est placée la phonétique, qui groupe sous des lois certaines les altérations com-

parées des sons dans les diverses langues; enfin, en avant même du seuil, l'étude physiologique du son, des affinités des articulations fondamentales qui se dégagent péniblement de la confusion indistincte du cri primitif. Car l'articulation est le passage de la sensation à la pensée.

Maintenant, le groupe aryen, le seul dont la grammaire ait été profondément étudiée, et celui qui paraît être le plus grand et le plus riche produit de la faculté linguistique, est entouré lui-même d'une foule d'idiomes qui non-seulement n'ont avec lui aucune parenté grammaticale, mais qui encore sont étrangers les uns aux autres. Essayant de les comprendre tous dans une classification purement formelle, morphologique, Max Müller propose d'établir entre les langues trois degrés de parenté, qui seraient aussi des degrés anthropologiques, selon qu'elles en sont restées au monosyllabisme, qu'elles ont procédé par agglutination de racines invariables à des désinences plus ou moins susceptibles d'altération, ou qu'elles se sont élevées à la fusion intime de la racine et de la flexion. A la première classe appartiennent l'antique égyptien et le chinois; à la dernière, les familles sémitique et aryenne, qui seules ont traversé les deux périodes embryonnaires. Max Müller est ainsi amené à ranger dans la seconde, d'abord toutes les langues mongoliques, touraniennes, finnoises, dravidiennes,

puis toutes celles de la Polynésie, de l'Afrique et de l'Amérique, c'est-à-dire tout ce qui est du domaine de l'inconnu.

Dans une nouvelle série de leçons, Max Müller expose les principes de la physiologie du son, les lois de la phonétique et de l'étymologie ; puis il rattache à l'influence exercée par le langage sur la pensée humaine les conceptions mythologiques et religieuses ; car la mythologie (et par suite les religions) n'est, pour lui comme pour nous, « *qu'une maladie du langage.* » C'est ainsi que la perle est une maladie de l'huître.

De longs et intéressants préliminaires sur ces matériaux innombrables dont dispose la science du langage, sur la coexistence de dialectes rudes et doux comme l'éolien et l'ionien, le haut et le bas allemand, sur la nature des racines qui sont les éléments primordiaux du langage, amènent l'auteur à l'analyse physiologique de l'alphabet. Dans les voyelles, il reconnaît, d'après Helmholtz, les qualités, ou couleurs, ou timbres différents de la voix, déterminés par la forme des vibrations laryngiques, « laquelle est à son tour déterminée par la forme des orifices buccaux. » Il démontre ensuite, par des figures gravées dans le texte, les positions diverses de la luette, de la langue et des lèvres dans l'émission des voyelles. Passant aux consonnes, il les définit des bruits qui « naissent des premières

secousses imprimées à l'air avant qu'il puisse produire des sensations sérieuses; des ébranlements produits par l'air qui vient du dedans au moment où il atteint l'air extérieur. » Les aspirations douces ou fortes, le sifflement, les roulements liquides, les semi-voyelles (*v*, *y*), sont les intermédiaires entre les sons et les bruits caractérisés, entre les voyelles et les consonnes. L'effort de la gorge, le rapprochement des dents, des lèvres, du voile du palais, les mouvements de la langue diversifient les bruits et constituent les ordres des gutturales, dentales et labiales soit fortes, soit douces, soit aspirées, lesquelles se mouillent pour ainsi dire en palatales et s'amincissent en linguales ou cérébrales. Les palatales, *tch*, *dj*, *gl* sont presque des diphthongues consonnantes. Ce mécanisme, est, on le voit, des plus compliqués et des plus délicats; pour le réduire à sa plus simple expression, l'on peut grouper toutes les nuances du son et du bruit sous les trois clés suivantes: voyelles, consonnes continues (aspirations simples, sifflantes, aspirantes, semi-voyelles), consonnes explosives (fortes, sourdes ou tenues; douces, moyennes ou sonores; aspirées). Il s'en faut que l'alphabet physiologique soit partout complet. Aucun idiome ne l'a possédé et ne le possède; chacun a ses lacunes, ses particularités inconnues à l'idiome le plus voisin. De ces différences procèdent les physionomies propres des langues, les diffi-

cultés et aussi les lois de l'étymologie. Pour ne donner que des exemples saillants, l'*e* et l'*o* brefs manquent au sanscrit et au gothique ; ils abondent en grec, en latin, et y représentent des variations d'un *a* primitif, qui enrichissent de nuances délicates la conjugaison et la dérivation. Grâce à l'alternance de l'*a*, de l'*e*, de l'*o*, de l'*i* et de l'*u*, le grec et le latin arrivent à tirer d'une même racine des formes comme *trepo*, *etrapèn*, *tropos ; génos*, *goneus*, *gunè; capio*, *cèpi* (pour *cecipi*), *incipio*, *aucupio*. Quant aux consonnes, on sait que *r* manque au chinois ; les aspirées fortes et douces au latin, qui les remplace par *h* ou *f*, ou les omet ; les aspirées douces, *s* initial, *v*, *j*, au grec ; au français et à l'italien, le *th* anglais, le *ch* allemand, le *jota* espagnol. De là vient, en nous bornant au grec et au latin, que où l'un dit *vomo*, *veho*, *somnus*, *fumus*, l'autre prononce *emo*, *echo*, *hupnos*, *thumos ;* et l'identité de ces mots est certaine, parce que les différences qu'on y remarque sont partout dans un parallélisme constant. Des interversions fréquentes entre consonnes de même ordre établissent entre les langues teutoniques et les autres idiomes aryens une ligne de démarcation encore plus sensible. Ces transpositions s'opèrent selon des lois dites de Grimm, qui, bien que trop absolues et fort contestées, s'appliquent suffisamment aux aspirées primitives et à l'ordre des dentales. Encore, dit M. Baudry, dans son excel-

lente *Phonétique*, « la substitution a-t-elle deux degrés et pour ainsi dire deux étages, le gothique et le haut-allemand ; et le second se comporte en général vis-à-vis du premier, comme le premier lui-même vis-à-vis de l'état originel que représente le sanscrit (ou plutôt l'aryen primitif). » Étant constaté que l'alphabet primitif de nos idiomes ne comporte que les consonnes suivantes :

K, *g*, *gh*; *t*, *d*, *dh*; *p*, *b*, *bh*; *n*, *m*; *r*, *l*; *j*, *v*; *s*;
les lois de Grimm peuvent se formuler ainsi :

> Les sonores, sourdes, aspirées originelles
> sont sourdes, aspirées, sonores en gothique
> et aspirées, sonores, sourdes en haut-allemand.

Voici deux exemples empruntés aux dentales : sanscrit, *danta ;* latin, *dent-is;* grec, *o-dont-os*, dent; goth., *tunthus* ; angl., *tooth ;* haut-allemand, *zand ;* allemand, *zahn*. Aryen *dik* (montrer); grec, *deik-numi;* latin, *dicere;* goth., *taihan ;* angl., *teach;* haut-allemand, *zeigôn ;* allemand *zeigen*. La science étymologique ne peut donc être guidée, mais elle l'est sûrement, que par la connaissance des lois qui règlent les changements et les substitutions des lettres. Jamais, sauf le cas d'emprunt direct, elle ne tirera un mot français, italien, espagnol, du sanscrit, de l'allemand, du grec, sans l'intermédiaire du latin ; jamais elle ne rapprochera les mots de langues diverses sans avoir égard à l'affinité, aux

rapports ou divergences phoniques, aux âges respectifs de chaque idiome. C'est l'étymologie ainsi comprise qui a commencé de percer à jour les anciens mythes et les dieux, fils du langage. Elle seule a dévoilé, éclairé d'un jour salutaire la place qu'ont tenue certains mots au sens oublié, dans les destinées humaines. Un volume tout récemment paru de Max Müller nous permettra de retracer prochainement les conquêtes de la mythologie comparée.

La science du langage, créée par Bopp, vulgarisée en Angleterre par les brillantes conférences de Max Müller n'était, il y a huit ou dix ans, représentée en France que dans le cercle restreint de la linguistique romane. Sans méconnaître les services que lui ont rendus M. Chavée et surtout ses disciples, aujourd'hui quelque peu dégagés de ses formules bizarres, sans oublier les savants travaux de M. Ad. Regnier sur la *Formation de la langue grecque* et la syntaxe du Rig-Véda, on peut dire que la linguistique manquait chez nous de centre d'impulsion avant la fondation de la chaire de grammaire comparée au Collége de France (1864). Le maître éminent qui fut appelé à l'occuper avait débuté par une thèse mythologique, *Hercule et Cacus*, où il démontrait avec charme la parenté originelle de la religion romaine avec les autres cultes aryens et la persistance dans les traditions italiennes du mythe fondamental, le combat du so-

leil contre la nue, de la lumière contre les ténèbres. Son enseignement, d'abord inspiré de Bopp, Schleicher, Corssen, Curtius, Léo Meyer, n'a cessé de s'élever vers une liberté tout originale et toute personnelle.

A mesure qu'il déroulait, devant un auditoire relativement nombreux et attentif, les mystères de la science, qu'il caractérisait tour à tour les divers idiomes issus de la souche aryenne, qu'il comparait les racines, les déclinaisons, les conjugaisons, les mots invariables, selon les lois souvent prématurées de la phonétique, il acquérait une lucidité, une prudence, une sûreté de jugement tout à fait propres à l'esprit français. Soit qu'il exposât les éléments de la langue et de la grammaire zende, soit qu'il interrogeât quelque ancien texte grec ou latin, Homère, Lucrèce, Plaute, la valeur de sa doctrine croissait chaque jour avec son autorité. Rien n'est plus attachant que sa pénétrante analyse des suffixes et ses commentaires sur les débris du vieux latin conservés par Verrius Flaccus, Varron et Festus résumé par Paul Diacre. Ses cours n'ont pas été recueillis; mais ses discours d'ouverture sur la *Forme et la fonction des mots*, sur les *Idées latentes du langage,* ses introductions à la grande grammaire de Bopp, dont il a déjà traduit trois volumes, ses *Fragments de critique zende,* sa notice sur le *Mythe d'Œdipe* marquent assez l'allure et la

physionomie de son enseignement. Avec une netteté consciencieuse et sincère, il décompose chaque vocable, chaque forme en ses éléments les plus ténus, dont aucun ne lui échappe; il n'escamote aucune difficulté; il attire avec soin l'attention de ses auditeurs sur les parties encore inexpliquées des langues classiques; il repousse tous les rapprochements hasardés. Son esprit, plus analytique que synthétique, le porte à distinguer, à décomposer les suffixes, que l'usage a plus tard agglomérés et confondus; il prend ainsi sur le fait la riche végétation des flexions s'épanouissant dans sa libre diversité primitive. Il fait aussi plus de place au développement particulier des idiomes, où il voit, non pas une altération d'un type sacro-saint, mais un travail progressif de la pensée. Nous souhaitons vivement qu'il reprenne dans sa pleine maturité, qu'il recommence *ab ovo* la série de ses leçons sur la grammaire comparée. Il y apportera des vues neuves, une sagacité qui marchera au moins de pair avec l'aventureuse érudition allemande.

M. Michel Bréal a pris une grande part à la fondation et à la direction de cette École des hautes études tout récemment honorée à Versailles par le grotesque aveu d'ignorance d'un de nos *souverains*. Il est aussi l'un des promoteurs de la Société de linguistique dont les savants mémoires composent déjà un volume plein d'intérêt.

En annexant au Collége de France l'École des hautes études, M. Duruy (1867) avait autorisé l'ouverture de cours libres à la salle Gerson. Toute la jeune philologie y était représentée : M. G. Paris y enseignait la grammaire historique de la langue française ; M. Larocque la mythologie grecque, et M. Girard de Rialle la mythologie védique ; M. Brachet les langues romanes ; M. Hartwig Derenbourg, l'habile traducteur du divan antéislamique de Nâbiga, y essayait une grammaire comparée des langues sémitiques. Cette petite Sorbonne, analogue à l'institution des *privat-docenten* allemands, voyait croître chaque mois le nombre de ses auditeurs ; le gouvernement n'avait qu'à lui continuer, sinon sa faveur, au moins sa tolérance. M. J. Simon, qui excelle aux sophismes, l'a fermée au nom de la liberté, par pure horreur du privilége. On a renoncé depuis longtemps à qualifier les scrupules éclectiques de cet adroit libre-penseur. Par chance, la plupart des jeunes maîtres de la salle Gerson ont trouvé asile dans la *Revue de linguistique* que dirige M. Abel Hovelacque. On ne saurait trop encourager ce recueil où la science libre se développe à côté de la science officielle des fascicules publiés par l'École des hautes études et la Société de linguistique. Il se recommande par une extrême variété.

Nous y remarquons d'intéressantes traductions

de Spiegel et de Miklosich, des études de M. Adam sur la linguistique touranienne, de M. Jules Oppert sur les cunéiformes, de M. Johannes Schmidt sur les *futurs* indo-européens, de M. Derenbourg sur la grammaire arabe, de M. J. Vinson sur la phonétique basque, enfin (nous ne pouvons tout citer) de M. Abel Hovelacque sur divers points de la grammaire zende et de la phonétique aryenne.

Les idiomes celtiques et les idées de nos ancêtres gaulois, si mal connus en France, et jusqu'ici livrés aux théories mystiques des celtomanes (M. Henri Martin), ont trouvé d'habiles interprètes, dont les travaux remplissent les deux premiers numéros de la *Revue celtique*, fondée par M. Gaidoz. Signalons-y une notice de M. Gaidoz sur le mythe de Gargantua, et surtout les investigations infatigables de M. d'Arbois de Jubainville dans le domaine des dialectes bas-bretons. Ce dernier, dans un récent opuscule, recherche les traces de l'influence celtique sur la prononciation du latin provincial qui est devenu le français.

La linguistique romane, qui doit beaucoup à la science de MM. G. Paris, Paul Meyer, Brachet (*Grammaire* et *Dictionnaire historiques*), de M. Cocheris (*Origine et formation*, *Histoire de la grammaire*, deux volumes de la bibliothèque de l'Écho de la Sorbonne) a sa place naturelle dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Elle vient de

s'assurer un organe spécial, la *Romania*, de MM. G. Paris et P. Meyer. M. Paris y oppose avec patriotisme à l'unité brutale (et fort contestable) des races germaniques l'union artificielle mais volontaire des peuples latins dans une civilisation commune.

Enfin le *Journal asiatique*, plus spécialement réservé à la philologie orientale, ne néglige pas l'étude des idiomes qui rentrent dans son cadre, déjà si vaste. Les rapports annuels de MM. Mohl et Renan constituent à eux seuls une histoire de la linguistique et de la philologie indo-européenne.

Il nous faut conclure et renvoyer, pour tout ce que nous n'avons pu dire, aux *Instructions* si solides de M. Hovelacque, qui décidément est un maître, *pour l'étude élémentaire de la linguistique*. La science du langage, dirons-nous en terminant, presque ignorée en France avant 1864, y est désormais établie. En possession de ses matériaux, amassés pour nous par l'Allemagne, il ne tient qu'à nous d'y imprimer la marque de notre esprit lucide et sagace. Elle a un enseignement officiel dont nous aimons à reconnaître les mérites; elle a des organes indépendants; bien plus, elle a des éditeurs. Il lui manque seulement un public étendu; et elle l'aura conquis, du jour où, s'élevant au-dessus de la spécialité, elle établira clairement ta portée générale et philosophique de ses études. Le public, en effet, s'en rapporte volontiers aux

savants; mais il se contente de les croire sur parole et ne prête à leurs travaux qu'une attention distraite, tant qu'on ne lui en a pas fait sentir l'utilité directe, immédiate et pratique. Il ne dépendra pas de nous que la Linguistique ne sorte du cercle des initiés et des curieux.

V

UNE FAMILLE DE MOTS

1868

Cinq cents racines, c'est-à-dire cinq cents syllabes environ, forment le fonds commun des langues dites aryennes, qui se parlent ou se sont parlées dans l'Asie centrale et antérieure et dans toute l'Europe. Ce n'est pas là, bien entendu, une hypothèse, ni un axiome *a priori*, c'est un fait constaté par la philologie comparée, et que nous énonçons d'une façon affirmative, parce qu'il est acquis et incontestable. Nous voudrions, par un exemple, faire comprendre à nos lecteurs comment se développent ces floraisons de mots et ces ramifications de sens divers groupés autour d'un monosyllabe nu et vague, et par quels procédés instinctifs, presque involontaires, la richesse de l'esprit humain s'accroît avec celle du langage. Nous ne nous flattons ni d'être complet dans la liste généalogique que nous allons dresser, ni surtout d'éclairer toutes les questions si complexes qui obscurcissent

encore certaines dérivations invraisemblables; il nous faudrait plusieurs colonnes serrées et sérieuses pour exposer les règles certaines qui président aux transformations des racines et à l'étymologie des mots; mois nous n'éprouvons aucun scrupule à demander qu'on nous en croie sur parole; ceux qui, alléchés par diverses curiosités philologiques, voudront contrôler nos énonciations, pourront se reporter en toute sécurité à la *Grammaire comparée* de Bopp, traduite par M. Michel Bréal, à la *Phonétique* de M. Baudry, et aux *Leçons* de Max Müller. Disons seulement, pour abréger ces préliminaires, que les racines ne se trouvent pas d'ordinaire sous forme de mots isolés, qu'on les extrait des mots en les dégageant des divers suffixes qui les entourent et les soutiennent; qu'on ne les obtient guère à l'état pur et primitif; qu'à côté du monosyllabe simple se groupent d'ordinaire deux ou trois modifications très-anciennes, caractérisées par l'allongement ou l'allégement de la voyelle radicale, par l'addition ou l'insertion d'une nasale ou d'autres consonnes, et qui servent de point de départ à des variétés particulières, destinées à garder leurs traits spéciaux dans le développement général de la famille. Ces indications vont se trouver vérifiées tout à l'heure, et par l'histoire même de la racine que nous avons choisie, et par quelques rapides notions comparatives.

Parmi les syllabes vénérables spontanément écloses sur les lèvres de nos pères, à la vue des choses, sous le choc des impressions premières, et auxquelles se sont à jamais incorporées des idées vagues d'abord, puis fixées par le souvenir et précisées par des suffixes, il n'en est pas de plus intéressantes, assurément, que celles dont l'homme s'est très-anciennement servi pour exprimer une action de l'esprit. Le compte n'en est pas long. Il n'y en a que trois ou quatre; encore n'est-il pas difficile de les ramener à une acception physique. Telles sont les racines SMAR ou *smr*, se souvenir (latin, *me-mor* pour *sme-smor*), qu'on rattacherait peut-être à MAR ou *mr*, mourir; BUDH (en grec, *puth* et *punth*), savoir; GNA, connaître (grec, *gignôskô;* latin, *(g) nomen*, *(g) notus*), qui est simplement une forme secondaire de la racine GAN, engendrer, si commune en grec, en latin et en sanscrit, enfin MA, qui, entre autres significations plus primitives sans doute, et dont nous allons nous occuper, a pris de bonne heure celle de penser.

Originairement, MA n'était qu'une interjection démonstrative, tout ce qu'il y a de plus vague dans la désignation d'un objet, dans l'expression d'un sentiment. Il n'a pas pris d'autre force ni d'autre valeur dans les mots très-nombreux où il figure comme suffixe. Cependant son élasticité lui valut d'être considéré comme le démonstratif par excel-

lence; et, de même qu'en latin et en grec la personne qui veut attirer l'attention de son interlocuteur se désigne volontiers par « celui-ci, cet homme qui vous parle, » ainsi, chez nos aïeux aryens, *ma* fut tout d'abord employé comme pronom de la première personne : *ma*, ceci, moi. Il n'est pas de langue indo-européenne qui ne l'ait emporté avec elle et conservé. La voyelle primitive s'est modifiée, le monosyllabe s'est accru de désinences et de suffixes, mais partout la racine antique a gardé son premier sens; nous citerons pour mémoire le sanscrit *mê* de moi, le latin et le grec *me*, l'allemand *mich*, le français *moi*, etc.

Afin qu'on ne s'étonne pas de l'extrême fluidité des voyelles, et de peur que des lecteurs peu versés dans la phonétique ne taxent de fantaisie quelques-uns des rapprochements qui suivront, nous sommes obligé d'indiquer en passant comment se comportent dans la dérivation la lettre *A* et ses succédanés nombreux. La période la plus ancienne du langage indo-européen ne présente que trois sons simples, *A*, *I*, *U*, brefs et longs, les deux derniers susceptibles de renforcements où l'*A* joue le principal rôle et qui produisent les sons mixtes *ai* et *au* (fondus en *ê* et en *ô*), *âi* et *âu*, tous quatre transformés devant des voyelles en *aj* et en *av*. *E* bref et *O* n'existent ni en sanscrit, ni en gothique. Ce sont des succédanés de *a*, des nuances relativement

nouvelles introduites par le zend, le grec et le latin dans tous les idiomes qui en dérivent. De ces variations phoniques, source de richesse, il résulte que l'*a* primitif peut s'affaiblir en *i* et en *u* (*ou*), s'altérer en *o* et en *e* brefs ou longs. Il lui arrive aussi de disparaître par élision, faculté qui lui est commune avec les autres voyelles. Quant à l'*i* et à l'*u* primitifs, si l'*a* descend aisément jusqu'à eux, ils ne peuvent remonter à l'*a* que très-indirectement par les sons mixtes *âi*, *âj*, *âu*, *âv*. Notons enfin que les semi-voyelles *j* et *v*, n'existant pas en grec, y sont ou omises ou remplacées, soit par les voyelles et les consonnes correspondantes : *i*, *z*, *dj*, *u*, *b*; soit par le digamma *F* et l'esprit doux. En latin et dans les langues germaniques, bien que *j* et *v* existent, ils sont sujets aussi à certaines variations. Mais, de quelques transformations que soient susceptibles les voyelles indo-européennes, ces changements n'en sont pas moins soumis à des règles, soit générales, soit particulières à chaque idiome. Ces règles ne sont jamais formulées que d'après l'observation et des expériences concordantes. Il y a donc quelquefois des hypothèses, des incertitudes dans l'étymologie comparée, mais il n'y a jamais de fantaisies.

Ceci dit, nous reprenons l'histoire du son *ma*.

Nous l'avons vu particule et suffixe démonstratif assez indéterminé, puis pronom de la première

personne. A ce dernier titre, il fournit logiquement à toutes les premières personnes verbales leur désinence originaire. Ainsi, prenant la racine *as*, souffle, existence, pour en faire je suis, nous y ajouterons la syllabe ma : *asma*. Seulement l'*a*, dans les plus anciennes formes que nous possédions, s'est déjà affaibli en *i* : *asmi*, en grec *eimi*, pour *esmi*. De plus, dans tous les temps secondaires, il est tombé, ne laissant pour finale que la lettre *m*. Tel est l'état du sanscrit védique et classique. Le rameau slave et le grec ont conservé plus ou moins fidèlement un plus ou moins grand nombre de ces terminaisons. Mais déjà la plupart des verbes grecs ont complétement perdu le désinence *mi* (pour *ma*) aux premières personnes de leurs temps principaux; et tous, à leurs temps secondaires, ont remplacé le *m* restant par la simple nasale *n*, parce que, en grec, *m* ne peut terminer un mot isolé. En latin, il n'y a plus trace de la désinence *mi ;* elle est partout remplacée par *m*, commun aux temps principaux et aux temps secondaires. Comme dans le plus grand nombre des verbes grecs, tout souvenir du pronom *ma* a même disparu de la première personne du présent indicatif des verbes latins; seules, les formes *sum* pour *es* (*u*) *mi*, et *inquam*, je dis, pour *inquami*, en ont gardé quelque vestige. Le même oubli est constaté dans le rameau germanique. Ses premières personnes : *I am* (pour *asmi*),

et *ich bin* (pour *bhumi*), je suis, en anglais et en allemand, rappellent seules la forme primordiale. A plus forte raison, dans toutes les langues novo-latines ou germaniques modernes, la présence du pronom personnel *ma* ne peut plus être soupçonnée; elle n'y est plus que virtuelle. Qui se douterait par exemple que, sous notre mot *j'aime*, se cachent le latin *amo* (pour *amao*, *amajo*), et le sanscrit (*K*) *âmajâmi?* Mais la désinence évanouie n'en fait pas moins corps avec notre mot contracté et atrophié; c'est elle qui, en s'usant, a sauvegardé ce qui nous reste.

Au reste, nous allons retrouver la syllabe *ma* dans de meilleures conditions de durée, garantie à son tour par des suffixes et des désinences. Les racines ne sont spécialement ni pronominales, ni nominales, ni verbales; elles se prêtent à toutes les formes de la pensée, et peuvent être à la fois interjections, prépositions, adverbes, suffixes, noms et verbes. Entre ces deux dernières fonctions, l'unique différence est constituée par les terminaisons. Le substantif prend des désinences casuelles, c'est-à-dire purement démonstratives, le verbe des désinences personnelles. C'est dans le double emploi de verbe et de nom que la racine *ma* a parcouru sa carrière la plus riche et la plus durable.

La logique voudrait que nous suivissions d'abord dans son développement le son simple *ma* avec *a*

bref. Mais, pour simplifier notre tâche, nous croyons devoir l'examiner avant tout sous sa forme pleine avec *â* long, *mâ*. Outre que *mâ* est probablement aussi antique que *ma*, outre qu'il est entré dans plusieurs mots célèbres à juste titre, les significations qui lui sont spéciales sont demeurées intimement liées aux dérivations plus nombreuses de *ma*. Les deux syllabes primitives, qui, au fond, n'en sont qu'une, ont débordé l'une sur l'autre et se sont perpétuellement confondues.

Mâ, avec *â* long, implique les idées, assez indéterminées, de mesure, d'étendue, de disposition, de création. Le plus noble de ses dérivés est certainement *mâ-tar*, formé de la racine et du suffixe qui, par excellence, désigne l'agent. Au masculin, *mâtar* est donc l'agent de l'ordre, de la mesure, de la création ; d'où le nom du dieu *Mâtariçvan*. D'ailleurs le mot lui-même, sous sa forme simple, est employé avec ce sens dans l'idiome védique. Au féminin, *mâtar* devient la dispensatrice, la créatrice, la *mère*. Née peut-être d'une vulgaire idée de ménage, cette expression s'est aussitôt revêtue d'une véritable majesté. Les multiples acceptions dont la racine était susceptible ont rayonné, convergé sur elle, y ont condensé leurs énergies dans ce qu'elles ont de plus sublime, et, de la ménagère, qui distribue le travail et mesure à tous la nourriture préparée de ses mains, ont fait la mère, la

créatrice de l'homme, la dispensatrice de la vie et de l'affection sainte. Le langage est une poésie symbolique que la philologie analyse et reconstitue.

Ce mot *mâtar* fut trouvé si plein, si large, si compréhensif et si juste, que tous les peuples aryens l'ont adopté, qu'ils le murmurent encore, comme une caresse et un respectueux hommage. La forme s'en est à peine altérée. Qui n'y a reconnu déjà la *mêtêr* grecque, élevée au rang divin en la personne de Déméter, la Terre-Mère, et la *mater* latine, et l'anglais *mother,* l'italien *madre* et le français *mère*, contraction simultanée de la forme précédente.

Un groupe de la famille *mâ* en est resté au sens distinct et borné de la mesure. On peut comparer à des termes sanscrits correspondants le latin *modus, modius* (muid), *medius* (d'où *moyen* et *moitié*), *metire* (*mesurer*), *metrum* (notre *mètre*), *mensura* (*mesure*, *dimension*).

Les mots les plus curieux peut-être de cette branche particulière sont ceux dont nos aïeux nommaient la lune et le mois, noms parvenus jusqu'à nous, et qui prouvent l'antiquité de l'année lunaire. En des temps reculés, la lune était déjà l'astre qui mesure l'espace et la durée : *mâ-s*, le mesureur; d'où *mâ-sa*, le mois. Le grec a adopté un autre suffixe que l'hindou ; il a dit *mênê* et *mên*. Le latin, acceptant la nasale et la sifflante, a écrit *mensis*. Dans les langues germaniques, la nasale a

été préférée, et nous trouvons en gothique *mena*, lune, et *menoth*, mois ; en anglo-saxon, *mônâdh* mois, et *môna*, lune, d'où vient l'anglais *moon*, fille travestie mais reconnaissable encore de la racine *ma*. Notre *mois* est tout aussi défiguré, et cependant, par le latin *mensis*, dont il n'est qu'une altération phonique, il se rattache à la même origine.

Nous arrivons enfin aux formes sous lesquelles la syllabe *ma* a exprimé, dès avant la séparation des divers dialectes aryens, des actions de la pensée humaine. Elle nous apparaît ici au moins à cinq états différents : avec la brève originaire ; avec la longue ; avec l'addition d'une nasale ; avec celle d'une dentale ; avec le suffixe causatif *ja* (*ma*, *mâ*, *man* et *mnâ*, *math* et *manth*, *manja*) ; et ses acceptions varient entre penser, savoir, se souvenir, espérer, désirer, aimer.

La forme simple a été la moins féconde : elle a fourni au sanscrit *ma-tas* et *ma-tis*, la pensée ; le grec l'a conservée dans le nom de la déesse *mètis* et dans l'adjectif *polumètis*, surnom ordinaire de Prométhée ou de l'ingénieux Ulysse.

On a proposé deux raisons plausibles du passage de *ma* en *man ;* d'abord une tendance très-générale, très-accusée, même en sanscrit, à nasaliser le son *a ;* ensuite la fréquence des suffixes *na* et *nu* qui caractérisent plusieurs classes de verbes. Ce

sont des syllabes intensives et démonstratives, dont la nasale est volontiers devenue inséparable des racines; si bien que le son simple a été insensiblement allongé d'une sorte de lettre euphonique et de liaison, parfaitement superflue et indifférente au sens. Par exemple, dans nos mots *prosterner*, *étendre*, *discerner*, qui nous ont été transmis tels quels par le latin, la lettre *n* ne fait pas partie de la racine primaire qui donne au mot son sens; elle n'est qu'une addition postérieure, acceptée par inadvertence; ainsi de *man*. Il y a, pardon d'entrer dans ces détails, mais nous ne sortons pas de notre sujet, il y a en sanscrit un mot *ma-nu-tê*, qui signifie il pense, et qui appartient à la cinquième classe verbale; si on l'écrit *man-u-tê*, il sera de la huitième et se conjuguera également bien, comme *tan-u-tê*, de la racine *ta*, *tan*, étendre.

Une fois la racine *man* constituée, elle s'est munie, selon une loi constante, d'une forme contractée *mnâ*, d'une causative *manja*, et s'insinuant dans la variété *math*, accrue comme elle-même par l'absorption d'un suffixe, elle s'est prolongée en *manth*, *mant*. D'après les quelques notions données plus haut sur les transformations des voyelles, on voit que le latin, le grec et leurs congénères ont dû singulièrement augmenter la richesse du son primitif, même modifié par des lettres adventices; n'ont-ils pas la ressource de l'*e* et de l'*o* brefs, et

l'extrême élasticité de l'*a?* Aussi nous fournissent-ils les formes *men*, *mon*, *min* (gothiq. *mun*, *main*), *mna*, *mne*, *mn*, *med* et *ment*, qui vont se rencontrer dans les quelques exemples par nous empruntés au sanscrit, au zend, au grec, au latin, au gothique, à l'allemand et au français.

Le sanscrit nous offre plusieurs termes d'un grand intérêt : d'abord le verbe *man*, penser; puis le substantif *man-as*, esprit, intelligence, qui a joué un grand rôle, soit dans la langue courante, soit dans la philosophie et dans la religion. Le *man-as* a été mis par les Indiens au nombre des sens; c'est le sixième et le plus grand. Dans les hymnes védiques les plus récents, il est divinisé; c'est lui qui, peu à peu englobant et pénétrant toutes les forces de la nature, a préparé l'avénement du monothéisme anthropomorphe, précurseur de l'athéisme. Il semble qu'il ait réalisé pour nous le vœu de l'insensé Caligula souhaitant une seule tête au peuple romain pour le décapiter d'un seul coup. Dès qu'il n'y a qu'un Dieu, il n'y en a plus; la logique le supprime, c'est-à-dire le fait rentrer dans sa source, qui est l'esprit humain. Un autre nom sanscrit qui a eu de belles destinées, c'est *man-u*, l'homme, l'être pensant. Notez ici la préexistence probable du suffixe *nu*. Le mot *manu* a été aussi divinisé, mais seulement durant la période brahmanique. Avec la particule causative *ja*,

la racine *man* forme des mots qui signifient un mouvement de l'esprit, une force de l'âme, par exemple la colère, en sanscrit *man-j-u* : d'où, en zend, *Anromainju*, l'esprit des ténèbres, ce fameux Ahrimane qui a prêté ses traits et sa grandeur au Satan des Sémites. Citons encore *man-tra*, forme ou instrument de la pensée, qui a pris le sens funeste de texte sacré, hymne, incantation, digne rival de nos versets, de nos répons, et des talismans orientaux. A la racine *mnâ* s'est attachée aussi une acception liturgique : répéter dans son esprit les Védas. La variété *math* a fourni un nom fameux, *Pramantha*, celui qui fait tourner le bâton du sacrifice et produit le feu. On a reconnu le Prométhée classique, autre forme du même type. Remarquez le sens fréquentatif qui semble caractériser le sous-groupe *math*.

Les mêmes éléments ont largement fructifié en grec. Si le nom de l'homme, *manu*, a été abandonné, *manas*, la pensée, transcrit en *menos*, a produit de nombreux dérivés, comme *eumenès* (sanscrit *vasumanas*), et *dusmenès* (sanscrit *durmanas*) : qui a un bon, un fâcheux esprit. *Manju* est en relation étroite avec *mania*, la fureur, et *mainomai*, délirer. A *man* ou *men* se rapportent également *menô*, *meneainô*, attendre, espérer; *Mentor*, celui qui se souvient, le sage; *Agamemnôn* (pour *me-menôn*), nom fameux dans l'*Iliade*, et épithète de Jupiter, celui

qui est souverainement intelligent; *mantis*, le devin, le poëte, dont le féminin *mantia* ou *montia*, est devenu, par des changements très-réguliers en grec, *moisa*, *môsa* et *mousa*, la Muse. De là la parenté des Muses et de Mnémosyne, la mémoire.

La sous-racine *mna*, *mnê*, a donné *memnêmai*, je pense; *mimnêscô*, je me souviens; *mnêmê*, *mnêmôn*, *mnêmosunê*, qui dépendent de ce dernier. Accrue d'un *s*, vestige d'un suffixe désidératif, elle a produit un groupe curieux, très-distinct et très-isolé : *mnaomai*, demander en mariage (penser à une femme avec désir); d'où *mnêstôr*, *mnêstêr*, *mnêstos*, prétendant, fiancé, *mnêstus*, demande en mariage, *mnêstron*, fiançailles.

De *math*, le grec a tiré *manthanô*, apprendre, *mathêma*, science, *Promêtheus*, le prescient, le prévoyant.

Le latin est à peine moins riche. C'est d'abord *Menerva*, Minerve, celle qui avertit, déesse agricole du Latium, dont il faut rapprocher le vieux mot *promenervat*, relevé par Festus. Ensuite viennent : *moneo* (pour *man-aja-mi*), je fais penser, j'avertis; *maneo*, j'attends, et sa famille : *imminere*, *eminere*, *minari*, *minitari*, menacer; *moneta*, même sens que Minerve, et monnaie; *monumentum*, *monstrum*, *memini*, *reminiscor*, *comminiscor*, je me souviens. Puis *mens*, l'esprit; *mentiri*, mentir (imaginer), etc., etc. A la famille *math* ressor-

tissent *meditari*, méditer, dont le simple : *medeor*, *medicus*, *remedium*, a pris, comme le zend *med*, le sens de remédier, guérir, médecin.

Nous nous bornerons, pour les langues germaniques, au gothique *muns*, esprit, (*ge-mun-an*, avertir, *ga-min-thi*, le souvenir); au vieux haut allemand, *minnia*, *minna*, l'amour : d'où *minnesanger*, chantre d'amour; enfin au terme générique *man*, homme, qui appartient aussi à l'anglais.

On sait qu'il n'y a guère de différence pour l'étymologie entre les langues classiques et le français. Nous reconnaîtrons donc aisément chez nous de nombreux dérivés des racines *ma*, *man* et *math*. Le grec nous a donné : manie, maniaque, mathémathique, mnémonique, muse, mètre ; le latin, des formes populaires comme : maison (*mansio*), manant, monnaie, montrer, menteur, mensonge (*mentitionia*) ; et de nombreuses formes savantes, simples décalques des mots latins : permanent, immanent, imminent, éminence, mental, démence, mention, commentaire, monstre, démonstration, moniteur, monument, réminiscence. Enfin le français, comme les autres langues romanes, s'est créé une ressource particulière dans la formation des adverbes en *ment*. Ce suffixe *ment* n'est que l'ablatif du latin *mens*. L'emploi que nous en faisons rappelle d'ailleurs bien des procédés analogues dans les langues anciennes, les participes sanscrits et grecs en *mânas*, *ménos*,

les terminaisons latines en *men* et en *mentum*.

Notre tâche est terminée, autant du moins que le comporte le cadre de cette étude. Quelque peine qu'on ait prise à lire ce travail, forcément aride, soyez sûrs qu'elle n'a pas été perdue. La science du langage n'est pas une science en l'air : elle repose sur des faits; et ces faits, il faut, au moins sommairement, les connaître. C'est seulement en se retraçant l'histoire des cinq cents syllabes qui constituent une vingtaine des plus belles langues de l'univers, que la philosophie pourra formuler une opinion légitime sur l'origine du langage et de la raison humaine. Avis aux fantaisistes de l'éclectisme et du spiritualisme.

VI

LA FORMATION ET LA CHRONOLOGIE PRÉHISTORIQUES DU LANGAGE

1873

La langue a précédé les langues. Le langage
Après la voix est né, puisqu'il en est l'usage.
(LUCRÈCE, *De la Nature des choses*, liv. IV.)

Lorsqu'on est arrivé à cette conviction raisonnée qu'il n'y a point de sentiment et de pensée sans organisme vivant, qu'il n'y a pas de parole sans appareils capables d'articuler le son, il est impossible de douter que le langage soit un fait naturel et humain, l'exercice et le développement de certaines facultés cérébrales et vocales. Tout, d'ailleurs, pauvreté des idiomes sauvages, monosyllabisme chinois, procédé agglutinatif des dialectes finnois et mongoliques, riche épanouissement des langues à flexions, marche évidente de la complexité à la simplicité, de la roideur synthétique aux souplesses croissantes de l'analyse, tout prouve que le langage a commencé et s'est développé comme les arts et les

industries humaines. Il a commencé partout où les membres d'une famille ont éprouvé le besoin de s'entendre sur les choses ambiantes et les êtres voisins. Il a commencé par des exclamations d'abord confuses et vaguement démonstratives, peu à peu éclaircies et variées, et élevées au rang de racines verbales. Mais l'état le plus ancien des langues que nous connaissons ne remonte guère plus haut que le trentième ou le quarantième siècle avant notre ère. Or, avant ces âges lointains, l'homme existait déjà depuis quelque cinquante mille ans peut-être. Énorme hiatus entre le premier bégaiement et la formation des mots les plus simples! « Le temps reculé où les premières racines se sont dégagées de quelques cris involontaires est, dit M. Michel Bréal, hors de la portée de la philologie comparative... C'est à d'autres sciences qu'il faudra faire appel pour atteindre aux origines du langage. »

Un anthropologiste éminent, M. Lubbock, propose de chercher, dans les mœurs et les industries des peuples encore sauvages, une image approchée de notre état primitif. On peut objecter que le caractère des immigrations aryo-sémites est précisément d'avoir apporté de nouvelles mœurs, d'autres armes, une autre vie. Toutefois, appliquée aux âges préhistoriques, la méthode de M. Lubbock n'est point contredite par la géologie. Peut-on l'introduire dans la science du langage? Et dans quelle mesure?

Sait-on si le point de départ fut le même, pour la formation des mots, dans les races blanches et dans les tribus de l'Afrique ou de la Polynésie? Peut-on affirmer que les Aryas aient passé par les étapes linguistiques où se sont arrêtés les Botocudos ou les Andamans? Et surtout, n'y a-t-il pas, dans les plus pauvres idiomes, des procédés particuliers dus à leur infériorité même, et qui sont demeurés inconnus à nos langues?

M. Lubbock attribue dans la création du langage un grand rôle à l'onomatopée. Il est certain que les bruits, les sifflements, les voix ont donné lieu à des imitations, mais les couleurs, les formes, les saveurs, les aromes n'en étaient pas susceptibles. De plus, les onomatopées ont varié selon les oreilles et les gosiers. La comparaison des seules langues aryennes permet de remonter à un temps où K, P et T, les trois consonnes fondamentales, étaient indistinctes et comme indivises. On conçoit ce qu'ont d'incertain les rapprochements fondés sur l'onomatopée.

Dans son dernier livre sur les *Origines de la civilisation* (in-8, Germer Baillière, traduction Ed. Barbier), M. Lubbock a recueilli, tels que les présentent les vocabulaires non aryens de l'Asie et de l'Europe, dans les idiomes esquimaux, australiens, polynésiens, africains et américains, les noms du père et de la mère. Pour le premier, la labiale (*p*, *b*, *f*,

w, etc.) à tous ses degrés, domine. Bien que les exemples soient beaucoup moins concluants pour le second, il y a aussi prédominance de la labiale, surtout nasalisée, *m*. On peut donc admettre que, chez la majorité des hommes, *pa* et *ma* ont signifié père et mère, parce que ce sont les deux articulations les plus faciles, les plus involontaires, les premières prononcées par l'enfant. Or, ces syllabes entrent aussi dans les noms indo-européens du père et de la mère; mais elles y ont par elles-mêmes le sens général de protéger et de créer. Faut-il affirmer avec Lubbock que la racine verbale aryenne *pa*, protection, puissance, vient de *pa*, père; et non *pa-ter* de la racine *pa?* L'hypothèse est séduisante, si l'on admet que les langues ont commencé par l'expression des idées les plus concrètes et les moins générales. Et cependant, il ne faut pas oublier que, chez les Aryas, une autre syllabe et une consonne d'un autre ordre renferment, plus pleinement que *pa*, le sens de paternité et de génération ; c'est la racine *ga*, accrue du suffixe *n*. A vrai dire, il est impossible de trouver, bien plus, d'imaginer, dans les racines, si l'on en excepte les onomatopées et les interjections de douleur ou de plaisir, un sens quelconque correspondant à l'idée ou à l'objet qu'elles ont fini par désigner. « Comment les sons peuvent-ils exprimer la pensée? » Rationnellement, la question n'est pas insoluble, et nous n'avons pas besoin de recourir,

comme fait M. Max Müller dans un de ces accès de mysticisme anglican qui finiront par ébranler son autorité scientifique, à un don naturel, instinctif, divin. Non, le cri vague, fixé et précisé par l'habitude, par la convention, par l'analogie avec certaines impressions traduites en onomatopées, nous suffit pour comprendre comment à tel ordre de sensations ou de mouvements cérébraux a pu s'attacher tel ou tel son. Mais l'hypothèse scientifique même la plus hardie doit s'arrêter là où les faits n'ont pas été et n'ont pu être constatés.

S'il est utile et légitime de comparer les procédés formels des divers groupes linguistiques, parce que les idiomes les plus avancés ont dû passer par les périodes les plus rudimentaires, il est périlleux de chercher des rapprochements entre des racines qui, dès l'origine, peuvent avoir différé dans les familles de langues même les plus voisines. M. Max Müller donne cet avertissement aux savants hardis qui s'aventurent, avec M. Ascoli, dans les hypothèses aryo-sémitiques.

Les éléments radicaux des langues indo-européennes et des langues sémitiques, à les supposer issus de la même source, ont pu, ont dû, tout en suivant deux routes à peu près parallèles, perdre dans le travail de la flexion toute ressemblance de sens et même de forme. Que serait-ce si l'on tentait d'importer, dans un groupe qui lui-même admet

autant de phonétiques qu'il compte de dialectes, des mots ou des syllabes d'un autre groupe absolument séparé du premier par le temps et l'espace ! On bouleverserait sans profit toutes les lois de l'étymologie.

Ce que l'on peut faire, c'est d'établir avec vraisemblance une échelle linguistique dont les degrés retiennent plus ou moins longtemps les divers idiomes, et d'expliquer comment les langues les plus riches et les plus élevées ont franchi un à un les échelons successifs où tant d'autres s'attardent. Max Müller excelle à ces reconstructions générales. Dans un intéressant opuscule intitulé : *Stratification du langage,* traduit par M. Louis Havet (*Bibliothèque des hautes études*, 1er fascicule), il esquisse à grands traits une sorte de géologie grammaticale. On connaît ce système ingénieux : trois périodes ; l'isolement ou monosyllabisme, encore représenté par le chinois ; l'agglutination, où certaines racines, privées de vie, atténuées dans leur sens et dans leur forme, s'accollent à des racines significatives qui demeurent immuables (c'est là qu'en sont restés la plupart des idiomes qui ne sont ni sémitiques ni aryens) ; enfin la flexion, qui, altérant à la fois les racines désinentielles et les racines significatives, fait du mot une sorte d'être intellectuel, identifié à la pensée. « Aucune langue, écrit Max Müller, ne peut être flexionnelle sans avoir

passé par les couches agglutinative et isolante; aucune langue ne peut être agglutinative sans plonger par ses racines dans la couche inférieure, celle de l'isolement. Si le sancrit, le grec, l'hébreu, n'avaient traversé la couche agglutinative, s'ils n'avaient même été, à une époque quelconque, au niveau de la souche chinoise, leur forme actuelle serait un miracle. On concevrait aussi bien la craie sans une couche sous-jacente d'oolithe, ou une couche d'oolithe que ne supporterait pas le trias ou bien les terrains de grès rouge récent. » Ajoutez que les langues, participant de la vie, ne sont pas immobiles; elles tendent toujours vers le degré supérieur. On découvre dans le chinois même des rudiments d'agglutination, et les plus cultivées des langues finnoises et touraniennes semblent toucher à la période flexionnelle.

C'est dans le groupe le plus avancé, et uniquement dans la famille aryenne, que M. Curtius pose les bases d'une chronologie antéhistorique. Le caractère scientifique de ses hypothèses, la vraisemblance de ses inductions, nous inspirent une confiance que ne peuvent ébranler les théories pour le moins singulières d'un éminent indianiste, M. Benfey. Le travail de M. Georges Curtius, exemple de la précision que peut atteindre l'analyse linguistique, est intitulé : *La Chronologie dans la formation des langues indo-germaniques*. Il a été

traduit de l'allemand par M. Bergaigne, et publié dans le premier fascicule de la *Bibliothèque des hautes études;* l'étude de Max Müller semble en être la préface.

« La structure entière des langues de notre race repose sur la combinaison variée d'éléments appellatifs (verbaux ou nominaux) et indicatifs (pronominaux). » M. Curtius est amené à penser que ces monosyllabes irréductibles, déjà pourvus, les uns d'un sens vaguement synthétique (*ta*, *na*, etc., ceci, cela), les autres d'une signification abstraite et plus précise (*da*, donner, *dha* poser, *ga*, *ja*, aller, *ag*, pousser, *an* et *as*, souffler ou respirer, *ad*, manger, etc.) ont existé à l'état isolé, dans un âge qu'on peut nommer période des racines. Au-delà, on aperçoit un état plus embryonnaire, où les éléments appellatifs n'avaient pas encore surgi, où les sensations indistinctes se résumaient dans le simple cri démonstratif qui fut plus tard le pronom. C'était déjà le langage, mais ce n'était pas encore le point de départ des langues aryennes, pas même celui des langues agglutinantes.

La seconde période de Curtius est celle des déterminatifs. On nomme ainsi des racines, déjà atrophiées, jointes aux racines plus simples dont elles modifient le sens. Ainsi, dans *gan*, engendrer, *djut*, briller, *jug*, attacher, *n*, *t*, *g* seraient des débris

de racines, des déterminatifs. Le redoublement, qui consiste à répéter deux fois la racine, procédé antique et enfantin, doit aussi appartenir à cette couche, antérieure à « l'apparition de la flexion » et à « la formation primaire des mots ».

En sortant du monosyllabisme, le langage aryen entre dans la période verbale primaire. Curtius ne croit pas au développement parallèle du nom et du verbe. Selon lui, tandis que le premier demeurait à l'état de racine nue ou du moins indéclinable, le second s'adjoignait déjà divers suffixes pronominaux. La conjugaison commençait par la fixation des six désinences personnelles, « caractère indélébile de toutes les langues indo-germaniques » ; un préfixe d'éloignement, *a*, sous forme d'augment, venait figurer l'idée de passé, et, attirant à lui l'accent tonique, forçait les terminaisons pleines du présent à s'abréger par compensation. De là deux classes de désinences qui sont le fond de la conjugaison dans la famille entière.

Une quatrième période correspond à un nouvel accroissement de la racine par la juxtaposition de racines pronominales, *a*, *nu*, *na*, *pa*, *ta*, *sja*, etc., qui, intercalées entre la racine et la désinence, donnent aux verbes un sens actif, intensif, causatif, désidératif, etc. Le produit de cette agglutination à l'état nu (et d'après M. Curtius, cet état a existé pour les noms, comme on peut l'induire

des composés, où le premier terme n'est jamais fléchi), ce produit se nomme le *thème* ou radical.

La cinquième période est celle des auxiliaires, qui diffère de la précédente en ce que le verbe *as*, par exemple, dépouillé de son sens primitif, *respirer*, et subtilisé, pour ainsi dire, dans l'idée abstraite *être*, prête aux autres verbes, non-seulement sa racine, mais ses formes conjuguées. De là les temps composés.

La déclinaison caractérise une sixième période où les noms, racines ou thèmes nus, prennent successivement les diverses flexions casuelles, d'abord celles du sujet et du régime (nominatif et accusatif), puis celles qui désignent la possession, la relation, l'instrument, le lieu et l'éloignement. Il n'est pas douteux que les désinences de la déclinaison proviennent de racines pronominales, jadis isolées et significatives, mais atrophiées. « La formation des cas est ce qu'il y a de plus obscur dans le système des formes indo-européennes. » Ici commence à s'appliquer la théorie, si bien exposée par M. Michel Bréal dans son essai sur les *Idées latentes* du langage, sur ces copules sous-entendues ou usées par mille frottements successifs, qui sont la raison d'être de la composition des mots et de la syntaxe.

Enfin une sixième période, dite *adverbiale*, vient ajouter à la richesse du langage déjà orga-

nisé des nuances et une souplesse qui lui manquaient. On voit apparaître tous ces petits mots, adverbes, prépositions, conjonctions, germes des procédés analytiques, jointures destinées à accentuer, à varier, et plus tard à supprimer les cas et les préfixes verbaux. Les particules « servant à exprimer des rapports de direction et de modalité » sont les débris de flexions de thèmes, soit pronominaux, soit nominaux. Ce sont « des formes casuelles immobilisées. » A cette période appartiennent les infinitifs et les gérondifs, où l'on reconnaît des flexions de thèmes nominaux, et non des modes du verbe.

Ces six étages linguistiques ont été parcourus par les idiomes aryens avant la séparation, dans la période d'unité qui, déjà, comme on le voit, comportait une culture assez avancée et surtout une grande richesse de formes et particules presque synonymes, vaste compendium où les langues, peu à peu distinctes, à mesure que s'étendait le fonds commun, choisirent ce qui convenait le mieux à leur développement particulier. C'est en recueillant les traits similaires épars dans les effigies diverses du type primitif, en comparant les prononciations différentes des consonnes apparentées, les épanouissements successifs des voyelles, les suffixes adoptés de préférence par un ou plusieurs dialectes, que Pott, Benfey et surtout Bopp,

suivi par Schleicher, Steinthal, Sonne et Spiegel, Corssen, Curtius, Kuhn, Max Müller, et chez nous par MM. Michel Bréal, Baudry, Abel Hovelacque F. Meunier, Louis Havet (voir surtout le travail de ce dernier sur la *déclinaison en* A, *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, tome II, fascicule 1), et plusieurs autres membres de l'École des hautes études ont reconstitué l'organisme indo-européen, œuvre grandiose qui ne sera pas le moindre titre de ce siècle à l'admiration de la postérité.

C'est ici le moment d'annoncer l'achèvement (moins une table impatiemment attendue) de la traduction de Bopp, par M. Bréal : GRAMMAIRE COMPARÉE DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES, *comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand, et le celte*, traduite sur la deuxième édition, et *précédée d'introductions*, tome IV. (Imprimerie nationale, librairie Hachette.) La tâche menée à bonne fin par l'éminent professeur du Collége de France est un véritable bienfait pour les études linguistiques, dans un pays qui ne lit pas volontiers les langues de ses voisins. La plus grande partie du quatrième volume est consacrée aux suffixes ; viennent ensuite les mots composés, puis les indéclinables. Bopp y classe les suffixes en deux catégories, selon qu'ils ont donné des participes infinitifs et noms verbaux, ou qu'ils ont produit

uniquement des substantifs et adjectifs, division arbitraire et quelque peu artificielle, et qui engendre quelques répétitions. On remarquera surtout les paragraphes consacrés à l'infinitif. Bopp a, le premier, démontré que l'infinitif est un nom abstrait, différant seulement des autres par la faculté de gouverner le même cas que le verbe. La plupart de ses explications sur les suffixes constitutifs de ce mode artificiel sont encore, malgré les objections de Sonne, Léo Meyer et Schleicher, les plus probables et les plus simples.

Pour consulter avec fruit l'œuvre touffue, hérissée, du créateur de la grammaire comparative, il est indispensable de lire et de méditer les introductions claires, substantielles, souvent neuves, du traducteur. M. Bréal résume en tête de ce quatrième volume les idées, de plus en plus particulières et sûres d'elles-mêmes, qui inspirent son enseignement et que nous avons plaisir à lui voir développer cette année devant un auditoire très-attentif et très-sympathique : élasticité originelle du sens des nombreux suffixes pronominaux ; agglomération et fusion de ces racines annexes qui, même en s'effaçant, concourent à préciser la nuance définitive du mot ; préférence des langues pour tel et tel emploi des suffixes qu'elles font leurs. Nous ne connaissons pas de plus fin analyste de la formation des mots. Il excelle à dégager la personnalité et la direction propre

des idiomes nés du tronc indo-européen. Peut-être ses fouilles délicates et profondes introduiront-elles quelque lumière dans l'obscure question de la chronologie des langues après leur séparation. Jusqu'ici diverses hypothèses ont été produites sur la succession, les affinités et les divergences de nos idiomes; on a proposé des groupes secondaires, indo-iranien, gréco-italique, germano-slave, germano-celtique, italo-celte, gréco-iranien, etc. MM. Curtius et Louis Havet admettent deux divisions générales, asiatique et européenne.

L'unité indo-iranienne ne paraît pas contestée; une parenté plus étroite semble unir le zend au grec, l'éolien au latin, le latin au celte. Mais le plus sûr est encore de constater l'ordre dans lequel ont apparu les divers monuments épigraphiques et littéraires qui ont fixé les idiomes. Une intéressante notice de M. Abel Hovelacque *sur les subdivisions de la langue commune indo-européenne* nous semble présenter le problème sous son vrai jour; en voici la conclusion, à laquelle peuvent se ranger les esprits prudents : « Les unités secondaires, intermédiaires (sur lesquelles les auteurs autorisés ont des vues si différentes), ne sont nécessitées en aucune façon par le plus ou moins de rapprochement des divers idiomes indo-européens. Si quelques-uns de ces idiomes possèdent avec tels ou tels de leurs congénères une apparence plus vive de fraternité,

cela tient à ce qu'ils étaient, dans l'unité indo-européenne, *plus rapprochés géographiquement des congénères en question.* »

Nous résumons nous-mêmes les nombreux sujets abordés dans cette revue si rapide et si succincte.

Les langues sont des collections et des combinaisons de signes à la fois instinctifs et arbitraires auxquels l'usage a seul attaché un sens défini. Les langues sauvages peuvent éclairer, pour la philosophie, les origines du langage; mais, séparées des idiomes cultivés par des centaines de siècles, leur étude serait un danger pour la linguistique comparée si l'on voulait y chercher des analogies phonétiques ou significatives. L'étymologie n'a rien à attendre des rapprochements d'onomatopées. La grammaire comparée peut atteindre et définir, dans la constitution de l'organisation indo-européenne, des périodes successives, antérieures à la séparation des idiomes, mais elle n'a pu jusqu'ici établir une chronologie certaine dans la formation individuelle des diverses langues. Les dialectes aryens ne sont pas nés les uns des autres; ils ne sont au fond qu'une seule et même langue, altérée, ou mieux, transformée de proche en proche selon les facultés vocales, les climats et les voisinages d'autres groupes antérieurs ou étrangers.

En terminant, recommandons à la plus sympathique attention les organes de la renaissance lin-

guistique en France, la *Revue critique d'histoire et de littérature*, les fascicules de la *Bibliothèque des hautes études et de la Société de linguistique*, les *Mélanges d'archéologie assyrienne et égyptienne*, la *Romania*, la *Revue celtique*, la *Revue de linguistique* de MM. Hovelacque, Picot et Vinson, la *Revue de philologie et d'ethnographie*, les volumes publiés par l'*École des langues orientales vivantes*, etc., publications qui, presque toutes, gravitent autour de cette École des hautes études, où nous sommes bien près de voir la seule création sérieuse et utile de la période impériale.

VII

LE PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

1873

Le vaste ensemble de connaissances linguistiques, ethnologiques et historiques, groupées sous le nom d'orientalisme, est une conquête de ce siècle.

Sans doute, et dès la plus haute antiquité, l'Europe avait recueilli sur les lointaines régions de l'Asie un certain nombre d'informations utiles. Mais les Grecs ont oublié de nous transmettre avec des détails suffisants ce qu'ils ont dû savoir de la Phénicie, de l'Égypte, de l'Asie-Mineure et de l'Inde. C'est à grand peine que feu M. Reinaud, dans de savants mémoires, a retrouvé les preuves de relations commerciales étendues entre le monde romain et l'extrême Orient.

Au moyen âge, les invasions arabes, les croisades, les ravages de Djenghis et de Timour, non

moins que la dispersion des Juifs et l'origine hébraïque de la légende chrétienne, avaient de bonne heure initié l'Occident aux langues, aux arts et aux mœurs des nations sémitiques et de quelques hordes touraniennes. Les Vénitiens, les Pisans et les Génois entretenaient d'ailleurs de constants rapports avec les côtes de la Méditerranée; les produits de la Chine et de l'Inde, apportés à travers la Perse et l'Arménie par des caravanes périodiques, venaient, au cœur même de la France, alimenter nos foires de Champagne; de hardis voyageurs s'avançaient jusqu'en Tartarie. Plus tard, on connut les Indes et la Chine par les missionnaires portugais et les jésuites français, la Perse par Chardin et Tavernier, les îles de la Sonde par les Hollandais. Le trésor des apologues indiens (*Pantchatantra*) avait, de traductions en traductions, pénétré en Europe dès le douzième siècle; et la sagesse brahmanique, s'infiltrant dans nos fabliaux, dans nos contes de fées, fournissait des canevas au génie de La Fontaine. Les Mille et une nuits de Galland nous amusaient avec d'antiques souvenirs défigurés de la Chine, du Pendjab, de la Bactriane et de la Perse; et, des connaissances courantes, Montesquieu avait pu extraire pour ses *Lettres persanes* d'assez exactes appréciations sur l'état social et politique des Orientaux. Tandis que les sérieux aperçus du Père Cœurdoux (1750) sur la parenté du sanscrit avec le grec

et le latin dormaient dans les cartons de nos académies, Voltaire avait entre les mains une traduction supposée ou mieux une contrefaçon des Védas, l'*Ézour-Veidam;* il en savait assez sur la Chine pour aiguiser les traits de ses immortels dialogues. Enfin Volney décrivait la Syrie et l'Égypte.

Mais, tout en tenant compte de tant de pointes poussées en Orient par le commerce, la colonisation, la curiosité et la propagande religieuse, il faut reconnaître qu'avant Anquetil Duperron, William Jones, Champollion, Bopp, Eugène Burnouf, Spiegel, Rawlinson, Oppert, la Perse antique, l'Inde des Védas et de Manou, l'Égypte des Pharaons, l'Assyrie, étaient pour l'Europe un monde fermé. On n'y a pu pénétrer que par cette analyse raisonnée du langage, dont Bopp est l'initiateur; avant 1800, les éléments mêmes de cette science manquaient; et, s'ils manquent encore pour d'immenses régions du globe et de l'histoire, du moins les méthodes ont été trouvées et vérifiées, et désormais les faits nouveaux viennent se classer d'eux-mêmes à leur rang dans la série.

Il importe seulement que les découvertes, pour être fécondes, ne soient plus isolées; il importe que les voyageurs, les philologues, les anthropologistes se communiquent leurs travaux, échangent leurs idées et leurs espérances. C'est en France surtout que cette nécessité devait être sentie. La France,

qui garde une place éminente, on l'oublie trop volontiers, dans les études relatives aux races sémitiques, à la Chine, au Japon, à l'Assyrie et à l'Égypte, était restée fort en arrière de l'Allemagne et de l'Angleterre dans le domaine indo-européen. Comme une certaine paresse de mémoire, en forçant les étrangers d'apprendre sa langue, lui laisse ignorer celles de ses plus proches voisins, elle a tout à gagner à des réunions qui la mettraient au courant et au niveau de la science acquise, et où la plupart des discussions seraient soutenues en français. Elle pourrait ainsi profiter des travaux accomplis, sans avoir à les recommencer. Il était donc naturel que l'idée d'un congrès international des orientalistes naquit en France; et c'est ce qui est arrivé. Le congrès s'est réuni à Paris, et il a pleinement réussi, en dehors et presque toujours à l'encontre de l'enseignement officiel, qui s'est soigneusement tenu à l'écart. Nous nous plaisons à voir dans ce fait un réveil notable de cette initiative individuelle, si rare et si désirable dans notre pays qui s'abandonne trop aisément aux lisières d'une centralisation énervante.

L'honneur de l'entreprise revient à un jeune et actif japoniste, M. Léon de Rosny, qui, avec le concours de MM. le capitaine Levallois, Madier de Montjau, Halévy, Schœbel, Maspéro, Foucaux, de Longpérier, etc., a conçu, organisé et réalisé cette

œuvre difficile. Ses propres travaux, ses relations avec le ministre du Japon, et aussi les offres généreuses de M. Cernuschi, qui mettait à sa disposition une précieuse collection de bronzes japonais et chinois, l'avaient décidé à restreindre son plan aux études japonaises. La matière était vaste et d'un intérêt pratique. Mais la nécessité de réunir des représentants de toutes les branches de l'orientalisme vint élargir le programme. De la collaboration d'hommes autorisés et compétents sortit un questionnaire complet. Un appel définitif fut lancé, et l'Europe savante y répondit. Des délégués arrivèrent d'Angleterre, d'Italie, de Suisse, de Hollande, de Luxembourg, d'Autriche, de Hongrie, de Grèce, de Russie, etc.; les lettres d'adhésion affluèrent. Et, le lundi 1er septembre, après avoir nommé son bureau, à la tête duquel fut justement maintenu M. de Rosny, le premier congrès des orientalistes s'ouvrit dans l'amphithéâtre de la Sorbonne. Son premier acte a été un acte de réparation. Les compositeurs et les fondeurs qui ont depuis vingt ans concouru aux principales publications orientales sont venus tour à tour recevoir des médailles et des diplômes; l'assistance applaudissait avec émotion ces dignes et trop obscurs auxiliaires d'une science qui honore notre temps.

Le soir même, les travaux commencèrent sous la présidence de M. Samésima Naobodu, ministre du

Mikado à Paris, qui prononça en français une allocution dans un esprit tout à fait moderne, et se continuèrent activement jusqu'au vendredi 12 septembre. Chaque séance a été présidée par un spécialiste français ou étranger. C'est ainsi que M. Nazare Aga, ambassadeur du Schah, a bien voulu occuper le fauteuil pendant la séance consacrée à la Perse. Toutes les questions inscrites au programme n'ont pas été abordées; l'espace accordé à chaque section ne le permettait pas; mais elles auront leur tour. Ce congrès n'est que le premier anneau de la chaîne. L'avenir de l'institution est assuré. Des invitations pour l'année 1874 étaient venues de la part de l'Angleterre, de l'Italie, de la Suisse et du Portugal. Les offres catégoriques du délégué anglais M. Douglas ont été agréées, et déjà M. Birch, l'illustre égyptologue, président du futur congrès, organise ses comités. Pour toutes sortes de raisons, nous aurions préféré l'Italie, Rome, désignée d'avance au triomphe de la science en face de ce Vatican qui depuis longtemps projette sur le monde comme un rayonnement de ténèbres. Convaincu que nous sommes que tout ce qui rapproche les peuples latins importe à la régénération de la France et à l'équilibre occidental, nous aurions aimé à voir les deux nations initiatrices, les deux mères de la Renaissance, l'Italie et la France, se donner la main sur les ruines de la théocratie. Mais,

le délégué italien n'ayant pu se porter fort pour un local et un président, l'invitation courtoise et positive de l'Angleterre a dû être acceptée. Il suffit que l'œuvre conçue en France, à Paris, et réalisée par l'initiative individuelle, soit sûre de vivre.

Notre intention n'est pas de suivre séance à séance les discussions, souvent brillantes, dont on a pu lire jour par jour un compte rendu complet dans les colonnes de la *République française*. Le congrès d'ailleurs a publié des procès-verbaux. Nous voulons seulement résumer les résultats obtenus en ce qui touche l'ethnographie, la linguistique, la science des mœurs et des religions. Pour éviter la confusion dans un sujet si complexe, nous procéderons par groupes géographiques, comme un voyageur qui recueille ses souvenirs. Le lecteur embrassera mieux ainsi l'immensité du champ parcouru.

Il n'y a pas beaucoup plus de dix ans que le Japon est pris au sérieux. Petites rues bordées de petites maisons ouvertes, à cloisons de fort papier; devant les portes, dans de petits baquets, des femmes aux yeux relevés, aux cheveux noirs et lisses traversés d'énormes épingles, se livrant, avec une candeur qui ignore la pudeur, aux soins d'une minutieuse propreté; spectacles en plein vent où se presse une foule bariolée; maisons de thé où dansent et chantent des hétaïres savantes, aux riches et longs vêtements; temples de Foh, coiffés de toits fantas-

tiques, tréteaux sacrés où les prêtres sintoïstes exécutent la pantomime d'un combat contre des démons imaginaires; çà et là des hommes à deux sabres, dont la morgue fait ressortir la gaîté naïve, presque enfantine, peinte sur des faces imberbes, en losange, aux crânes demi-rasés; de temps à autre, deux ennemis qui s'ouvrent chacun son propre ventre; des missionnaires égorgés et des étrangers assassinés; une véritable douceur de mœurs jointe au dédain de la vie; un profond scepticisme religieux au milieu de superstitions bizarres et d'accès momentanés de fanatisme; enfin, brochant sur le tout, des couleurs vives harmonieusement fondues dans le ciel, dans la végétation, sur les étoffes et même dans l'imagerie populaire; voilà à peu près le tableau qu'évoque dans la plupart des esprits le nom de l'empire du soleil levant; tableau encore exact dans ses traits extérieurs et qu'on retrouve dans les descriptions récentes de M. Rodolphe Lindau, de M. Aimé Humbert, du baron de Hübner. Mais la révolution politique et sociale qui a renversé le Syogoun semble déchirer un voile, et le caractère japonais s'éclaire d'un jour nouveau.

A côté de la Chine immobile, apparaît à nos yeux un peuple avide de civilisation. A peine des traités arrachés par l'intimidation ont-ils ouvert cinq ou six ports aux résidents européens, et cette race jaune,

probablement mongolique et qui semblait vouée à la décadence, ce monde qui depuis le seizième siècle repoussait violemment l'étranger, s'éprend de nos idées, de notre droit, de nos industries, et tente un brusque effort vers le progrès. Un gouvernement réformateur, évidemment guidé par des vues tout européennes, met fin à la vieille féodalité des daïmios, centralise l'administration, fait rédiger un code par des avocats français, trace des chemins de fer, établit en trois ans huit cents écoles, détruit des temples bouddhiques sous prétexte de restaurer l'ancien culte des *Kamis*, et médite une sorte de colloque entre toutes les religions du monde, espérant en faire sortir une croyance simple, rationnelle et *raisonnable*. On traduit Renan au Japon, on y lit Voltaire. Des Japonais sont envoyés à Paris, à Londres, pour y apprendre nos langues, nos mœurs et nos institutions. L'un d'eux, M. Ima-Mura-Wa-rô, répétiteur à notre École des langues orientales, nous lit un travail sur l'introduction du bouddhisme au Japon. Enfin, un jeune homme aux yeux vifs, à la mince moustache noire, aux cheveux longs, M. Samésima Naobodu, vêtu d'une redingote noire et coiffé du cylindre le plus moderne, vient en bon français nous demander un alphabet international, parce que, dit-il, le syllabaire japonais mêlé d'idéogrammes chinois et un style oriental tout encombré de vides formules de politesse se prêtent

mal à la diffusion rapide des idées et au développement de la presse. Oui, la révolution japonaise en est là : elle ne doute de rien et ne redoute rien, pas même le journalisme.

On peut préjuger diversement l'avenir et le succès d'une rénovation si radicale, poussée avec une rapidité si insolite. En tout cas elle impose l'attention, la sympathie. Comment ne pas accueillir ceux qui viennent à nous de si grand cœur? Quel est donc ce peuple qu'on croyait vieux et qui se révèle par une si vigoureuse explosion de jeunesse? Quelles sont ses origines ethniques, son histoire, ses religions, sa langue?

La race dominante, au Japon, n'est pas indigène. Les anciens maîtres du pays, probablement autochthones, sont des hommes d'un autre type, grands, barbus, même quelque peu velus, souvent défigurés par la caricature et la démonologie populaire, et qu'on retrouve encore dans le nord du Nippon et dans l'île de Yéso, vivant de pêche et de gibier, doux, soumis à leurs vainqueurs. Ces aborigènes, nommés Aïnos, occuperont longtemps les anthropologistes; il faut attendre, pour les classer, qu'on sache leur langue et leurs traditions, qu'on ait pu les étudier de plus près. Quant aux Japonais, d'où viennent-ils? de Mongolie, de Chine, de Corée? Quelques affinités les rapprochent-elles de la race malaise, qui peuple les îles de la Sonde? C'est ce

qu'il est impossible de déterminer dans l'état de nos connaissances.

La présence de l'élément tongouse, dans le nord de Yéso, paraît constatée. Les influences coréennes ne sont pas douteuses. C'est de Corée que le bouddhisme a été importé vers le troisième siècle de notre ère. A plusieurs reprises les souverains japonais ont fait en Corée des descentes victorieuses. Le Japon a reçu de Chine la doctrine de Confucius et l'écriture idéogrammatique. Ses arts et sa littérature, malgré toutes les différences introduites par le développement du caractère national, sa haine même contre l'empire du Milieu, tout atteste l'influence prolongée et profonde de la Chine. Sa religion la plus antique est un mélange de fétichisme et d'anthropomorphisme assez analogue au culte des héros et des ancêtres qui fait le fond des superstitions chinoises et qui persiste sous le bouddhisme et le rationalisme de Confucius et le mysticisme athée de Lao-tseu. Mais ces croyances ont existé et se retrouvent chez différents peuples. Quant à son état social, on n'en peut rien conclure. Il est ou était, il y a trois ans, celui de tout groupe ethnique conquérant qui, passant de la tribu à la nation, s'arrête à la féodalité. Sa langue, inversive comme les idiomes dravidiens, n'a que des rapports morphologiques avec plusieurs dialectes mongoliques. Comme le chinois, elle est sans grammaire proprement dite,

et n'a qu'une syntaxe de position. Cependant elle a une tendance à quitter les procédés agglutinatifs et à entrer dans la période flexionnelle. Certaines postpositions, notamment le suffixe de l'accusatif, paraissent devenir des désinences casuelles inséparables. Mais toutes les langues ont franchi des étapes semblables, et le vocabulaire n'a pu encore être rapproché sûrement d'aucun groupe linguistique. L'histoire du Japon est obscure. Bien que M. d'Hervey de Saint-Denys ait tenté naguère (*Journal asiatique*) de la dégager des fables qui l'obstruent, il ne faut pas oublier que les archives et les documents originaux ont été, il y a plusieurs siècles, dévorés par un incendie. En somme, tout ce qu'on sait ou tout ce qu'on devine sur le passé de cet empire semble ne point concorder avec son présent et son avenir. Cette apparente disproportion entre l'antécédent et le conséquent n'est pas ce qui irrite le moins la curiosité.

Si les sept laborieuses séances consacrées au Japon, si tant de mémoires savants et de doctes entretiens, ont plutôt abouti à l'élucidation qu'à la solution de ces problèmes ardus, elles ont du moins conduit le congrès à un résultat pratique, nous voulons dire la proposition d'un alphabet, accepté d'avance par le docteur Lepsius et d'autres autorités, pour la transcription des textes japonais; grâce aux indications grammaticales et phonétiques

de MM. de Rosny, du Bousquet, Douglas et Ima-Mura-Wa-rô, un système a été adopté, qui concilie dans une juste mesure les convenances de la typographie, les droits de la linguistique et l'imitation des sons. L'initiative du congrès de Paris, l'œuvre qu'il vient d'accomplir est un fait capital, et dans l'étude du japonais et dans les destinées du Japon lui-même. Partout, la notation alphabétique correspond à la plus haute forme des langues humaines et à la plus puissante expansion des idées. Le nouvel alphabet pourra donc devenir, aux mains des habiles révolutionnaires qui transforment en ce moment l'état social de leur lointaine patrie, le plus sûr instrument d'instruction et de diffusion des lumières. Grâce à lui, la presse politique pourra naître; et à une nouvelle vie correspondra une expression nouvelle de la pensée.

L'histoire générale de la Chine est mieux connue que celle du Japon; on a établi des dates à peu près certaines pour ses dynasties, ses philosophies, ses principales périodes littéraires; quelques objets de bronze, notamment un bassin rapporté par M. Cernuschi, et qui appartient au treizième siècle avant notre ère, attestent l'antique habileté industrielle de la race chinoise, immobile depuis plusieurs mille ans dans ses qualités comme dans ses défauts. Mais que d'obscurités encore planent et sur cette langue sans parentés directes ou collatérales, maintenue

dans un monosyllabisme sans grammaire, arrêtée pour ainsi dire dans son développement par l'exécrable écriture idéogrammatique; et sur cet esprit positif qui, avant toute science réelle, atteignit d'une part au rationalisme nihiliste du *Tao*, de l'autre à la morale pratique de Confucius, et qui, se dégageant du fétichisme primitif, a résisté, tout en paraissant s'y plier, aux superstitions nationales et même à l'invasion du bouddhisme! Malgré toutes les religions qu'elle a pratiquées, la Chine paraît avoir toujours ignoré ce que M. Renan appellerait le sens du divin; caractère qui lui est commun avec le Japon et peut-être avec la race möngole au temps du moins des Djenghis et des Timour.

Comme les Japonais, les Chinois ne sont pas autochthones. Comme les Romains en Gaule, ils ont marqué d'une empreinte si forte les populations conquises que la domination mandchoue ne l'a pas même altérée; mais on distingue encore aisément divers groupes ethniques dans l'empire du Milieu. Les Coréens ne sont pas des Chinois; ils ont une langue à part, une littérature encore peu étudiée et un véritable alphabet, dérivé, par le tibétain, du dévanâgari. Les habitants du Yunnam sont étroitement apparentés aux Laotiens du haut Cambodge. Enfin, dans le centre même de la Chine, réside tout un peuple qui a longtemps résisté à la conquête, les Miao-tseu. Leurs luttes sont racontées dans un vo-

lumineux ouvrage chinois que M. d'Hervey de Saint-Denys se propose de traduire. Tandis que quelques-unes de leurs tribus, les Miao-tseu *crus* ou sauvages, se dérobaient à la civilisation envahissante, la masse de la nation, Miao *cuits*, accepta la suzeraineté des vainqueurs. Leurs chefs, tout en recevant l'investiture du gouvernement central, gardèrent longtemps leur autonomie. M. d'Hervey cite une coutume singulière de ces Miao : tout enfant mâle, à sa naissance, était pesé à l'aide d'un morceau de fer (ou de métal) dont il devait plus tard se faire une hache ou un coutelas.

Sur la migration qui amena les Chinois en Chine, M. de Rosny a émis une opinion intéressante, fondée sur un ouvrage chinois intitulé : *Histoire des Capitales successives*. La route des conquérants lui semble nettement tracée de l'ouest à l'est, depuis la haute Asie jusqu'à une certaine distance de la côte orientale ; là, ils se seraient répandus à la fois vers le nord, puis vers le sud où ils auraient péniblement refoulé les Miao-tseu autochthones. Les Malais, originaires sans doute de Malacca, donnent encore aux Chinois le nom de *Tchinas* que ceux-ci ont oublié. Manou appelle *Tchinas* des peuples refoulés par les migrations aryennes ; et pour Confucius, *Tchin* est un pays fabuleux où régnait Pao-hi (Fo-hi). M. de Rosny incline à penser que les ancêtres des Chinois sont partis du versant nord

de l'Himalaya vers le temps où les futurs Indo-Européens se mettaient en mouvement vers le sud et l'occident. Était-ce une tribu mongolique? Peut-être, mais bien anciennement séparée du tronc commun. Par le type, elle se rapproche évidemment des Mandchoux et des Mongols sibériens. Mais combien ne diffère-t-elle pas des Turkomans et des Turcs, des Finnois et des Lapons! N'y a-t-il là que des variétés dues aux climats et aux mélanges ethniques? Quant à la civilisation et au langage, les contrastes sont plus frappants encore. Chez les Chinois, un degré de culture infiniment supérieur se rencontre avec un idiome pour ainsi dire embryonnaire dont la littérature a tiré, en somme, un merveilleux parti. Il s'en faut que les Mongols, les Finnois et les Touraniens, pourvus de langues moins imparfaites, aient atteint le même développement social, littéraire, industriel et artistique. Qu'en conclure? que l'anthropologie, l'histoire et la linguistique ne coïncident pas; que chacune de ces sciences a son domaine. Elles vont au même but, la connaissance de l'homme, par des chemins différents, avec une même méthode, par l'observation et le classement des faits qui sont de leurs sphères respectives. Elles n'ont point à se contredire, ni à empiéter l'une sur l'autre; la philosophie est là pour coordonner, quand il en sera temps, les résultats acquis.

M. Max Müller a voulu provisoirement réunir

dans un vaste groupe, qu'il appelle touranien, tous les idiomes qui ne sont ni chinois, ni indo-européens, ni sémitiques, c'est-à-dire les langues de l'Amérique, de l'Afrique presque entière, de l'Asie orientale, de l'Océanie et d'une partie de l'Europe, y compris le basque. On comprend tout ce qu'a de vague et d'inacceptable une telle synthèse, qui repose non point sur des affinités de vocabulaires mais sur l'analogie de certains procédés formels, tels que l'agglutination dans la grammaire et l'inversion dans la syntaxe. M. Lucien Adam, de Nancy, a rejeté le système et rompu le faisceau; il entend constituer à part une famille qu'on nommera, si l'on veut, touranienne, oural-altaïque et ougro-finnoise, bien vaste encore, puisqu'elle comprendrait le mandchou, le yakout, le mongol, le samoïède, le finnois, le lapon, le vogul, le tartare, le madgyar, le turc, etc. Outre la similitude des pronoms des 1re et 2e personnes, ces langues possèdent ou ont possédé en commun un singulier procédé, l'harmonie vocalique, sensible encore dans le mandchou, reconnaissable dans le finnois, appliqué avec une régularité parfaite dans le turc et le yakout. En vertu de cette loi curieuse, les voyelles de même classe, fortes, faibles et neutres, sont seules admises dans le même mot. C'est là un fait saillant, déterminé, et qui peut servir de base à une classification.

M. Chavée remarque, d'ailleurs, avec raison, que le monosyllabisme et l'agglutination sont uniquement des états par lesquels ont passé tous les idiomes arrivés au degré flexionnel, et n'établissent aucune parenté réelle entre les langues. En passant, il sépare le basque de la prétendue classe agglutinante; il l'appellerait plutôt une langue condensative qui groupe des affixes autour d'une syllabe centrale. Mais ces analyses délicates, si captivantes pour les linguistes, ne peuvent être présentées avec intérêt sans des développements que ne comporte guère ce rapide aperçu.

Parmi les langues qui ont une physionomie à part, et qui sont trop ignorées en France, figurent les dialectes du sud de l'Inde, du Décan. Ce sont les idiomes dravidiens, tamoul, télinga, malaya, tulu et kanara, parlés par quarante millions d'hommes, dont un certain nombre sont, depuis 1870, citoyens et électeurs français. Sur les 260,000 habitants de Pondichéry, Karikal, Mahé, etc., il n'y en a pas 1,000 qui entendent le français, et il n'y a pas un administrateur français, depuis Dupleix, qui arrive dans l'Inde avec une notion quelconque du dravidien. La connaissance de ces idiomes n'importe pas seulement à la prospérité de nos colonies; elle est du plus haut intérêt pour les sciences historiques. En effet, si les peuples du Décan ont subi la domination aryenne et le régime brahmanique, leurs

langues ont résisté à l'invasion du sanscrit : sans déclinaison, presque sans grammaire, dénuées de termes généraux et abstraits, elles se sont maintenues, en présence d'une langue officielle, savamment construite, pleine de ressources, et témoignent encore aujourd'hui d'un état de l'humanité où n'existaient ni dieu, ni âme, ni culte, ni prêtres. Il y a là des populations compactes qui n'ont pu être entamées que superficiellement par une civilisation supérieure; bien plus, leurs superstitions barbares ont pénétré le brahmanisme des *Puranas;* le sivaïsme, le krischnisme et le bouddhisme lui-même semblent avoir été leur revanche contre les doctrines plus hautes qui florissaient dans la vallée du Gange. Leurs riches littératures, vivaces encore, fourniront à ceux qu'intéressent les religions et les mœurs de l'Inde ancienne et moderne, de nombreux points de comparaison et d'inestimables éclaircissements. En attendant, leur existence, je ne dis pas leur mécanisme et leur valeur dans l'ordre linguistique, n'est guère connue chez nous que par les travaux d'un éminent dravidiste français, M. Julien Vinson, qui parle et écrit le tamoul comme sa langue maternelle.

A quel type anthropologique appartiennent les Dravidiens? Restes des populations qui occupaient l'Inde entière de l'Himalaya à l'Océan, faut-il les considérer comme une race à part, qui a fait elle-

même ses idées et son langage? Certaines affinités les relient-elles aux Tibétains, aux Indo-Chinois et aux Malais? C'est ce que, du moins pour les langues, on n'a pu établir encore.

Les Malais, que nous venons de nommer, et qui, dominant dans les îles de la Sonde, semblent répandus de Madagascar aux archipels du Pacifique, sont, à ce qu'on croit, d'origine asiatique. M. Dulaurier et la plupart des océanistes pensent qu'ils sont venus de la presqu'île de Malacca, au temps où Sumatra, Java, Bornéo n'étaient pas séparés du continent. Ces peuples jaunes, indo-chinois peut-être, se sont avancés dans l'Océanie, refoulant devant eux les aborigènes, Négritos, Papous, Australiens et Polynésiens, réfugiés dans les forêts de Malacca, dans les montagnes des Philippines, de Bornéo, de Sumatra, dans les îles Viti et Andaman, dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, plus anthropomorphes que vraiment hommes, et qui disparaissent rapidement au contact des races supérieures. Les affinités des langues océaniennes ont été établies par Guillaume de Humboldt, et ne peuvent être méconnues. C'est un groupe aussi nettement défini que les familles aryenne et sémitique, mais très-inférieur. Des dissyllabes, sous lesquels on retrouve un fonds monosyllabique, composent tout le vocabulaire; et chaque langue est si peu compliquée qu'elle peut s'apprendre en peu de mois.

Elle suffit cependant aux instincts poétiques du peuple qui la parle et se plie au rythme difficile du *Pantoum*. On ne peut assigner de date certaine à cette forme littéraire, analogue à nos villanelles, sextines et virelais. Certaines inscriptions, à Java, remontent au premier siècle avant notre ère. Quant à celles de l'île de Pâques, dont on a fait quelque bruit, elles soulèvent bien des doutes. En tout cas, l'état présent des dialectes malais est moderne. Dans l'archipel de la Sonde, les caractères arabes ont succédé à une écriture indienne; aujourd'hui l'alphabet latin est souvent employé et a chance de prévaloir.

Dans certaines régions de Sumatra, on rencontre des populations métisses, musulmanes de nom, bouddhistes de tradition, en réalité sans idées religieuses, mais parvenues pourtant à un certain degré de moralité. La pudeur même ne leur est pas étrangère, ce qui a lieu de surprendre en un climat si brûlant. Les filles et les garçons se baignent séparément dans les rivières que bordent les villages : des amendes graduées depuis neuf florins de Hollande environ atteignent les familiarités trop vives. Les offenses à la main, au coude, à l'épaule, etc., d'une jeune fille, ont leur tarif; la séduction complète entraîne la mort pour le coupable; la victime est enterrée vive. Ces gens si scrupuleux achètent et vendent les femmes. Mais

leur politesse raffinée admet trois nuances, selon qu'ils parlent à un inférieur, à un égal ou à un supérieur. Rien de plus galant que leurs fiançailles; au milieu de la vaste case où la tribu s'assied par ordre d'âges et de sexes, l'amant s'accroupit sur une petite natte en face de la fiancée et lui improvise des pantoums pleins de poésie. Un missionnaire hollandais qui a assisté à ces fêtes, M. Langenhof, raconte un voyage accompli par lui dans l'intérieur de Bornéo, et ajoute quelques particularités aux détails recueillis par Mme Ida Pfeiffer. Il s'agit cette fois d'aborigènes indépendants, les Dayaks, sauvages nus, noirs et hideux. Ils vivent par troupes sédentaires dans de longues huttes qui réunissent toute une tribu. Leur morale est succincte et n'a que deux préceptes: le meurtre de l'ennemi, le respect de l'ami. L'homme qui a tué un ami doit après sa mort habiter sur la montagne une hutte dont le toit ouvert au sommet verse sur sa tête une éternelle pluie de sang. Ils croient à un grand esprit qui a créé l'homme d'un bambou grossièrement façonné, enduit de boue et animé d'un souffle; le dieu, paraît-il, s'y serait repris à deux fois pour produire les Dayaks. Ils excellent à trancher les têtes d'un seul coup, les scalpent et les suspendent par leurs chevelures recollées dans les baies intérieures du wigwam. La tribu vaincue, dépouillée de ces

trophées, pleure et se lamente jusqu'à ce qu'une tête d'ennemi coupée ait rompu le charme. Aucune femme n'accepte un époux qui ne se présente pas une tête à la main. La promiscuité est d'ailleurs complète jusqu'au mariage. Les Dayaks sont volontiers anthropophages, mais ils choisissent les morceaux, les mains, par exemple.

M. Langenhof a visité quelques-uns de ces antres. Après avoir obtenu l'hospitalité par la demande d'un poulet, il distribuait des verroteries que les indigènes enfilaient aussitôt et s'attachaient autour du ventre, se pavanant comme des enfants, se trémoussant comme des singes. Il a vu deux garçons de huit et dix ans rapporter en triomphe la tête tranchée d'un enfant de six mois. Munis du sabre de leur père, ils avaient attaqué dans un champ de riz une femme d'une horde voisine et, ne pouvant abattre la mère, avaient décapité son enfant. Ce fut un triomphe délirant pour toute la tribu.

De rares orangs d'une espèce gigantesque (sept pieds de haut) vivent dans le voisinage des Dayaks, qui n'essayent pas souvent de leur couper la tête. D'autres, moins redoutables, ont à peu près la taille moyenne de l'homme. Une variété plus petite (3 à 4 pieds) habite les forêts de Malacca; M. Langenhof en a possédé deux échantillons, fort doux, qui pleuraient à son départ, et l'embrassaient *en riant* à son retour.

Nous avons passé en revue tous les primates de l'extrême Orient, depuis le Japonais et le Chinois, depuis le Mongol, le Dravidien et le Malais, jusqu'au singe anthropomorphe; nous nous trouvons maintenant en présence des deux grandes races, les Sémites et les Aryas, qui ont présidé tour à tour aux destinées de l'Asie antérieure et de l'Europe. Les Sémites ont sans doute paru les premiers sur la scène du monde, si toutefois on leur attribue la civilisation égyptienne (ce qui est bien douteux encore). Tout d'abord l'éternelle question se présente : d'où viennent les Sémites? Faut-il placer leur berceau, avec l'opinion courante et trop commode, sur les plateaux de l'Asie centrale, ou bien, avec la légende juive, sur le mont Ararat? Les deux hypothèses ne sont-elles pas également hasardées? D'une part, comment les Mongols qui appartiennent à un autre type ethnique, les Touraniens, les Chinois, les Aryens et les Sémites, doués d'aptitudes si divergentes, seraient-ils sortis d'une même région? Comment un même climat aurait-il favorisé l'éclosion de germes si divers? Je crains de trouver dans cette transfiguration de l'Asie centrale en ombilic du monde un reflet de la croyance à l'unité de l'espèce humaine. Quant au mont Ararat, à l'Arménie, les Sémites ont pu y passer; il y a eu des relations, des alliances entre les anciens rois

d'Arménie et les princes assyriens ; les Sémites ont été établis en Lydie, en Lycie ; mais ils semblent bien, dans l'Asie-Mineure comme dans la Mésopotamie, avoir subjugué des races plus anciennes. Les fameuses inscriptions cunéiformes de Van, dont le sens est encore un mystère (depuis plus de quarante ans), sont rédigées dans une langue inconnue qu'on a prématurément nommée arméniaque ; d'autres, en Assyrie, révèlent l'existence d'un idiome, peut-être touranien, que MM. Oppert et François Lenormant essayent de reconstituer, l'*accadien*, certainement antérieur à la langue des Sargon et des Nébukanetzar, puisqu'il était parlé par les sujets de ces princes sémitiques et enseigné aux fonctionnaires assyriens. Pourquoi ne pas placer provisoirement le foyer du sémitisme là où il paraît autochthone, là où il semble n'avoir succédé à aucune race antérieure, dans le pays qui s'étend de la Méditerranée au golfe Persique et descend vers l'Arabie ? Ainsi s'expliqueraient l'antique influence des Sémites sur les langues égyptienne et berbère, leur domination assyrienne et lydienne, enfin la splendeur, l'expansion industrielle et la puissance colonisatrice de la Phénicie. Nous aurions aimé à entendre, sur cette question des origines sémitiques, M. Joseph Halévy, si versé dans la lecture des vieux textes phéniciens et cypriotes, et qui a recueilli au

péril de sa vie les trésors épigraphiques du Hedjaz. Mais l'attention du congrès a été surtout détournée vers de menus problèmes religieux. M. Halévy a voulu trouver dans l'inscription dite d'Eschmunazar la trace d'une croyance à l'immortalité de l'âme, généralement regardée comme étrangère au génie sémitique. Tout fait est bon à constater ; mais la discussion ne semble pas avoir abouti. Nous avons été plus touché par le déchiffrement d'une inscription votive où une femme esclave recommande à un dieu quelconque son fils et ses maîtres. M. Halévy en a tiré des conclusions favorables à la moralité des Sémites et à leurs relations avec leurs esclaves. Ce serait un point à noter, tout au moins à opposer au brutal renvoi d'Agar.

Nous avons parlé en passant d'une influence sémitique sur le génie et sur la langue de l'Égypte. L'anthropologie reconnaît dans la race égyptienne des caractères nettement africains ; mais il serait curieux de savoir si la civilisation lui est venue du Nord ou du Midi (or Memphis existait bien des siècles avant Thèbes), a remonté ou descendu le Nil ; si l'invasion des Hyksos et celle des tribus israélites n'ont pas été les derniers flots d'une lente migration sémitique. S'il en était ainsi, certains emblèmes communs à l'Égypte, à l'Assyrie, à la Cappadoce, le disque ailé, par exemple, ne seraient

ni des emprunts ni des coïncidences fortuites; on pourrait y voir la marque de croyances religieuses communes. Quoi qu'il en soit, il existe des rapports probables entre les idiomes égyptien et berbère d'une part, et de l'autre sémitiques. C'est ce qui semble résulter d'un rapport très-étudié de M. de Rochemonteix, dont M. Halévy accepte les conclusions générales.

Les études égyptiennes, grâce à MM. de Rougé, Mariette, Chabas, Maspéro en France, Birch en Angleterre, en Allemagne Lepsius, Brugsch, Dümichen, sont en voie de progrès constant. L'histoire des dynasties est bien près d'être reconstituée, depuis Ménès (quarante siècles avant notre ère) jusqu'aux derniers Ptolémées. Il y a, pour des esprits nourris de traditions bibliques, quelque stupeur à penser que les trois grandes pyramides (33e siècle) soutenaient le ciel longtemps avant qu'Atlas fût inventé par les Grecs, avant qu'il fût question d'Achéens et d'Italiotes. Les noms des anciens peuples vaincus par les Pharaons des VIe, XIIe et autres dynasties antérieures à l'invasion des Pasteurs, sont encore des énigmes. Qu'étaient-ce que les Hérouschaou, les Tennou et Rotennou? Apparemment les Syriens et les Assyriens. Les Kéfat ou Phéniciens, les Kétas (Hétéens), n'apparaissent que vers le XVIIIe siècle (après l'expulsion des Hyksos). Au siècle suivant, Tothmès III con-

8

quiert et ravage la Mésopotamie, où le grand empire assyrien ne devait naître que trois cents ans plus tard; il s'empare de Chypre, de la Crète, des côtes de l'Asie-Mineure et de l'Archipel. Les peuples occidentaux sont vaguement désignés par les noms de Hanebou, Tahennou (au teint clair), Tamahou. Au xvᵉ siècle, les Sardes sont une puissance et ont une marine. Puis viennent, au xivᵉ siècle, les Sicules, les Étrusques, les Achéens et Danaens, les Pélasges, la Lycie, l'Ionie, la Méonie, la Dardanie ou Teucrie, tout le monde des Argonautes ou de la guerre de Troie. Que nous sommes jeunes, nous pour qui Homère est un ancien !

L'Égypte entrait en décadence au temps d'Hésiode, tuée par ses dieux, détournée de la vie réelle par ses rêves d'outre-tombe. Et cette mythologie qui avait mis trente siècles à paralyser une nation puissante, elle semble avoir existé dès l'âge de Ménès et de Memphis, avec son panthéisme monothéiste, sa résurrection à long terme de la chair et de l'âme, ses imaginations funéraires. Combien de siècles encore lui avaient été nécessaires pour se former et se subtiliser en symbolisme spiritualiste? Nos savants ne semblent pas tenir assez de compte de cette longue gestation des mythes. Plusieurs parmi eux, dominés par des idées théologiques, invoquent les croyances d'une Égypte déjà civilisée en faveur d'une thèse qui reprend quelque consistance, qui

a été discutée au congrès, que M. Th.-Henri Martin vient de soutenir à propos du Prométhée d'Eschyle devant l'Académie des inscriptions, la thèse d'un monothéisme initial.

Implicitement contenue dans un beau rapport de M. Robiou sur les études égyptiennes et dans un mémoire de M. Chabas sur une expression du manuel funéraire, cette opinion orthodoxe, universitaire, antiscientifique, s'est produite surtout avec éclat dans les séances consacrées à la Perse et à l'Inde. Elle a passionné les débats de la docte assemblée. C'est là, dirons-nous, un signe des temps, qui ne doit point passer inaperçu. Entre ce démenti rétrograde aux conclusions les mieux fondées de la linguistique et de l'anthropologie, et la croisade étrange entreprise par la réaction contre la société moderne, il y a parallélisme, il y a connexité. L'un est manifestement un contre-coup de l'autre. Les savants qui cherchent un dieu spirituel, le dieu du monothéisme, dans les *Gathas* de Zoroastre ou dans les hymnes du Rig, et au delà, se laissent entraîner, qu'ils le veuillent ou non, par le contre-courant qui prétend refluer vers le passé.

Nous ne nous arrêterons point aux langues de l'Iran et l'Inde. Elles appartiennent à un groupe nettement déterminé, qui est le nôtre, et dont nul ne cherche à attaquer la cohésion inébranlable. L'unité, l'identité lexique et grammaticale des

idiomes aryens est précisément ce qui a permis de constituer la grande méthode comparative à laquelle il s'agit maintenant de soumettre toutes les autres familles de langues vivantes et mortes. A qui sait les interroger, leurs racines et leur structure révèlent l'état intellectuel et moral des races qui ont civilisé l'Occident et qui garderont vraisemblablement, durant cette période géologique, la direction du monde; car la terre est connue, il n'y a plus de barbares pour succéder aux Latins, aux Germains et aux Slaves. C'est donc à leurs mythologies formées d'éléments communs, et surtout à leurs plus anciens livres religieux, le Véda, l'Avesta, Homère et Hésiode, qu'il faut demander le secret des croyances préhistoriques de la race blanche supérieure. Polythéisme hellénique et italiote, traditions gauloises, germaniques, scandinaves, naturalisme védique, dualisme iranien, sont nés d'une même conception du monde. Comment donc supposer que les vieux souvenirs bactriens défigurés dans la rédaction très-postérieure de l'Avesta, et les antiques hymnes de l'Hindoukousch et du Pendjab soient en contradiction avec le sens général des idées religieuses de nos civilisateurs occidentaux? Si le fait était constaté, la science assurément s'empresserait de le noter comme une apparente anomalie. Que lui importerait de faire remonter la naissance du monothéisme à deux, trois, dix mille ans en

arrière de la date qu'elle a cru pouvoir lui assigner. Le monothéisme, pour être d'un autre degré, n'est pas d'un autre ordre que le fétichisme; il implique toujours une intervention surnaturelle dans la nature, un effort de la curiosité mal informée vers une conception satisfaisante des choses au point de vue humain. Le fond des religions, quelles qu'elles soient, n'est jamais que l'anthropomorphisme, l'attribution à une ou plusieurs choses réelles ou imaginaires, à une ou plusieurs entités métaphysiques, d'une volonté et d'une conscience analogues à la conscience et à la volonté de l'organisme vivant et individuel nommé homme. Initial ou final, le monothéisme n'en serait pas moins récusé par la science.

Mais, en ce qui concerne le Véda et l'Avesta, les aspirations qu'on y peut noter vers une synthèse monothéiste et métaphysique ne sauraient infirmer, comme le pensent MM. Jacolliot et Eichhoff, le témoignage d'innombrables mythes naturalistes et polythéistes. M. Jacolliot a cité des passages de Manou, M. de Longpérier des inscriptions de Darius et Xerxès. Mais Manou et les Achéménides sont des modernes; le Rig lui-même et les *Gâthas* ne nous reportent point au delà des xve et xvie siècles avant notre ère. Il reste pour nous acquis, comme pour Mme Clémence Royer, qui a fort bien soutenu les conclusions de la science, que les chantres védiques les plus anciens célébraient les phénomènes

de la nature et les personnifiaient vaguement encore, que la découverte du feu, origine d'un culte commémoratif, les préparait à une confusion métaphysique entre la flamme du sacrifice, la lumière solaire et le principe de vie; que l'Inde naturaliste et polythéiste, en marche si l'on veut vers le monothéisme, n'a jamais atteint que le panthéisme. Quant au dualisme mazdéen, emprunté par le christianisme, et qui longtemps avant celui-ci avait abouti à une morale remarquablement pure, il est l'idéalisation manifeste de la fameuse lutte védique entre la lumière et les ténèbres, le soleil et le nuage, fonds principal et commun de toutes les mythologies aryennes.

La discussion à peine close a trouvé de nouveaux aliments dans l'athéisme et le nirvâna bouddhiques. Revanche des populations conquises contre la domination des castes brahmaniques, révolte de cœurs désespérés contre la perspective indéfinie des métempsychoses, le bouddhisme est venu assurer aux hommes les moyens d'atteindre à la délivrance finale qui supprime du même coup la douleur, la vie et la mort. Cette libération suprême est le nirvâna. Est-ce l'anéantissement de la personne humaine, ou l'absorption stoïcienne dans le foyer des intelligences, dans le dieu panthéiste? Les opinions diffèrent, en Chine, au Tibet, au Japon, tout autant qu'en Europe. Nous les admettrons toutes deux:

elles sont équivalentes. La vie et la mort éternelles sont égales, dès qu'elles suppriment les impressions extérieures qui seules distinguent et constituent la personne vivante.

Mais il est temps de clore cette revue à la fois trop chargée et trop courte. Des questions sans nombre traitées ou indiquées, de la masse d'idées soulevée et agitée durant ces douze jours si remplis (1er-12 septembre 1873), il faut maintenant dégager quelques traits qui caractérisent le congrès international des orientalistes.

C'est une œuvre française née de l'initiative individuelle, accomplie en toute liberté d'esprit, avec le concours d'un grand nombre de savants dignes de ce nom, et d'amis de la science, venus de toutes les parties du monde civilisé.

Ses études ont embrassé, au point de vue ethnographique, linguistique, religieux, l'Asie entière, l'Océanie, la côte méditerranéenne de l'Afrique et la Grèce.

En ethnographie, il a enregistré d'intéressantes particularités sur les populations primitives et immigrées du Japon, de la Chine, de l'Inde, de la Malaisie, de l'Égypte.

Il a familiarisé nos yeux avec les arts et les industries du Japon. Il a constaté l'irréductibilité présente des différents groupes ethniques.

En linguistique, il a rompu la fameuse classe

agglutinante, synthèse factice ou prématurée de Max Müller; il a, laissant de côté l'unité incontestée de la famille aryenne et celle de la famille sémitique (sans préjudice des distinctions plus ou moins profondes créées par le développement des nationalités), rendu leur indépendance respective aux groupes japonais, chinois, tourano-finno-mongol, dravidien et malais. Il a, et c'est là, dans l'ordre pratique, un résultat capital, proposé et appliqué un alphabet international pour la transcription du japonais en caractères européens, favorisant ainsi la diffusion des idées modernes dans un lointain pays avide de civilisation et de progrès, et ouvrant la voie féconde où doivent marcher les linguistes et les philologues.

En philosophie exégétique enfin, il a défini et fouillé dans leurs origines les plus antiques systèmes religieux de l'Égypte, de l'Inde et de la Perse. Obéissant, à son insu, à la loi du temps et du milieu, il a mis en présence la science involontairement intéressée ou rétrograde, et la science impartiale et progressive; les partisans perturbateurs (scientifiquement s'entend) du monothéisme et du spiritualisme initial, et les défenseurs de cette évolution naturelle, manifeste, prouvée par les faits observés et par l'induction légitime, qui part soit du fétichisme, soit du naturalisme initial, pour amener l'homme, à travers les religions polythéistes, monothéistes et métaphysiques, à la critique raisonnée

et par suite à la science relative et positive tout à la fois.

Nous avons pensé, et nous l'avons dit, qu'un pareil ensemble de travaux honorait ceux qui en ont tracé le plan, et ceux qui s'y sont associés. D'autres réunions en combleront les lacunes (Amérique et Afrique), en répareront les omissions inévitables, en élucideront les obscurités.

Ce premier congrès a été ce qu'il devait être, ce que peut-être il ne pouvait être qu'en France, pays de la généralisation lucide : la brillante et compréhensive esquisse des congrès futurs.

VIII

LE CYCLE DU LANGAGE

1873

Il y a un cycle du langage, une évolution naturelle, où le développement de la pensée a sa part d'influence, mais qui se déroule manifestement selon des lois à peu près fatales. Le langage s'élève du rudimentaire au complexe, et du complexe au simple; au premier éveil de la curiosité humaine ont répondu les racines démonstratives, sorte de geste vocal qui désignait le lieu plus que le caractère des objets; puis les racines verbales (ou nominales), en très-petit nombre, sont venues définir les choses par quelqu'une de leurs qualités ou actions apparentes; de la juxtaposition ou agglomération de ces deux sortes de signes sont nées les parties du discours, d'abord vaguement accusées par l'indépendance mobile des racines accolées; une fusion plus intime des racines, altérées l'une par l'autre, a créé le mot proprement dit, rangé dans une caté-

gorie et doué d'une signification précise : les éléments groupés dans un même contour sont alors devenus des individualités inséparables reliées par une sorte de hiérarchie de cas et de désinences, restes atrophiés de la période agglutinante.

Enfin, les cas et les désinences ont, en s'oblitérant, perdu leur valeur de relation; possédant, d'une part, assez de mots et de classes de mots pour rendre toutes les nuances de la pensée la plus abstraite, et, d'autre part, assez de particules et d'auxiliaires pour exprimer une foule de rapports délicats dont les cas et les désinences ne pouvaient indiquer qu'une partie, le langage rompit les fils ténus de la grammaire et entra dans l'ordre analytique, qui est son état dernier. Dès lors, le sens du mot est bien encore la résultante des racines qui y sont contenues; mais ces racines étroites ou vagues, germe imperceptible et profond des vocables, s'y cachent inaperçues; leur obscurcissement fait la clarté du terme; elles sont l'âme et le centre du mot; mais c'est le mot qui vit, citoyen d'une sorte de démocratie idéale.

On voit assez que de complications suppose cette simplicité dernière. L'esprit, dit-on, va du simple au composé : oui, l'esprit moderne; mais l'esprit antique a été du rudimentaire au complexe; c'est du complexe qu'il a lentement dégagé le simple. A quelles erreurs ne sont pas exposées des personnes,

même fort instruites, qui méconnaissent ou ignorent cette marche du langage! Nous en savons qui mettraient volontiers sur le même rang des idiomes placés aux deux extrémités de la série : l'anglais, par exemple, ou les langues romanes, et l'ancien chinois ou le mongol.

Très-peu de langues ont accompli le cycle total; encore gardent-elles, anomalie qui n'est pas sans charme, beaucoup de traits épars des états qu'elles ont traversés. La plupart des idiomes, arrêtés à un certain moment de leur évolution par l'écriture, la littérature, ou la destruction des peuples qui les ont parlés, sont désormais fixés et ne changeront guère. Ils sont échelonnés à tous les étages linguistiques, échantillons des diverses strates de la pensée : les uns à mi-chemin, comme l'allemand, entre la flexion et l'analyse; d'autres, comme nos langues classiques, à cette période où les désinences se sont amalgamées avec la racine; d'autres enfin, plus ou moins haut et loin dans la phase agglutinante, en plein travail de juxtaposition.

Quant à la couche rudimentaire et primitive, enfouie sous les autres qui la laissent entrevoir, il n'en existe plus de spécimen isolé. Son vocabulaire devait ressembler, sinon par le son, au moins par le vague et la pauvreté, au langage des animaux. Quelques syllabes démonstratives, quelques cris arrachés par la douleur et le plaisir, la faim, la soif,

le désir, peut-être les pronoms personnels, tels ont été sans doute les premiers moyens de communication entre les hommes, les premiers agents sociaux, avant l'âge de la pierre éclatée. Quelle distance franchie! Le langage est le fidèle témoin des progrès de l'intelligence. Bien plus, il est l'intelligence même, se manifestant et s'organisant; il n'y a pas de pensée sans langage.

Dans les âges antiques où les groupes humains végétaient sur le sol où ils étaient nés, l'éclosion et le développement du langage (ou mieux, des langues) étaient certainement dominés par des conditions anthropologiques. La diversité des races a créé la diversité originaire des idiomes. C'est à l'inégalité des types cérébraux qu'il faut attribuer la rapidité ou la lenteur de l'évolution linguistique. De même que la conformation du larynx, de l'instrument vocal, introduit dans une famille aussi étroitement unie que le groupe aryen des phonétiques qui en rendent les membres méconnaissables entre eux; de même et à plus forte raison, la forme de l'encéphale, la capacité sensorielle et intellectuelle ont déterminé le génie et la marche des idiomes, qui, tous en route vers le même but, ne se sont point avancés du même pas. Et, pour le dire en passant, quelle n'a pas dû être l'énorme supériorité ethnique des races sémitiques et aryennes, qui, dès avant l'histoire, avaient seules atteint à l'état

amalgamant et flexionnel, avant-dernier degré de l'échelle!

Il y a donc coïncidence et accord entre les données anthropologiques et linguistiques, mais seulement dans le principe, au-delà des temps. De nombreuses causes ont rompu ce parallélisme; et d'abord l'expansion et les migrations des groupes ethniques les plus puissants et les mieux doués : c'est ainsi que les Sémites ont recouvert, en Égypte, en Assyrie, en Asie-Mineure, des populations appartenant à d'autres types humains, et cela dès le quarantième siècle, peut-être, avant notre ère; c'est ainsi que les Aryas (et avec eux les tribus englobées dans leur mouvement) se trouvèrent occuper, en des temps dont la plupart sont historiques, l'Inde, la Perse, les côtes de l'Asie-Mineure et l'Europe presque entière, imposant leur langue aussi bien que leur domination à une foule de groupes humains autochthones ou antérieurement établis. Il est donc arrivé ceci, qu'une foule de peuples ne parlent plus des idiomes créés par leurs ancêtres, que, tout en maintenant leur propre type national, tout en absorbant leurs vainqueurs et leurs civilisateurs, ils en ont accepté le langage, c'est-à-dire la culture intellectuelle, et ont été élevés par cela même au-dessus de leur étage anthropologique.

On conteste parfois l'existence de la race indo-

européenne; c'est, je crois, jouer sur les mots. Il n'y a point de race sans mélange; il n'y a point de groupe ethnique, qui ne puisse être apparenté à d'autres, moins développés et moins forts; mais, en tant que masse conquérante et civilisatrice d'une partie de l'Asie et de l'Europe, la famille indo-européenne est une réalité; ce n'est pas une hypothèse explicative. Est-ce que, du quinzième au dixième siècle avant notre ère, les pâtres guerriers qui chantaient les hymnes du Rig-Véda ne sont point lentement descendus, à travers le Pendjab, jusque dans la vallée du Gange? Est-ce que les vieux Bactriens, en marche du haut Indus à la Caspienne, n'ont pas occupé la Perse, la Médie, et mis fin, au sixième siècle, aux empires sémitiques d'Assyrie et de Lydie? Est-ce que Pélasges et Hellènes et Latins ne sont pas venus de l'Orient effacer presque jusqu'au souvenir des aborigènes? Est-ce qu'il faut rejeter, pour eux, des traditions constantes et qui s'accordent partout avec l'histoire? Et les Germains, les Slaves, ne voit-on pas leurs flots successifs s'accumuler pendant quatre siècles avant d'inonder l'Occident?

Les langues ne sont pas de contagieuses effluves semées de çà de là par le vent; elles sont apportées par des hommes.

Notez que la linguistique, ici, n'empiète nullement sur l'anthropologie. Celle-ci peut constater,

s'il y a lieu, des différences crâniennes ou laryngiques chez les nations qui parlent des langues aryennes, des particularités, des faits d'atavisme, précieuses indications sur les couches préhistoriques partiellement recouvertes par les migrations orientales, et en tout cas civilisées par le génie aryen. La linguistique n'y contredit pas; elle n'a pas à y contredire : elle accepte les conclusions d'une science qui opère sur des faits étrangers au développement du langage. Mais, elle aussi, elle a son domaine et réclame son indépendance. Où en seraient les sciences, si chacune avec ses procédés spéciaux venait à tout propos faire irruption chez les autres? Les résultats d'une science ne peuvent être contrôlés qu'à l'aide de ses instruments et conformément à sa méthode.

Or, la linguistique, nous y insistons, est une science, en marche, il est vrai, inachevée, mais qui est en possession d'une méthode certaine dans sa sphère spéciale. Ni l'anthropologie, ni l'histoire, à côté desquelles elle travaille, n'ont intérêt à la troubler dans ses études minutieuses et délicates. Encore moins admet-elle l'intrusion de la métaphysique, de cette prétendue philosophie générale qui, *à priori*, c'est-à-dire à l'étourdie, sans même avoir décomposé un mot en ses éléments, établissait des lois pour le langage. Par un juste retour, c'est elle aujourd'hui qui, syllabe à syllabe, démonte les con-

ceptions abusives de la métaphysique et en touche du doigt, du souffle plutôt, la subtile inanité.

Nous avons exposé précédemment[1] comment la découverte du sanscrit permit à Fr. Schlegel, à Pott, à Bopp, de reconstituer l'ensemble de la famille indo-européenne; comment, de la comparaison approfondie des formes parallèles, naquirent la phonétique et la grammaire générale, celle-ci donnée une fois pour toutes avant la séparation des idiomes, avant l'écriture, celle-là présidant à cette séparation même et poussant une même langue dans huit ou dix moules à jamais distincts, et toutes deux fondant l'étymologie scientifique; par quels tâtonnements passa la théorie des racines et des flexions; quelles observations ingénieuses et précises sur les suffixes découvrirent dans les désinences atrophiées de véritables racines démonstratives; comment l'esprit humain suppléa instinctivement entre les membres des composés divers rapports de filiation, de dépendance ou de proximité; comment la curiosité, aux prises avec l'idée tout anthropomorphique de cause, prêtant une vie et une conscience personnelles à des mots sortis de l'usage commun et dont l'oubli voilait le sens primitif, donna naissance aux mythes et aux religions; enfin, par quelle pénétrante analyse Max Müller et Curtius arrivèrent

1. Voir les chapitres III, IV, VI.

à dégager les strates successives enfouies sous la riche végétation de la grammaire et du vocabulaire indo-européen et à déterminer l'ordre général de la marche du langage, cette évolution dont nous traçions le tableau au début de cet article.

Les linguistes sont trop disposés à ne voir que des altérations, des déchéances du type, dans la forme moderne des idiomes indo-européens et de leurs dérivés. On sent qu'ils regrettent l'état ancien, où la racine s'entrevoyait encore dans le mot et communiquait à la pensée une sorte d'éclat métaphorique, où l'idée déjà abstraite empruntait encore sa force à l'origine physique ou représentative de quelques syllabes. Nous comprenons leurs regrets, mais nous ne les partageons point.

Le cycle linguistique est dominé et dirigé par l'instinct et le besoin de la clarté. La pensée, après avoir été dégrossie, allégée et enrichie par le langage, veut trouver en lui un instrument docile et précis; il n'est plus utile que le mot, en répondant à son appel, vienne miroiter devant elle et se vanter de ses métamorphoses; il faut que, sans laisser un doute à l'interprétation, il serre de près la substance des objets, dont il n'exprimait dans le principe que les qualités vagues. L'état analytique, où les mots sont à la fois démarqués et spécialisés, est donc pour nous le terme dernier et le but de l'évolution linguistique.

Comme le groupe aryen est le point de départ de toute science du langage, la commune mesure à laquelle sont rapportés avec certitude tous les états, tous les degrés linguistiques, nous avons dû en établir la réalité, écartant définitivement, croyons-nous, certains doutes obstinés, certaines objections sans compétence que nous rencontrons de temps à autre et dont le mobile nous échappe. Il nous reste maintenant à passer brièvement en revue les nombreuses familles et variétés de langues répandues dans le monde entier et qui sont demeurées assez loin en arrière des idiomes indo-européens. Elles fourmillent pour ainsi dire en Amérique, où les tribus les plus voisines ne se comprennent pas entre elles et où les dialectes paraissent avoir longtemps changé toutes les deux ou trois générations.

On en compte également par dizaines en Afrique, mais déjà soumises à un classement scientifique par le révérend Appleyard et le docteur Bleek, et groupées autour des types égypto-berber, cafre et hottentot : le premier et le dernier reliés par des affinités lointaines, et séparés on ne sait à quelle date par l'invasion d'une race et d'une langue conquérantes. Nous avons récemment entendu soutenir, par la comparaison des pronoms et de la construction, la parenté des langues égyptienne et berbères (touareg, khabyle) ; on va plus loin même : on est disposé à admettre des rapports plus ou moins

anciens et intimes entre ces dialectes africains du nord et la famille sémitique. M. Joseph Halévy, l'un de nos plus éminents épigraphistes, considère cette opinion comme une hypothèse sérieuse qui peut diriger utilement et féconder des études comparatives.

Le groupe sémitique, dont nous venons de prononcer le nom, occupe le premier rang tout à côté du groupe indo-européen. Arrivé comme lui et avant lui à l'état flexionnel, il n'a pas été aussi loin dans l'analyse de la pensée. Très-riche en catégories verbales signalées par des modifications de sons et des additions de suffixes, il n'est pas, comme le sanscrit et le grec, parvenu à la notation des nuances du temps. La grammaire comparée de ses dialectes a été esquissée par de Sacy, par M. Renan, mais elle a besoin d'être reprise et complétée. Une étroite et manifeste parenté a d'ailleurs été maintenue entre ses vocabulaires par la persistance de ses consonnes radicales. De là son immobilité relative.

Il est d'une importance immense pour l'histoire de l'Asie antérieure, pour l'exégèse biblique, et aussi pour nos intérêts algériens. A sa branche septentrionale ou araméenne appartiennent l'assyrien des inscriptions cunéiformes, le chaldéen de Daniel, le syriaque, le nabatéen. Sa branche centrale est constituée par le phénicien et par l'hébreu

des Écritures, langue morte déjà au temps du Christ, ou du moins envahie par le syriaque et le chaldéen. Au sud est placé le domaine de l'arabe, auquel on rattache le ghez d'Éthiopie et l'himyarite, et qui s'étend aujourd'hui des côtes méditerranéennes de l'Afrique aux rives méridionales du golfe Persique. Nous n'entrerons même pas dans l'examen le plus sommaire de cette grande famille dont le système sera exposé ailleurs par des plumes plus compétentes.

Des savants modernes ont cherché un lien généalogique entre les langues sémitiques et les idiomes aryens, non point parce que l'hébreu a été longtemps regardé comme l'origine et la clé du langage — on est revenu des fantaisies de la foi, — mais parce que le développement parallèle de deux organismes, géographiquement si voisins, et tous deux parvenus avant l'histoire à la vie flexionnelle et grammaticale, semble impliquer une antique parenté. Cependant jusqu'ici les deux vocabulaires ont résisté à tout rapprochement, soit que la séparation ait eu lieu avant même la période des racines nues, soit qu'il n'ait jamais existé aucune communauté d'origine. Ce résultat négatif, à notre sens, ébranle fortement l'hypothèse de M. Renan qui placerait volontiers le berceau des Sémites à côté de celui des Aryas, sur les plateaux de l'Asie.

A l'extrémité orientale de l'ancien continent,

siége, dans un isolement quelque peu majestueux, le chinois, puissant représentant de l'âge des racines nues et monosyllabiques, sans déclinaison, sans conjugaison, sans grammaire, exemple de ce que peut faire une riche littérature avec un organisme pauvre et rudimentaire. Grâce à des intonations infiniment variées, à un ordre immuable dans la phrase, à une excessive abondance de vocables que ne relie aucune dérivation, le chinois a pu suffire au développement d'une civilisation précoce. Une longue fidélité à l'écriture hiéroglyphique, puis idéographique, est la cause majeure de cet arrêt du langage. Nul doute pour nous que l'adoption d'un alphabet, ou même d'un syllabaire eût changé les destinées du chinois. Aujourd'hui même, écrit autrement, il serait au moins une langue agglutinante.

C'est ce qui est arrivé pour le japonais, qui dans son écriture mêle des signes syllabiques aux idéogrammes chinois. La langue de l'empire du Soleil levant est d'ailleurs un idiome à part, tout différent du chinois. Elle n'est point autochthone ; mais, développée dans un monde longtemps fermé, elle laissera malaisément découvrir ses origines et ses affinités, peut-être coréennes.

Les groupes tongouse (mantchou), mongol (buriate, kalmouk), touranien (yakout, turc oriental, kirgise, osmanli), finnois (finlandais, tchérémisse,

ostiak, vogul, hongrois), qui règnent dans le nord de l'Asie et de l'Europe, dans l'Asie centrale et antérieure, et jusque sur le Bosphore et le Danube, sont des familles généalogiques au même titre que l'aryen et le sémitique; mais ils en sont restés au procédé agglutinant, qui accole des suffixes à des racines inaltérables et distinctives. Les uns n'en ont tiré qu'un vocabulaire des plus pauvres; d'autres, au contraire, y ont trouvé des ressources admirables. Le finnois, fixé par une remarquable littérature épique, le hongrois et surtout le turc sont arrivés aux combinaisons grammaticales les plus ingénieuses, les plus régulières, mais aussi les plus compliquées. Un exemple fera comprendre à la fois la puissance du procédé agglutinant et la supériorité de l'état analytique : *sev-isch-dir-il-he-me-mek* veut dire en turc : ne pas pouvoir être amené à s'aimer l'un l'autre. Combien ces formes polysynthétiques semblent artificielles! Toutes ces syllabes sont d'un emploi clair, net, déterminé; et cependant, combien, à la longue, n'obscurcissent-elles pas la pensée!

Un caractère formel tout particulier rapproche les deux groupes finnois et turc : c'est l'harmonie vocalique, qui n'admet dans le même mot que des voyelles d'une même classe; le ton est donné par la voyelle du radical. La plupart des linguistes compétents, entre autres M. Lucien Adam, de Nancy,

voient là l'indice d'une parenté plus intime, d'une origine commune.

Plus heureuses que l'accadien ou sumérien, étouffé en Assyrie par l'invasion des Sémites, les langues de l'Inde primitive, refoulées par le sanscrit, ont du moins trouvé au sud des monts Vindhya, dans le Décan, un refuge encore assez vaste. Quarante millions d'hommes, parmi lesquels on compte quelques milliers d'électeurs français (à Pondichéry, Karikàl, Mahé), parlent encore les cinq dialectes dravidiens et divers patois de même famille. Notre *Revue des sciences historiques* (*République française*) a publié sur ce groupe intéressant un travail qui nous dispense de caractériser le tamoul, le télinga, le malaya, le kanara et le tulu.

Enfin, des grandes îles de la Sonde, Sumatra, Java, Bornéo, se sont répandues sur l'Océanie et jusqu'à Madagascar des langues, souvent très-frustes et très-altérées, mais toutes conçues sur le même plan et dont le vocabulaire même repose sur un fond commun. C'est la famille malaise ou malaye dont G. de Humboldt a tracé la phonétique. Quelques-uns de ces idiomes ont été anciennement cultivés et se prêtent encore à la poésie. La plupart ne sont guère plus compliqués que le « parler nègre » et manquent totalement de grammaire. Ce sont des langues agglutinantes déchues et non des langues en voie de formation. Au moins est-ce l'opinion

vraisemblable de M. Dulaurier, qui les rattache à des idiomes du continent. La race malaise, venue de Malacca, aurait peuplé les îles de la Sonde avant qu'elles eussent été séparées de l'Asie et de là passé dans l'Océanie, rejetant dans les montagnes et les déserts les aborigènes papous, négritos et australiens.

Faut-il voir dans le caractère agglutinant, commun à toutes ces familles mongoliques, touraniennes, finnoises, dravidiennes, malaises (sans compter le tibétain, le japonais et l'indo-chinois, qui semble dériver du chinois), l'indice d'une véritable parenté, d'une commune origine? C'est ce que cherche à établir M. Max Müller. En invoquant ici l'harmonie vocalique, là la construction inversive, là l'emploi exclusif de la postposition, il a constitué une classe qu'il nomme formelle, *morphologique*, commode en tant que provisoire. C'était acceptable. Mais, dominé par la chimérique hypothèse de l'unité originelle du langage, il a laissé entrevoir la possibilité d'une classification généalogique générale, qui supposerait, outre la parenté des groupes aryen et sémitique, jusqu'ici irréductibles, celle de groupes plus distants entre eux que le sanscrit et l'arabe. A ceux qui ne se rallieraient pas à cette espérance, parfaitement vaine, il l'avoue, dans l'état présent de la science, il impose la preuve irréfutable de la pluralité origi-

naire des langues et des races. C'est là renverser les rôles.

Une telle proposition, fondée uniquement, qu'il le veuille ou non, sur un préjugé extra-scientifique, devait être nettement déclinée par la science désintéressée. C'est ce qui vient d'avoir lieu, et la rupture de ce faisceau factice, l'écroulement de cette construction sans base, n'est pas un des moindres résultats linguistiques obtenus par le premier Congrès international des orientalistes.

L'agglutination n'est pas un trait de famille. C'est un état par lequel ont passé toutes les langues et où sont restés des idiomes fixés par l'écriture, la littérature et la mort. Chaque groupe de langues connu est né dans une tribu quelconque et s'est propagé dans les tribus voisines, généralement de même souche ethnique. Nul doute qu'il ne s'en soit formé spontanément dans chaque société humaine, à plus forte raison dans toute région, dans tout continent, aussi bien en Afrique, en Amérique, en Australie, qu'en Asie ou en Europe.

Toute langue, issue des besoins sociaux, a sans doute débuté par des procédés analogues, puisqu'il y a analogie entre tous les organismes individuels nommés *hommes*. Mais toutes ont varié dès le début dans le choix des signes démonstratifs et attributifs. Dès lors, aucune apparence de rapprochement possible et de parenté initiale entre les

groupes originels. Et que sait-on de ceux-ci? Car d'autres langues ont précédé celles que nous pouvons étudier, et l'anthropologie elle-même ne pourra retrouver aucun vestige de la parole envolée il y a trente mille ans de la mâchoire de Néanderthal ou des lèvres des Troglodytes.

Diversité originelle des groupes linguistiques, telle est la conclusion de ce travail. Nécessité d'établir les grammaires comparées, spéciales, de chaque groupe pris à part, tel doit être l'objectif présent, utile, pratique, de la science du langage. Avant tout, renoncement complet aux hypothèses métaphysiques et sentimentales.

IX

LES DIALECTES ITALIQUES

L'OMBRIEN

Tout idiome dominant est, à l'origine, un dialecte local qui, absorbant ses plus proches voisins, se développe au détriment de nombreux congénères, peu à peu réduits à l'état de patois. Quelle que soit la langue dont on étudie la formation, le même fait se présente, si constant qu'il est permis de le formuler en loi. Qu'est-ce, par exemple, que l'italien littéraire, sinon le toscan de Dante et de Boccace? L'espagnol est le castillan; le portugais est le *gallego*. Sous le nom de provençal, au temps de la plus grande splendeur de la langue d'oc (XIIe siècle), le limousin ou lemosin a régné de la Loire à l'Èbre. Le français a pris naissance dans l'Ile-de-France et la Picardie. Partout en Europe, dans les groupes germanique et slave comme dans la famille romane, les patois plus ou moins vivaces qui pullulent autour de l'idiome national nous conservent

les débris de dialectes arrêtés dans leur croissance; il y en a, parmi eux, qui ont été des langues; tous auraient pu le devenir, si la prépondérance politique ou littéraire s'était établie dans leurs domaines respectifs, mais tous, dès qu'un de leurs congénères s'est trouvé solidement assis dans une capitale ou illustré par un écrivain de génie, ont été condamnés au dépérissement.

Ce qui s'est produit vers la fin de notre moyen âge s'observe également dans l'antiquité, dans toutes les époques semblables à celles qui ont enfanté des nations et des empires. Ainsi, le grec classique répandu dans tout l'Orient à partir d'Alexandre est l'attique de Platon, de Thucydide, de Xénophon substitué définitivement à la variété de l'ionien, de l'éolien, du dorien, du laconien, du crétois, etc., etc. Le latin lui-même, ce type majestueux dont les altérations provinciales ont donné naissance à six langues et à d'innombrables patois, s'est manifesté dans une toute petite région de l'Italie centrale; c'est de là que la conquête l'a porté, après huit siècles de luttes, dans toute la moitié occidentale du monde romain, où son impérieuse domination a détruit jusqu'aux vestiges des idiomes vaincus.

A nous en tenir à la grande classe indo-européenne, dans le vaste espace compris entre le Gange et les Amazones, de la mer Glaciale à l'océan Indien et à la Méditerranée, de l'Islande à la Plata,

le monde linguistique aryen nous apparaît comme une juxtaposition ininterrompue de dialectes apparentés à des degrés divers, où surgit de place en place, par la force des événements, sous l'influence de lois à la fois naturelles et historiques, une langue maîtresse, centrale, absorbante, qui, à son tour, lors des grandes commotions, lègue à de nouveaux dialectes frères voués à la même destinée le même germe de vie.

Il est, à la rigueur, suffisant pour embrasser d'un coup d'œil tout un ordre linguistique, de connaître quelques-uns des principaux idiomes, vivants ou morts, qui ont triomphé tour à tour et qui surnagent encore. Mais, dès qu'il s'agit de pénétrer à fond dans l'organisme d'une de ces grandes unités secondaires, il devient indispensable d'en comparer les formes avec les variantes dialectales. Ce travail est commencé pour les patois de la France; et, par les résultats acquis, tels qu'ils sont consignés dans le grand dictionnaire de M. Littré, on peut juger des lumières que jetteraient sur la phonétique et la grammaire de notre langue des monographies systématiquement entreprises sur tous les points du pays où se conservent, à divers états de corruption, réduits même à quelques expressions et à un accent particulier, les dialectes nés en Gaule de la décomposition du latin populaire.

Après l'étude de nos patois français (je mets en

dehors le basque et le breton, l'un, débris solitaire d'une famille ignorée, l'autre, reste d'un rameau aryen dont les attaches antiques échappent souvent à l'investigation par suite de la perte presque totale du gaulois), il n'est point d'objet plus intéressant, mieux fait, semble-t-il, pour attirer vers la science générale du langage nos esprits faciles et paresseux, que la détermination exacte de ces dialectes italiques, au milieu desquels a végété de longs siècles le latin d'Ennius, de Lucrèce, de Cicéron et de Tacite; il est difficile, en effet, que ces empreintes locales du type originaire ne soient pas pour quelque chose dans les idiomes de l'Italie, de la France et de l'Espagne. En somme, c'est le latin que nous parlons, et le latin n'a pas de plus proches parents que l'osque et l'ombrien. Ces considérations, croyons-nous, n'ont pas été étrangères à la décision de M. Michel Bréal, le savant professeur au Collége de France, lorsqu'il a choisi, pour y appliquer cette année les sévères méthodes de la grammaire comparative, les sept fameuses tables de bronze dites *Eugubines*, qui par chance nous ont conservé un spécimen étendu, inappréciable, de l'antique langue ombrienne.

L'histoire sommaire de ce document et de son alphabet, les efforts qui ont abouti à son déchiffrement, sa portée générale, la phonétique et la grammaire qu'il a permis de reconstituer, les diffé-

rences que l'on a pu relever entre l'ombrien, l'osque et le latin, enfin les résultats déjà obtenus au Collége de France après quelques mois : tels sont les points sur lesquels nous attirerons l'attention des lecteurs avides de connaissances positives. Mais, avant tout, il nous faut esquisser rapidement la carte linguistique de l'Italie, dans les temps où Rome n'était pas sortie encore de l'*ager romanus*, c'est-à-dire vers le quatrième siècle avant notre ère. Cette indication, qui devrait figurer dans tous nos atlas et histoires élémentaires, manque même au grand *Corpus* de Fabretti.

On entrevoit un âge où, d'une mer à l'autre, des Alpes à l'Æsis et au Tibre, dominaient les Ombriens ou Ombres. Le nom du fleuve Umbro témoigne de leur séjour en Étrurie. Appartenaient-ils à la race celtique, comme l'affirme M. Duruy ? Les Insubres de la vallée du Pô étaient-ils leurs parents? Certaines affinités grammaticales entre les dialectes italiques et celtiques ne suffisent pas à trancher une si grave question. Toutefois, et sans tenir le moindre compte de fantaisies récentes qui voudraient tirer le latin du gaulois, voire du français, on doit constater la tendance présente de la linguistique sérieuse à rattacher les Italiotes au groupe aryen septentrional plutôt qu'à la famille hellénique. D'Ancône à l'embouchure du Tibre, et de cette ligne aux deux extrémités méridionales de

l'Italie, dominaient les peuples et les dialectes auxquels les Grecs ont donné le nom, fort obscur jusqu'ici, d'Opiques ou Osques. Les langues intermédiaires, du Picenum, de la Sabine, du Latium, bien qu'on relève dans une inscription volsque une forme *avif* qui ressemble à un accusatif ombrien, paraissent plus voisines de l'osque, c'est-à-dire du marse, du samnite, du lucanien, que des dialectes septentrionaux.

L'invasion étrusque restreignit sensiblement le domaine de l'ombrien, qui, rejeté sur la côte orientale, ne conserva à l'ouest que la bande de terre comprise entre la montagne et le cours du Tibre, jusqu'à la Sabine; elle entama aussi l'osque, puisqu'elle s'étendit sur la Campanie et établit dans Capoue le centre d'une confédération méridionale. c'est aux Étrusques que l'Italie entière, à l'exception du Latium, dut l'usage de l'écriture. Quant à l'antique alphabet latin, M. F. Lenormant, après Mommsen, y reconnaît une importation directe de la Grèce; et sa ressemblance avec les caractères éolo-doriens semble venir à l'appui de la tradition développée par Virgile, ou du moins ne contrarie pas l'hypothèse d'une immigration secondaire venue des côtes de l'Asie-Mineure. Dans le même temps, les colonies grecques se multipliaient sur les côtes de la Messapie et du Bruttium; mais la langue qu'elles apportaient avec elles ne pénétra point dans

l'intérieur; tout au plus imposa-t-elle son écriture aux dialectes les plus méridionaux, comme le prouvent les inscriptions osques en caractères grecs des Mamertins, du Bruttium et de la Lucanie, et les lettres helléniques mêlées aux signes osques sur les médailles des villes campaniennes, Allifes, Nole, Phistélia, Capoue.

Cependant l'indépendance de la région centrale, occupée par les Sabins et les Latins, les Èques, les Herniques, les Volsques, s'était maintenue entre l'Étrurie et la Campanie étrusque, et se manifestait par la formation d'un groupe linguistique intermédiaire entre l'osque et l'ombrien. La fondation de Rome (754), sur les confins et en face des lucumonies de la Toscane, fut une sorte de défi jeté à la puissance étrusque par une tribu latine rapidement accrue des contingents sabins et albains. Ce mélange de peuples est attesté par les traditions dont Tite-Live a fait des réalités historiques : l'enlèvement des Sabines, le pouvoir partagé entre Romulus et Tatius, les règnes de Numa et d'Ancus, le combat des Horaces et des Curiaces, la destruction d'Albe-la-Longue, tout prouve d'ailleurs entre les éléments de la population romaine et les groupes voisins une véritable communauté de langues et de croyances. Le nom sabin de Cures, d'où vient l'appellation romaine de Quirites, celui des Curiaces, héros albains, font penser au Koretius des Om-

briens, qui était peut-être une épithète de Jovis ou de Mars armé de la lance.

Tandis que Rome, bien qu'elle continuât avec énergie la guerre contre Véïes, poste avancé de l'Étrurie, était moralement rattachée aux mœurs et à la civilisation étrusques par le règne des Tarquins, le Gaulois Bellovèse (589), occupant le Piémont, ouvrait la vallée du Pô à des bandes nombreuses de Cénomans, de Boïens, de Lingons, flots successifs qui s'accumulaient lentement des Alpes à l'Apennin. Dès lors, la puissance étrusque, atteinte dans le nord, menacée au centre par les Latins, au sud par le retour offensif des Osques du Samnium, était condamnée à disparaître. La campagne victorieuse du Lars de Clusium Porsenna contre Rome marque un apogée voisin de la chute (508-498?). La plus grande partie de la Campanie était aux mains des Samnites (vers 400), qui, du mont Tifata, menaçaient Capoue; Camille avait pris Veïes après un siége de dix ans (395), lorsque les terribles Sénons, franchissant l'Apennin, débordant à la fois sur l'Ombrie et sur l'Étrurie, se répandirent jusque dans le Latium. Rome, saccagée, incendiée, mise à rançon (390), n'en eut pas moins quarante ans de répit pour refaire ses forces et se préparer à la conquête définitive de l'Italie; entre temps, elle s'était à peu près assimilé et incorporé toutes les tribus latines, triomphant tour à tour des Èques et

des Volsques; elle dominait du Tibre au Liris, de l'Apennin à la Méditerranée, et, par Veïes, elle avait un pied sur le sol étrusque. Alors s'engagea une lutte de quatre-vingts ans (343-265). Tantôt isolés, tantôt coalisés, tantôt secourus par des aventuriers grecs (Pyrrhus) ou par les hordes gauloises de Sena et Sena-Gallica, Samnites, Campaniens, Japyges, Bruttiens d'une part, de l'autre Ombriens et Étrusques, disputèrent et vendirent chèrement leur pays à la fortune romaine. Tous succombèrent, les Ombriens en 291 (bataille de Sentinum), les Samnites en 290, les Sénons en 283, les Lucaniens en 275 (Bénévent), Tarente en 272, les Salentins et les Messapiens en 267; enfin « la destruction de Vulsinii en 265, fut le dernier acte de la guerre de l'indépendance italienne » (Duruy), et marqua la fin de la puissance étrusque. L'Italie péninsulaire était désormais sujette de Rome. Quant à la vallée du Pô, la conquête en fut commencée après la première guerre punique, 229-221, et achevée après la seconde, 208-163. Les Ombriens, qui nous intéressent principalement, avaient été si complétement vaincus et soumis qu'ils ne se compromirent plus dans les soulèvements passagers des peuples italiens; ils demeurèrent étrangers même à la guerre sociale, 90-87. On voit Marius, sur le champ de bataille de Verceil (101), donner le droit de cité à mille Ombriens et à des citoyens d'Iguvium.

La chute des langues, ou leur réduction en patois, ne coïncida pas entièrement avec la défaite des peuples qui les parlaient. Sauf l'étrusque, idiome étranger et demeuré inconnu, qui semble s'être éteint longtemps avant notre ère, sans avoir laissé dans les dialectes voisins d'autres vestiges que des termes liturgiques, les autres subsistèrent plus ou moins longtemps. L'osque, qui avait une littérature (les *Atellanes*[1]), familier à Ennius (239-169) et à Lucilius (148-103), avait survécu à l'introduction de l'alphabet latin (*Table de Bantia*); il figure sur les médailles de la guerre sociale. L'ombrien, selon toute probabilité, était parlé encore au temps des Gracques (133-121).

Les documents qui ont permis de restituer en grande partie cette langue sont importants et authentiques. Ils ont été découverts en 1444 à Gubio (*Iguvium* ou *Eugubium*), dans un souterrain près d'un théâtre antique. Ce sont des tables de bronze, au nombre de sept ou de neuf (deux auraient été transportées à Venise en 1514 et auraient disparu sans laisser de traces), couvertes, quelques-unes au recto et au verso, d'inscriptions qui constituent un texte de plusieurs centaines de lignes. Les sept qui nous restent, achetées fort cher par la ville de Gubio,

1. Voir la thèse de M. Rabasté : *De la langue osque d'après les inscriptions et de ses rapports avec le Latin*. Rennes, 1865.

ont été l'objet de nombreux travaux. Philippe Buonarotti en a le premier donné une transcription intégrale et correcte, à la suite d'un grand ouvrage de l'Écossais Dempster, *De Etruria regali* (2 vol. in-f°), écrit en 1625, mais publié seulement en 1723. Les hypothèses de Bourguet, un Suisse protestant d'origine française (1732; Rome, 1782, Florence, 1828), les recherches successives de Gori, Olivieri, Passieri, dans le dernier siècle, ne firent guère avancer l'interprétation des bronzes de Gubio. Bourguet se plaisait à y voir ou plutôt à y deviner les lamentations des Pélasges! D'autres y trouvaient de l'étrusque, de l'égyptien, voire du flamand; un Anglais, Bentham, allait jusqu'à y chercher le récit de la découverte des îles Britanniques par les Étruriens. Cependant, lorsque Lanzi tenta un *Essai* (*Saggio*) prématuré de phonétique et de grammaire ombriennes, on savait déjà, particularité intéressante, que les *Tables eugubines* contenaient deux fois le même texte, en caractères étrusques (I-V) et en lettres latines (VI et VII). Quelques noms avaient été déchiffrés; Ottfried Müller en augmenta le nombre (1828). Il affirma, de plus, qu'il n'y avait d'étrusque en nos inscriptions que l'écriture. Mais le corps du document résistait toujours; on le lisait, sans doute; mais le sens, la structure de la langue échappaient aux yeux les plus perspicaces. En 1833, Lepsius (*De Tabulis*

eugubinis) émit l'opinion que les inscriptions appartenaient à deux périodes différentes; il attribua les cinq premières au quatrième siècle de Rome (454-354), les dernières au sixième (254-154); et, bien que ces chiffres doivent être fortement abaissés, notamment pour les tables VI et VII, écrites en caractères latins du temps des Gracques (Corssen), la distinction établie par Lepsius est le premier pas vraiment sérieux dans la voie qui devait mener à l'explication de ces monuments. Il faut citer aussi Lassen, qui, dans sa *Contribution à l'interprétation des Tables eugubines*, 1833, est arrivé à des résultats très-partiels, mais très-bons, tandis que Grotefend (*Rudimenta linguæ umbricæ*, 1835) échouait presque totalement. L'ouvrage qui fait autorité est celui de Aufrecht et Kirchoff, auquel nous allons revenir (*Les Monuments ombriens*, phonétique, grammaire, déchiffrement, 1849-1851, 2 vol.). Quant à Huschke (1859), son aventureuse érudition s'est écartée, à tort, de la méthode adoptée par ces deux savants. On consultera avec plus de fruit les travaux plus récents de Corssen, du Norwégien Sophus Bucke, le journal de Kuhn, les études de M. Alfred Maury qui, cette année même, traite, au Collége de France, des antiquités italiques, enfin et surtout le grand *Corpus inscriptionum Italicarum antiquioris ævi*, de Fabretti (1867) : le vaste glossaire annexé à ce compendium est le recueil com-

plet de toutes les explications proposées par les principaux linguistes et philologues.

La méthode suivie par Aufrecht et Kirchoff est celle que notre Eug. Burnouf a appliquée avec tant de succès à la restitution du vieux bactrien. Ils ont procédé par comparaison et combinaison. De même que la traduction de Nérioseng a permis à Burnouf non-seulement de calquer, par hypothèse, les formes zendes sur celles des mots sanscrits, mais encore de les interpréter, ainsi les coïncidences, partielles, mais évidentes, entre deux textes, dont l'un développe ou complète l'autre, puis les nombreuses répétitions des mêmes formules et des mêmes termes avec des flexions différentes ont fourni à Aufrecht et Kirchoff les paradigmes probables de la déclinaison et de la conjugaison. Une fois la construction établie, des rapprochements tout indiqués avec les autres dialectes aryens de l'Italie, l'osque et le latin, avec le grec et au besoin la langue mère indo-européenne, s'est dégagée la phonétique ombrienne. Il n'y avait plus qu'à demander à l'étymologie le sens des mots, et c'est ce qui a été fait avec un véritable succès. Au reste, une des plus grandes difficultés que Burnouf ait rencontrées a été épargnée aux lecteurs des *Tables eugubines;* ils n'ont pas eu à déchiffrer une écriture inconnue. Des deux alphabets employés sur les bronzes de Gubio, l'un, purement latin, n'offre pour

toute particularité qu'une sorte de S surmontée d'un accent grave adhérent, l'autre est emprunté à l'étrusque, dont il diffère par deux ou trois suppressions de signes inutiles à la prononciation ombrienne, par la présence du B et du K grecs, l'addition d'un R dental particulier, correspondant à un D médial primitif, et d'un Ç (le S accentué), équivalent à une ancienne gutturale forte. Bien qu'au premier abord les caractères étrusques, écrits de droite à gauche, étonnent le regard peu exercé, on en constate rapidement la ressemblance avec les majuscules grecques, et on parvient à les déchiffrer sans hésitation [1]. La comparaison des deux alphabets présente d'ailleurs un haut intérêt : elle sert à déterminer les changements phoniques intervenus dans l'espace de deux siècles sous l'influence de la prononciation latine et de la désuétude.

Le vieil ombrien, celui des cinq premières tables, est caractérisé par l'absence de l'*o*, toujours remplacé par *u*; il exprime l'allongement par la répétition de la voyelle ou par l'addition d'un *h* inorganique; il emploie *ei* pour *oi*, *ê*, *î*. L'*u*, qui devient souvent un *v* en latin, s'aiguise parfois en *i*;

1. On peut consulter sur les alphabets italiques le tableau qu'en donne Fabretti, les facsimile de M. Rabasté, et surtout l'importante monographie de M. François Lenormant dans le second fascicule du grand *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de M. Edmond Saglio (Hachette, gr. in-4, 1874).

c'est ainsi que l'ombrien *seriatu*, *seritu*, correspond au latin *servatum*, *servato,* pour *seruatums, eruato.* Au reste, le latin classique offre des affaiblissements analogues; le son de l'*u* y est souvent douteux, et l'oreille a longtemps hésité entre *maxumus* et *maximus, inclutus* et *inclitus, incuens* (enceinte) et *inciens*. Le G manque en vieil ombrien. Le P initial et final est souvent le substitut de K ou plutôt de Q; c'est ainsi que le *qui* latin est représenté par *puei*, *neque* par *neip*. Il arrive même que *p* remplace *t* comme dans *andersesusp* pour *andersesust* (*intersistat*).

Cette équivalence des trois lettres fortes, gutturale, labiale et dentale, est un fait très-curieux, commun à toutes les langues indo-européennes, et qui déroute absolument ceux qui ne sont point versés dans la science étymologique; elle enlève aisément à des mots identiques toute apparence d'affinité, d'autant qu'elle s'étend quelquefois aux altérations dialectales des trois sons qu'elle confond: c'est là un souvenir du temps antique où la parole se dégageait du cri par une articulation vague, sorte de consonne indivise encore. Il est, dit Max Müller, des îles océaniennes où les naturels n'ont pour K, P et T qu'un seul son, que l'on peut transcrire indifféremment par l'une des trois lettres. Voici quelques exemples empruntés aux langues aryennes: sanscrit *pantcha* (le *tch* est un affaiblissement palatal

de *k*); grec *pente;* osque *pump...aians* (*pompeianus*, qui équivaudrait à un latin *quintianus*) ; latin *quinque;* italien *cinque* (*tchinque*) ; français *cinq* (et la prononciation populaire *cin*tième) ; allemand *fünf* et anglais *five*. Toutes ces formes sont parfaitement identiques et supposent dans l'idiome aryen primitif un prototype hésitant entre *panka*, *panpa*, *panta*, *kanta*, *kanka*. De même pour *quatre :* sanscrit *tchatvaras ;* grec *tettares* ou *tessares ;* éolien *pisures ;* latin *quatuor ;* osque *patur ;* germanique *fidvôr*, *vier*, *four*. On en trouvera nombre d'autres dans la *Phonétique* de M. Baudry.

Devant un E, le vieil ombrien adoucit le *k* en *ç* (S accentué). Il remplace le D médian par un son intermédiaire entre R et S (ainsi, là où le latin dit *med-ius*, le grec a *mes-os ; meridies* est pour *medidies ;* on trouve aussi en latin les formes *arvena* pour *advena*, *arvorsum*, *arfari*, *arcessere, arbiter*, etc.); il admet encore trois autres sifflantes : *s* simple, *s* chuintant et *z*. Son *f* équivaut souvent dans les corps des mots au *b* latin *: tefe* est *tibi; pufe* répond à (*c*) *ubi*.

La dentale douce tombe après la nasale, à laquelle elle s'est assimilée : *peihanes* n'est autre chose que *piandi* (génitif de *piandus*) ; on peut rapprocher l'osque *upsannam* pour *opesandam*, *operandam ;* et, dans le vieux latin de Plaute : *dispenno* (pour *dispendo*), *distennite* (*distendite*).

Les lettres de liaison, quand elles sont brèves

surtout, sont omises et entraînent souvent la perte de la dernière consonne radicale, qu'elles préservent en latin, c'est ainsi que *sistu*, *ustentu*, *antentu*, *courtu*, représentent *sistito*, *attendito*, *intendito*, *convertito*. Le suffixe latin *clum*, *culum*, affecte toujours la première de ces formes.

Dans le nouvel ombrien (tables VI et VII), l'*o* et le *g* se sont introduits. *I* remplace souvent *ei*. *G* entre deux voyelles devient *j* ou *i* : *Iiovina* répond au vieil ombrien *Ikuveina* (d'*Iguvium*). Les finales *m* et *f* tombent généralement, phénomène commun à tous les dialectes romans et qui apparaît déjà dans le latin des inscriptions : des formes comme *Scipione* (tombeau des Scipions) pour *Scipionem*, et l'élision constante de *m* dans le latin classique, prouvent combien, dès avant notre ère, la prononciation se rapprochait de celle de l'italien. Les sifflantes du nouvel ombrien sont réduites à trois par la suppression du *z* et du *s* chuintant ; restent le *ç*, le *s* simple, et le digramme *rs* équivalent à *d* ou *l* médial.

Enfin le rhotacisme, substitution de *r* à *s*, si caractéristique en latin (et dans les dialectes scandinaves), altère complétement les terminaisons dans le nouvel ombrien : *totar*, *Iioveinar*, *ocrer* y remplacent partout *totas*, *iovinas*, *ocres*. De même, en latin, *arbor*, *color*, et les formes passives *amor*, *amarer*, pour *amo-se*, *amarem-se* : c'est un fait gé-

néral dans le corps des mots latins, tandis qu'il n'affecte guère en ombrien que les finales ; il apparaît toutefois dans le génitif pluriel de la première déclinaison, *tutarum* (des cités ou des peuples), tandis que l'osque a gardé la sifflante primitive du sanscrit (*azum*).

Il suffirait de ces particularités phonétiques pour déguiser presque totalement la parenté de deux langues qui seraient dans tout le reste identiques. Mais ce n'est pas seulement par le son que l'ombrien diffère du latin ; c'est encore par la formation des mots, par la flexion et la terminaison, enfin par la construction et la syntaxe. Toutes ces difficultés accumulées font comprendre la longue résistance opposée à l'interprétation par les bronzes de Gubio, résistances dont les procédés de la grammaire comparée pouvaient seuls avoir raison. Et si, après quatre siècles d'assauts répétés, la place a fini par se rendre, ce n'est pas sans opposer encore aux vainqueurs d'hier un grand nombre de passages obscurs, dont la clé est perdue, et bien des piéges où risque de trébucher l'érudition la plus prudente.

Quelques lignes prises au hasard dans la sixième table ne laisseront aucun doute sur l'étrangeté de la physionomie ombrienne. Plus d'un lettré reculerait devant ce grimoire :

Sersi pirsi sesust poi angla aseriato est, erse neip mugatu nep arsir andersistu, nersa courtust porsi

angla anseriato iust; sve muieto fust ote pisi arsir andersesust, disler alinsust.

Il faut, pour arriver à l'intelligence d'un pareil texte, pénétrer dans l'organisme de la langue. C'est ce que nous demandons la permission de faire le plus brièvement possible. Nous passerons sur la syntaxe, qui d'ailleurs est des moins compliquées. Les désinences, ayant conservé plus de force expressive qu'en latin, suffisent d'ordinaire pour indiquer les rapports des mots entre eux et relier les parties de la proposition.

Les particules isolées qu'on nomme prépositions et dont l'usage croissant a tant fait pour disloquer le savant artifice de la déclinaison n'ont, en ombrien, ni place, ni rôle; ou plutôt, incorporées au mot par voie de postposition, elles viennent s'ajouter à la flexion casuelle comme une désinence supplémentaire; on peut dire qu'elles constituent des cas nouveaux : les diverses formes de la déclinaison ne sont pas nées autrement. Le latin a gardé des expressions toutes faites, comme *mecum*, *nobiscum*, etc.; mais ce qui est ici l'exception est la règle en ombrien. Le fait est curieux et porterait à supposer que les dialectes se sont séparés de la souche aryenne, dans un âge où la déclinaison n'était pas fixée encore et où le mécanisme agglutinatif n'avait pas fini son œuvre. A ce point de vue, la déclinaison ombrienne revêt un caractère d'ant

quité qui manque à la déclinaison latine. En composition toutefois, dans les noms comme dans les verbes, en ombrien comme dans toutes les langues indo-européennes (sauf l'allemand), les particules se placent toujours en tête du mot.

L'omission des lettres brèves, si fréquente dans nos *tables*, n'est pas seulement un accident d'écriture. Elle indique une tendance de la prononciation, et aussi une formation archaïque. L'ombrien repousse les suffixes dits de liaison, et, autant que possible, il attache la terminaison, surtout dans les verbes, à la racine nue. Il ne faut pas s'étonner qu'une langue beaucoup plus altérée en somme que l'osque ait gardé à l'état fruste des vestiges d'une période reculée. Ces débris, usés et rejetés lentement par les dialectes cultivés, ont justement pour asile les langues délaissées ou patois.

Mais venons aux formes grammaticales proprement dites : elles nous fourniront des exemples propres à éclairer ce qui précède.

La première déclinaison, correspondante à *Rosa*, nous offre un paradigme complet : singulier, nominatif *a* ou *u ;* gén. *as* ou *ar ;* datif *e;* acc. *am* ou *a;* abl. *a;* locatif composé : *am* ou *em-en, em-e;* attributif *a-per;* comitatif *a-co;* aditif *am-ar*. Pluriel, nomin. *as*, *ar;* génit. *arum;* datif-ablatif *es*, *er;* acc. *af*.

— S. N. *Tutu*, *Tuta*, nouvel ombrien *Tota*,

la cité, le peuple. C'est la terminaison latine.

L'osque a une forme en *o*, qui répond au vieil ombrien *tutu*.

Génitif. *Totas*, *totar*, de la cité. Comparez le latin ancien *familias*.

Datif. *Tote* (pour *totai*), à la cité.

Acc. *Totam* et *tota*.

Ablatif. *Tota*. La forme complète, qui se trouve en osque et en vieux latin, comporte un *d* primitif et organique, tombé en ombrien.

Désinences composées. *Totam-e*, *asam-e* (pour *asam-en*, équivalent à *aram-in*), vers ou près l'autel, la cité ; *Tota-per*, pour la cité ; *asa-co*, avec l'autel ; *asam-ar* (pour *aram-ad*), vers l'autel.

— Pl. N. *Tutas*, *totar*, les cités (comparez l'osque, et l'ancien latin *lœtitias insperatas mihi irrepsere in sinum*, cité par Nonius).

Génitif. *Totarum*.

Datif, ablatif. *Tutes*, *toter*. *E* pour *ei*, que le latin a contracté en *i*, par exemple, *queis*.

Acc. *Tutaf*, *totaf*. Ce F est embarrassant ; il correspond en osque à *ss*. Y a-t-il une prononciation particulière du *s* final redoublé, analogue au *th* anglais fort ? C'est l'opinion d'Aufrecht. M. Bréal pense que les Ombriens ont adopté un ancien datif abandonné en *bhis* dont les grecs ont fait φι et φιν, et qu'Homère emploie indistinctement à plusieurs cas, locatif, datif, instrumental.

La seconde déclinaison est également bien établie.

Singulier, nominatif, masculin : *poplos;* neutre, *persklum, persclo* (sacrifice, invocation). Pluriel, *poplus*, *poplor*. L'osque et le latin ont des formes analogues.

Vocatif, *i*, *ie; Di Grabovie*. O dieu Grabovius!

Génitif, *puples*, *popler*. Pluriel, *puplum*, *poplum*. (Le latin *deum*, *divum* est probablement tout aussi ancien que *deorum*, etc.)

Datif, *puple*, *pople* (pour *poploi*, dont le latin a fait *populo*). Pluriel, *puples*, *popler*, *popleir*.

Acc., *puplum*, *poplom*, *poplo*. Pluriel, *pupluf*, *poplof*.

Ablatif, *puplu*, *poplu* (le *d* organique est tombé comme en latin). Pluriel, *popler*.

Locatif simple en *ei : sthamei (in templo)*.

Désinences composées. *Anglu-to*, de l'angle; *anglom-e*, vers l'angle.

La troisième déclinaison, beaucoup plus complexe, nous fournit au nominatif singulier des formes en *ur* et *ar*, en *u*, en *e* (neutre), en *er* (comp. le latin *us*, pour *es* et *uis*, et les mots comme *iter*, *cadaver*). Par exemple, *arsfertur*, *tenstur* (*adfertor*, celui qui offre le sacrifice, *censor*), *ukar*, la montagne; *karu* (*caro*); *verfale* (*verbale*, formule, paroles consacrées); *tuder* (limite?). Le nominatif pluriel est tantôt en *or* pour *us* (*tuderor*, les limites),

tantôt sans flexion (*frater*, *censtur*, frères, censeurs). Le génitif est en *er* pour *es* : *ocrer*, de la montagne; au pluriel *ium* et *iom*. Datif, *arsferture*, *karne*, *ocre*; pluriel *es*, *eis*, *eir*. Accusatif *em*, *o* pour *om* : *arsferturo*, *karnem*; pluriel toujours en *f* : *aveif*. Ablatif en *e*, *i*, pluriel *es*, *er*, *eir*, *us*; on peut comparer le latin *foris*. L'ombrien n'a pas connu la terminaison en *bus* (*avibus*), calquée sur l'organique *bhyas*; il a préféré sans doute la forme en *su* dont l'*u* sera tombé.

A la quatrième déclinaison appartient le nominatif *trifo*, la tribu.

Les Tables Eugubines sont peu riches en pronoms personnels et possessifs. Nous y notons les datifs *mefe* et *tefe* correspondant à *mihi*, *tibi*, l'accusatif *tiom*, *teiom*, *tio*, toi, exemples d'un possessif (*teius* est analogue à *meus*) employé au sens personnel, tout comme en latin *mei*, *tui*, de moi, de toi; le datif-abl. *tover* (*tuis*). Joignons-y les démonstratifs *ef* (latin *eas*); *esmei*, dans ce (*in hoc*). Parmi les relatifs, il faut citer *poei*, *poi*, qui équivaut lettre pour lettre au latin *qui*; *porsei*, *porsi* (*quod-ei*); *pirsi* (*quid-ei*). Ces formes, rendues étranges par la substitution du digramme *rs* à un *d* primitif, ont révélé à M. Louis Havet la composition du *qui* latin, où l'on s'étonne de voir un nominatif singulier. *Qui* comme *poi* est le thème *po* ou *ko* combiné avec un suffixe enclitique *ei*, *i*, débris d'un pronom déjà

fléchi et devenu adverbe. Autre particularité : le neutre *porsei* est employé au singulier et au pluriel masculin. M. Bréal reconnaît justement, dans cette confusion des genres et des nombres, une marque de décadence partielle ; c'est un fait d'atrophie, probablement dû à l'invariabilité de l'enclitique *ei*.

Les thèmes et les flexions pronominales ont fourni, comme dans toute langue, des conjonctions et des adverbes : *porsei* a pris le sens de jusqu'à ce que, tant que ; *pirsi*, ceux de quelque façon, après que. Dans *este* (*ita*, ainsi), *eso* pour *es-oc* ou *esunc* (ainsi), *erse* (alors), *ene* (*m*) (comparez le latin *enim*, en effet, et, on retrouve le latin et l'osque *is*, *id*, avec divers suffixes et enclitiques. *Pufe*, dès que, est identique à *cubi*, *ubi ; neip* à *nec*, *svei* à *si ; ote* (*m*) à *aut* et *autem*. *Nersa* (*m*) pour *nedam* est l'inhibitif *ne* suivi de l'affixe latin *dam*. Quelques-unes de ces formes conservent des traces de flexions que le latin classique a perdues.

Nous ne possédons qu'une faible partie de la conjugaison ombrienne : des infinitifs supins en *tu* (*m*), *to : aseriato* (*observatum*) ; des participes passés déclinés sur *poplos* et remarquables par la substitution fréquente de l'*e* à l'*a* de la première conjugaison (*aja* s'est contracté en *e*, parfois en *i*, moins souvent en *a*) ; des participes futurs en *nos* pour *ndos : peihaner*, en latin *piandi*, au génitif ; des participes présents en *hunt ;* des premières per-

sonnes du présent de l'indicatif en *o*, *stiplo* (*stipulor*), *anzerio* (*observo*), dont Aufrecht a voulu faire à tort des infinitifs; un parfait, *subocau,* j'ai invoqué; des optatifs en *aia* (comp. le grec *luseièn*); des troisièmes personnes singulier de futurs, *eest*, *est* (*ibit*), que l'on peut rapprocher des futurs grecs et sanscrits; enfin et surtout des futurs antérieurs : *fust* (*fuerit*), *iust* (*iverit*), *sesust* (*steterit*), *peperscust* (*poposcerit*), *courtust* (*converterit*), etc., *ambrefurent* (*ambiverint*), *procanurent* (*procinerint?*), etc.; et des troisièmes personnes d'impératifs : *etu, enetu* (*ito*, *inito*), *stiplatu*, *feitu*, *deitu*, *antentu*, etc. (*stipulator*, *facito*, *dicito*, *intendito*). Le passif semble s'être formé volontiers avec le participe et le verbe substantif; des locutions comme *stahmito est*, *tuderator sent* (*stabilitus est*, *finiti sunt,* dans le sens de *stabilitur* ou *describitur*, *definiuntur*) ont déjà une apparence toute romane.

Telles sont, bien succinctement résumées, les ressources restreintes dont disposent aujourd'hui les interprètes des bronzes de Gubio. Ces détails, bien qu'arides, nous ont semblé indispensables; c'est par eux seulement que le lecteur assiste aux tâtonnements sagaces de la linguistique, au curieux travail de la restitution d'un idiome perdu. Il s'en faut que Aufrecht et Kirchoff, malgré la puissance de leur méthode, soient arrivés à tout élucider; plusieurs de leurs hypothèses grammaticales devront

être modifiées et le sont déjà par la critique pénétrante de M. Bréal; quelques explications sont demeurées douteuses, des passages géographiques resteront toujours enveloppés d'obscurité. Mais enfin le sens général est acquis. Il est certain désormais que les *Tables Eugubines* présentent une série de prescriptions liturgiques et de formules augurales et propitiatoires, rédigées avec une précision étudiée par un collége de prêtres et destinées à des populations qui n'entendaient pas le latin, de la fin du VI[e] à celle du VII[e] siècles de Rome. Si l'on excepte le chant des Arvales dont nous ne connaissons qu'un texte mutilé, inexplicable, incompris en tout cas de ceux qui l'ont transcrit au III[e] siècle de notre ère, il n'existe aucun document plus important, plus authentique sur les cultes et les superstitions des anciens Italiotes indépendants. Le bronze d'Agnone ne peut entrer en comparaison.

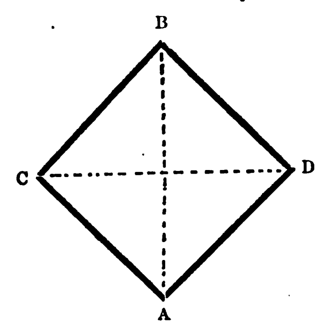
Voici, telle que l'a établie M. Bréal, la traduction du début de la table VI, qui développe les prescriptions abrégées de la table I :

« Que l'on commence le sacrifice par l'observation des oiseaux dans l'ordre suivant : l'épervier et la corneille venant de derrière l'observateur, le picvert et la pie venant vers lui. Que celui qui doit observer les messagers (célestes) (les oiseaux chanteurs), s'étant placé au terme consacré, dicte cette formule à l'*arsfertur* (magistrat qui demande les

auspices) : je stipule d'observer l'épervier et la corneille venant de derrière, le pic et la pie venant vers moi; les oiseaux, les messagers, qui viennent vers moi sont favorables. Que l'*arsfertur* réponde ainsi : Je les observe, épervier et corneille, pic et pie, les oiseaux, les messagers venant de derrière, propices pour moi, pour la cité iguvienne, dans les limites de ce temple figuré (ou ainsi déterminé) 1.

1. Une certaine obscurité plane encore sur les pratiques augurales. On sait l'importance des auspices dans tous les actes de la vie publique et privée des Romains; il est également connu que l'enceinte des camps était précisément tracée à l'image du temple imaginaire que les prêtres figuraient dans l'air.

Il faut supposer, pour l'intelligence du passage cité, que l'observateur, placé en A, au lieu consacré, près de l'*ara deveia*, fixe au loin un point B (*vapides avieculi*), et tire d'A et de B quatre lignes qui sont les côtés du carré ou temple augural. La droite AB est le *cardo*, l'axe de la figure; la droite CD (la *décumane* des camps romains) a une grande importance dans l'opération. C'est en-deçà de CD que doivent être observés l'épervier et la corneille venant de derrière le prêtre ou l'*arsfertur;* c'est au-delà de cette même ligne qu'on observe le pic et la pie, et seulement s'ils viennent vers le point A. En-dehors de ces conditions, les auspices sont nuls ou funestes.



Telle est du moins la marche proposée par M. Bréal.

« Que l'observateur, après s'être arrêté au lieu consacré, ne remue ni n'interrompe l'acte commencé, ni ne se retourne, jusqu'à ce que l'observation soit complète. S'il remuait ou s'il interrompait l'acte, le sacrifice serait nul.

« Sitôt que l'*arsfertur* a prononcé les termes sacramentels pour la purification de la colline fisienne, on procède au tracé du temple augural. Depuis l'angle inférieur, près de l'*ara devcia* (autel divin), jusqu'à l'angle supérieur, près des *vapides avieculi* (mots inexpliqués); et, de l'angle supérieur, près des *vapides*, jusqu'à la borne terminale, de l'angle inférieur près de l'autel jusqu'à cette même borne, et entre ces bornes terminales des deux côtés, qu'il observe. »

(Suit l'énumération des lieux dits, villages, chapelles, demeurés inconnus, que sont censées traverser les lignes du carré imaginaire.)

« En-deçà des deux points extrêmes (bornes terminales, c'est-à-dire en deçà de la diagonale qui les joint) ci-dessus spécifiés, qu'il observe l'épervier et la corneille venant derrière lui; au-delà de ces points, le pic et la pie venant vers lui. Dès que les oiseaux messagers auront chanté, que, de la place consacrée, il tire son pronostic. »

Ces formalités accomplies, viennent les sacrifices aux diverses portes de la ville et les invocations aux divinités protectrices :

« Interpellant par son nom l'*Arsfertur :* Je vois (dira-t-il) l'épervier d'arrière en avant, la corneille d'arrière en avant, le pic venant vers nous, la pie venant vers nous, les oiseaux favorables pour toi, pour la cité d'Iguvium, dans ce temple figuré. Avec tous ces présages heureux, qu'il procède à la lustration expiatoire du peuple et de la montagne fisienne. Qu'il expose à la porte trebulane les vases qu'il est d'usage d'exposer dans la cérémonie expiatoire. Après la purification du feu, qu'il fasse de même à la porte thyrrhénienne, à la porte véïenne.

« Devant les portes trebulanes, qu'il sacrifie trois bœufs à Jovis Grabovius. Voilé, qu'il prononce la formule :

« Je t'ai invoqué, je t'invoque, dieu Grabovius, pour la montagne et la cité, pour leur nom. Sois bienveillant, sois propice à la montagne et à la cité, à leur nom. Puissant, je t'ai invoqué, je t'invoque, Dieu Grabovius, je t'offre ce bœuf lustral promené autour des champs, pour la montagne fisienne et la cité d'Iguvium... »

Il s'en faut que les noms des dieux iguviens soient tous expliqués ou mêmes cités dans l'ouvrage de Preller sur la mythologie italique. Le Panthéon de l'Italie antique s'est confondu pour nous avec l'Olympe grec. L'introduction des légendes helléniques dans la Grande-Grèce, chez les Étrusques, à Rome surtout, dans des temps reculés et à diverses

reprises, a tellement modifié la physionomie et la nomenclature des dieux italiotes, que la science a toutes les peines du monde à en reconstituer l'histoire et à en déterminer les fonctions. Nous ne voulons ici qu'effleurer, en finissant, un sujet qui exige des explications préliminaires et des développements spéciaux. Disons seulement que la mythologie primitive de l'Italie, pauvre en conceptions poétiques, évidemment condamnée à disparaître, à se fondre dans le riche épanouissement des fictions grecques, a gardé plus profondément l'empreinte d'un type initial. Elle date d'un âge où les dieux n'étaient que les divers aspects de la terre et du ciel, les accidents des saisons et de la vie humaine, où les déesses n'étaient, sauf la terre, que le dédoublement, le nom féminin des divinités mâles. Ce sont les épithètes et surtout les prescriptions étroites et minutieuses d'une liturgie toute littérale qui ont fixé et distingué ces personnalités flottantes. Ainsi Jovis, *Jupater*, *Fisuvius*, *Fisus*, *Fisius* (*Dius Fidius* des Latins ?) *Jovis Sancus*, *Tefrus*, *Trebus*, *Grabovius* et les féminins correspondants ne sont que des émanations du seul et même Jupiter, le ciel lumineux. De même pour Mars *Grabovius*, *Hondus* et *Hudius* (*infimus?* infernal), *Çerfius* (comp. *cerus,* génie, et Cérès); pour Vufiunus, *Grabovius*, etc., pour Tursa (*Tersa*, la Terre?) *Jovia*, *Martia*, *Çerfia*, etc. Nous attendons, pour étudier ces person-

nifications des phénomènes, auxquelles la linguistique a restitué déjà le caractère impersonnel, que l'expérience consommée de M. Michel Bréal ait contrôlé et résumé les opinions divergentes de ses prédécesseurs[1].

Ces renseignements sommaires suffisent pour établir l'incomparable valeur des Tables Eugubines au triple point de vue des langues, des religions et de l'histoire de l'Italie avant que Rome fût sortie de l'*Ager romanus*, au temps de l'invasion des Sénons, de la bataille du Métaure, et jusqu'à l'époque où les Gracques inauguraient l'éloquence latine.

1. L'ouvrage capital de M. Michel Bréal a paru en 1876, peu avant la nomination de ce savant à l'Académie des Inscriptions, sous ce titre : *Les Tables Eugubines, texte, traduction et commentaire, avec une grammaire et une introduction historique* (Vieweg, in-8), accompagné d'un *Album* de fac-simile.

C'est le dernier mot de la science moderne sur ces curieux documents. On regrettera seulement qu'une interprétation française n'accompagne pas la version latine.

X

LA SCIENCE DU LANGAGE EN 1874

La linguistique, nous l'avons dit, et ne cesserons de le redire, est une science nouvelle. Chaque jour, pour ainsi dire, étendant son domaine, lui apporte des documents qui se complètent l'un l'autre, qu'elle rassemble, qu'elle compare et qu'elle soumet à sa méthode, découvrant peu à peu des affinités qui lui échappaient, ou au contraire traçant d'une main plus sûre des lignes de démarcation plus nettes entre des familles d'idiomes jusqu'ici confondus dans une sorte d'arrière-plan brumeux. La lumière se fait et les masses se dessinent à mesure que les détails s'accentuent. Nous avons exposé sommairement[1] la dissolution du groupe factice et prématuré où M. Max Müller prétendait réunir toutes les langues étrangères aux deux grandes familles aryenne et sémitique; un tel syncrétisme

1. Voir les chapitres intitulés : *Le Cycle du langage* et *Le Congrès des orientalistes*.

avait de quoi flatter certaine croyance orthodoxe à l'unité originelle du langage; mais l'expérience n'a cessé d'infirmer l'hypothèse; et, comme ces nébuleuses que le télescope décompose en constellations, la classe *touranienne* s'est scindée en nombreux genres indépendants, qu'il faut désormais étudier en eux-mêmes, dont il faut constituer l'organisme propre, la grammaire, avant de chercher entre eux des rapprochements souvent improbables. Il ne reste de leur parenté supposée qu'une lointaine analogie de structure, marque d'un âge antérieur à l'état flexionnel où sont parvenus les idiomes des sémites et des aryas. Tandis que le sanscrit, le slave, le grec ou le latin, dans leur forme la plus antique, dès avant l'histoire, traversaient et dépassaient les phases monosyllabique et agglutinante, les autres langues parlées dans l'univers y demeuraient cantonnées et s'y maintiennent malgré le contact et la prédominance d'idiomes plus avancés. C'est là un fait d'une importance considérable pour l'étude du développement de la pensée et pour l'histoire du genre humain, puisqu'une proportion constante se retrouve partout entre la perfection de l'instrument linguistique et la valeur des races, entre la grammaire des peuples et leur destinée; mais ce n'est pas assurément, pour des centaines de langues disséminées sur la surface du globe, l'indice d'une origine commune.

Avant de signaler quelques-uns des traits qui, cette année, ont complété ou modifié le tableau que nous traçions naguère, nous sommes forcé de revenir encore une dernière fois sur certaines inductions aventureuses qui ne tendraient à rien moins qu'à remettre en question l'existence du groupe aryen, base et point de départ de notre science. Ce n'est pas au moment où ces congrès des orientalistes dont Paris a eu l'initiative, où les efforts de notre École des hautes études, où les travaux, les mémoires, les leçons de MM. Bréal, Louis Havet, Senart, Stan, Guyard, d'Arbois de Jubainville, Oppert, de Rosny, Maspéro, Lenormant, Halévy, et de tant d'autres, où le succès de nombreuses Revues spéciales[1]

1. A côté des publications périodiques déjà connues et appréciées, telles que le *Journal asiatique*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, les *Fascicules de l'École des hautes études*, les *Mémoires de la Société de linguistique*, la *Revue de linguistique* (fondée par M. A. Hovelacque, et aujourd'hui dirigée par M. Girard de Rialle), nous nous plaisons à recommander la *Revue critique*, de MM. Bréal, Monod, De la Berge et Paris (E. Leroux), dont les jugements impartiaux et sévères sont inspirés par l'érudition la plus sérieuse et la plus pointilleuse; l'amusant *Courrier de Vaugelas*, où M. Éman Martin débrouille l'étymologie et l'origine de nos locutions proverbiales et, ferme gardien de la langue française, n'épargne point les solécismes inévitables, bien que fâcheux, de la presse quotidienne et périodique; la *Revue bibliographique de philologie et d'histoire*, publiée chez E. Leroux, par MM. Hovelacque, Vinson, Foucaux, etc., et à laquelle M. J. Mohl vient de souhaiter la bienvenue dans le *Journal asiatique*, enfin la *Revue de philologie et d'ethnographie* consacrée spécialement aux langues non-aryennes, aux idiomes américains, etc.

attestent la renaissance de la linguistique en France ; ce n'est pas en ce moment qu'il faut laisser subsister dans l'esprit de nos lecteurs l'ombre même d'un doute sur la valeur et la portée de la philologie comparative.

Par la phonétique et la jonction des sons articulés, la linguistique appartient aux sciences naturelles, à la physiologie du larynx et de la bouche, et à l'anthropologie. Les racines, qu'elle dégage des mots, sont ses ossements fossiles, d'après lesquels elle reconstitue le langage préhistorique à ses divers états. Mais, dès qu'elle aborde les langues elles-mêmes, à l'aide de leurs monuments écrits, elle est une science historique : en effet, si les éléments du langage et le langage lui-même sont d'ordre naturel, l'emploi de ces éléments et les langues qui en résultent sont du domaine de l'histoire. Enfin, les lumières qu'elle répand sur les rapports de l'homme avec le monde extérieur et avec ses semblables en font un des plus précieux auxiliaires de la philosophie.

Ces triples relations, si intimement liées qu'on ne saurait toujours les isoler, engendrent des malentendus, qui persistent. L'appui que la linguistique apporte à la science, à l'histoire, à la philosophie, est volontiers traité d'ingérence, d'intrusion ; il n'est accepté qu'à grand'peine, surtout par l'histoire qu'elle dérange, et par la philosophie,

qu'elle renouvelle. *Inde iræ.* Mais en quoi, nous l'avons déjà demandé, peut-elle inquiéter l'anthropologie, non moins nouvelle et non moins hétérodoxe qu'elle-même? C'est ce que nous ne pouvons concevoir.

Nous notions dernièrement encore une sorte de défiance à l'endroit de ces immigrations aryennes auxquelles la linguistique fait remonter l'origine des civilisations supérieures. Il y a des anthropologistes qui ne seraient pas éloignés de penser que les huit grandes familles d'idiomes unies par la grammaire et le vocabulaire, et qui couvrent aujourd'hui de leurs ramifications innombrables la moitié de la terre habitée, depuis les bouches du Gange jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique, sont nées isolément dans chacune des régions où on les rencontre, ont été inventées à la fois par les races diverses, autochthones ou du moins antérieures à toute invasion connue, dont les crânes, les mâchoires et les armes primitives émaillent les couches du diluvium ou le sol des cavernes. Eh bien, une telle hypothèse, outre qu'elle est invérifiable et inutile, puisque nous ne saurons jamais quelles langues parlaient nos fossiles aïeux, ni même s'ils parlaient, suppose une méconnaissance absolue des rapports qui unissent les idiomes indo-européens.

Ces idiomes, en effet, ne peuvent rendre compte de leurs formes et de leur ordonnance. Aucun d'eux

ne s'explique par lui-même ; tous s'expliquent les uns par les autres. C'est en complétant leur grammaire à l'aide des indications fournies par tel ou tel d'entre eux, qu'on parvient à en reconstruire l'organisme. Le fonds commun que leur génie propre a transformé et modifié est leur unique raison d'être. Ils ne peuvent donc pas être nés isolément, et il est de toute nécessité qu'ils dérivent d'une source première, perdue parce qu'ils l'ont emportée avec eux, mais dont l'existence, en un lieu et en un temps quelconques, est une certitude, une évidence. Supposer le contraire, ce serait s'engager à soutenir que l'anglais des États-Unis, le français du Canada, l'espagnol de l'Amérique centrale et le portugais du Brésil se sont manifestés spontanément dans le Nouveau-Monde, sans relation nécessaire avec le continent européen. Mais les langues ne voyagent pas sans bouches qui les parlent. Celles qui nous occupent ont donc été importées par des immigrants, trop peu nombreux sans doute pour modifier sensiblement le mélange accompli déjà des divers types physiques antérieurs, mais assez puissants pour imposer leur langage, leur discipline intellectuelle et la civilisation correspondante. L'époque est incertaine, mais le fait ne l'est pas. Que la pierre éclatée, taillée ou polie, que le bronze ou le fer aient été antérieurs à l'invasion aryenne dans certains pays, qu'ils en aient été contemporains, peu importe ici

C'est le domaine propre de l'anthropologie, et aucun linguiste n'y touchera. Maintenant, l'anthropologie revendiquera-t-elle la question du point de départ des langues et de l'immigration aryennes ? Elle ne serait pas seule, en tout cas ; car l'histoire, si elle n'a pas assisté à la séparation des idiomes, a pu observer la direction des grandes masses humaines, et il faut avouer que ses conclusions s'accordent singulièrement avec celles de la linguistique. Quelques savants inclinent à penser que le courant des idiomes et des peuples aryens s'est établi d'Occident en Orient. Mettons que rien, dans l'anthropologie, ne s'oppose à ce qu'il en ait été ainsi : tout, dans la linguistique et dans l'histoire, prouve qu'il en a été autrement.

Et d'abord, étant admise la nécessité d'un berceau commun, il est à peine besoin de dire qu'il faut le chercher vers les régions où s'est conservée le plus longtemps l'effigie la moins fruste ou la moins altérée du prototype. Aussitôt il apparaît que l'image la plus approchée de l'organisme arya, déjà pourvu de sa grammaire complète, nous est offerte par le sanscrit védique et les dialectes perses. Or, nous pouvons déterminer par les indications du Rig-Véda, par les légendes du Mahabharata et du Ramayana, la marche des tribus voyageuses qui, franchissant les défilés de l'Indou-Kouch, se sont assez lentement avancées du Pendjab au Dékan, et ont conquis la

grande péninsule indienne, sans toutefois supprimer la population vaincue. Nous connaissons également le chemin des Aryo-Perses, depuis la Baktriane, où ont été composés certains *gathas* de l'Avesta, jusqu'à l'Iran et à l'Asie-Mineure, et leur tentative d'expansion vers la Thrace et la Grèce. Indiens et Perses sont donc partis de l'Asie centrale, du Turkestan, refoulés sans doute par l'ébranlement et la pression des hordes mongoliques. Ils en sont partis les derniers, en des temps presque historiques, et leur direction leur a été tracée par l'impossibilité d'en trouver une autre. Les Perses s'étendant à droite entre l'Indus, la Caspienne et l'Euphrate, les futurs Indous ont dû tourner de court et descendre vers le midi, à travers le réseau des affluents du haut Indus et du Gange.

Quant aux Grecs, leur origine orientale n'est pas douteuse; de même pour les Latins. Le développement indépendant de leurs langues, empruntées à un état moins complet de l'idiome central, indique qu'ils ont quitté le berceau commun avant les Indous et les Perses, probablement avant les Slaves et les Lithuaniens. Restent les Germains, détachés avant les Slaves et poussés par eux, rejetés vers la Scandinavie, puis s'étalant par degrés jusqu'au Danube et au Rhin; enfin les Gaulois, dont les traces, dans la vallée du Danube, n'ont pas été tout à fait effacées par le passage de tant de peuples, et qui, mêlés aux

Celtes soumis par eux (selon M. Alexandre Bertrand), aux Latins leurs vainqueurs, à des tribus franques, burgondes, gothiques, défendent avec des succès divers, depuis plus de deux mille ans, contre l'invasion germano-slave, cette rive gauche du Rhin, limite géographique de leur territoire; ainsi, les Hellènes antiques ont lutté contre les Perses envahisseurs pour garder la mer Égée et les côtes de l'Ionie. De l'ancien idiome gaulois, on ne connaît véritablement rien. Mais ses débris modernes, tels qu'on les dégage des dialectes néo-celtiques, révèlent à la fois une affinité directe avec les langues des Latins et des Germains, et un état plus fruste de l'idiome commun. Et, comme la présence des Gaulois dans les Gaules, dans la vallée du haut Danube, dans l'Italie du Nord et dans la Grande-Bretagne, avant les conquêtes romaines et les invasions germaniques, est un fait indubitable, leur origine orientale ne peut être mise en question. A une époque purement historique, on les voit, tout comme les Grecs, les Latins, les Germains, les Russes, opérer vers l'Orient d'assez nombreux retours offensifs, descendre au-delà du Pô et jusqu'à Rome, piller Delphes, fonder même en Asie-Mineure une domination galate; mais un mouvement secondaire, tout de réaction et d'aventure, ne peut être confondu avec l'antique migration primitive.

Qu'il faille reconnaître dans les populations de la

France, de l'Italie, de l'Allemagne, des éléments ethniques autochthones, ou du moins antérieurs à la venue des Aryas, constituer des races atlantiques, méditerranéennes, cela ne surprend et ne trouble aucun esprit familiarisé avec les découvertes de la géologie et de l'anthropologie. L'antiquité de l'homme remontant à des centaines et des centaines de siècles, combien de types de toutes sortes n'ont pas dû se succéder et se croiser sur la terre, à mesure que les continents et les îles prenaient leurs formes présentes ! La philologie aryenne ne pénètre point dans ces profondeurs. Ce n'est qu'au seuil même de l'histoire qu'elle vient réclamer sa part d'autorité dans l'ethnographie. Il n'existe, d'ailleurs, et ne peut exister d'antagonisme d'aucune espèce entre l'anthropologie et la linguistique; d'autant moins que celle-ci s'accorde parfaitement avec celle-là sur la longue existence de langues et de race différentes des idiomes et des peuples aryens. Elle est toute disposée à croire que le basque, par exemple, longtemps rapproché en vain du groupe finnois et maintenant rattaché sans vraisemblance, par M. H. de Charencey, aux dialectes américains, est un reste de ces idiomes perdus des Ibères, des Ligures, des Sicanes. C'est même le champ immense et encore mal exploré des langages demeurés en arrière de la conception aryenne, qui lui promet désormais les plus fécondes découvertes. Le domaine

aryen est défriché et circonscrit; il n'admet plus que les recherches de détail, auxquelles se rattachent les belles leçons de M. Bréal sur l'ombrien, et la plupart des fines analyses phonétiques publiées par la Société de linguistique et l'École des hautes études. Mais combien de groupes, encore indéterminés, sollicitent la sagacité des savants! Et ici la France, nous avons plaisir à le constater, ne demeure pas en arrière.

M. de Rosny s'attaque vaillamment au problème des origines japonaises; M. Lucien Adam établit des distinctions entre les familles mongolo-finnoises; M. Julien Vinson sépare les dialectes de l'Inde méridionale de la pseudo-classe touranienne à laquelle on les adjugeait à la légère; M. de Charencey essaye une grammaire comparée de certains idiomes américains. L'éminent président de la Société d'anthropologie, le général Faidherbe, rassemble des documents sur les langues du nord de l'Afrique, et M. Joseph Halévy interprète les inscriptions berbères, y cherchant, avec nos égyptologues, des traces d'influence ou même d'origine sémitique. Forcé de choisir entre tant de travaux, d'ingénieuses hypothèses, nous attirerons l'attention sur les progrès récents de l'assyriologie française.

M. Oppert, le créateur de la grammaire assyrienne, a cru retrouver par la prononciation

syllabique de certains signes, employés comme idéogrammes par les scribes de Babylone et de Ninive, le vocabulaire d'une langue non sémitique, demeurée vivante à côté de l'idiome officiel, dans les populations de la Chaldée et de l'Assyrie. L'existence de nombreux monuments bilingues, où ces signes sont placés en regard d'une traduction, l'a confirmé dans sa croyance. Cette langue, qu'il attribue naturellement aux peuples conquis et non supprimés par les envahisseurs sémites, il l'a reconstituée en partie et nommée sumérienne. Après lui est venu son disciple, M. François Lenormant, qui s'est lancé à corps perdu dans le déchiffrement des textes sumériens, qu'il préfère appeler accadiens. Non content d'exposer très-clairement la grande découverte, d'établir par des inductions séduisantes que les rois d'Assyrie faisaient enseigner à leurs fonctionnaires la langue du pays, il a créé de toutes pièces une grammmaire accadienne, avec paradigmes, traductions, vaste et spécieux édifice, et il a rattaché hardiment l'idiome ainsi exhumé à la fameuse classe touranienne ou agglutinante [1]. De là à esquisser une littérature, une mythologie et une histoire [2]

1. *Études accadiennes*, tome Ier (comprenant la grammaire). 1873, trois parties in-4o, autographiées.

2. Voir surtout : *Les premières civilisations*, études d'histoire et d'archéologie, par François Lenormant, tome second, 1874 (article intitulé : *Un Véda chaldéen*); et *La Magie chez les Chaldéens et les Origines accadiennes*, par le même, in-8, 1874.

accadiennes dont les témoignages, remontant à 2,500 ans avant notre ère, se seraient conservés intacts jusqu'au VIII[e] siècle dans les bibliothèques de Babylone et d'un certain nombre de cités saintes, il n'y avait qu'un pas, et M. Lenormant l'a franchi. Un monde nouveau est remonté à la lumière. Un puissant peuple, pourvu d'arts, d'industries, de croyances, luttant près de deux mille ans contre la domination des Sémites, qu'il civilise, tout un système religieux, compliqué de superstitions, de magie, de formules talismaniques, s'imposant aux vainqueurs, pénétrant de vive force dans le polythéisme primordial des fils de Sem ou de Cham, poussant ses infiltrations jusque dans la Bible et par là dans le christianisme lui-même, expliquant les étranges mythes du Kalévala finnois, un idiome antique, riche, épanoui en hymnes et en épopées qu'on va publier, les deux plus grandes familles humaines tributaires de ces aborigènes qu'elles ont partout dominés, absorbés, effacés de l'histoire: voilà le tableau, grandiose assurément et imprévu, que vient d'évoquer la prestigieuse érudition de M. François Lenormant.

Sans le suivre jusqu'au bout dans sa voie aventureuse, les savants, surtout les grands assyriologues anglais, paraissent avoir admis, avec M. Oppert, la réalité d'une langue sumérienne ou accadienne. Mais voici qu'une dissonnance se produit. Un sé-

mitisant habile, bien connu par son périlleux voyage à la recherche d'inscriptions sabéennes, M. J. Halévy, déclare qu'il n'est point convaincu, et expose très-méthodiquement ses doutes dans le *Journal asiatique* [1]. Il résout par la négative les trois questions suivantes : 1° La langue accadienne, en supposant qu'elle existe, appartient-elle à la famille des idiomes touraniens? 2° Peut-on admettre l'existence d'un peuple touranien sur le sol de la Babylonie ? 3° Les textes nommés accadiens constituent-ils une langue différente de l'assyrien, ou simplement un système idéographique inventé par les Assyriens eux-mêmes à côté de l'écriture phonétique ?

M. J. Halévy interroge successivement la phonétique, les radicaux, les désinences, les pronoms, le verbe, le vocabulaire, les noms géographiques, les auteurs anciens, les traditions locales, et il conclut que les textes dits accadiens n'ont pas eu pour rédacteurs des individus de race touranienne ; que rien n'y révèle une parenté mongole ou finnoise : qu'on n'est pas autorisé à regarder la mythologie dite accadienne comme le type des croyances communes à la race ouralo-altaïque; que tous les monuments qui nous restent de l'ancien empire émanent

1. Numéro de juin 1874. *Observations critiques sur les prétendus Touraniens de la Babylonie.*

uniquement de la population sémitique; enfin que « la composition et l'agencement des signes cunéiformes dans les documents nommés accadiens révèlent tous les caractères d'un système artificiel et destiné à être compris par la vue. » Donc il n'existe ni langue ni peuple accadiens, il n'y a dans tout ceci qu'une « hypothèse gratuite, qui n'est pas sans danger pour le progrès des études historiques sur l'Asie antérieure. » La négation, certes, est catégorique, et nous avons tenu à en reproduire les termes. Nous ne sommes point compétent pour trancher un tel débat, et nous attendons la réponse des accadistes. Mais, s'il faut l'avouer, nous éprouverions quelque regret à voir crouler par la base une théorie si laborieusement quoique si subitement construite, et s'évanouir une découverte, au moins aussi considérable, aussi féconde en résultats que la restitution du zend par Eugène Burnouf.

Parmi les caractères frappants des langues ouralo-altaïques, il n'en est pas de plus typique, et M. J. Halévy le refuse absolument à l'accadien, que l'harmonie des voyelles. C'est un bien singulier phénomène. Voici, sommairement, en quoi il consiste : en général, la voyelle des syllabes désinentielles est modifiée par l'influence de la voyelle radicale. Dans les langues du type osmanli (yakoute, turc, etc.), « un mot ne peut contenir tout ensemble des voyelles fortes (*u*, *o*, *a*, *e*), et des voyelles faibles

(*o*, *ü*, *é*, *i*). Dans les langues du type suomi (finnois, magyare, etc.), un mot peut contenir des voyelles fortes (*u*, *o*, *a*) et des voyalles neutres (*é*, *i*), ou des voyelles faibles (*o*, *ü*, *a*) et des voyelles neutres, mais non des voyelles fortes et des voyelles faibles.» Il s'en faut que ces principes s'appliquent dans toute leur rigueur; l'harmonie dans l'état présent peut être binaire ou ternaire, absolue, thématique ou désinentielle, complexé ou simple, entière, partielle ou défective, normale ou anormale. Mais il n'est pas de langue ouralo-altaïque où on n'en découvre des traces ; et M. Lucien Adam y voit justement un de ces caractères qui peuvent suffire à déterminer un groupe linguistique. Nulle part ailleurs, les transformations et altérations des voyelles n'obéissent à des règles fixes. L'harmonie vocalique est absente des langues aryennes et sémitiques, qui ont recours à des procédés très-supérieurs pour atrophier les suffixes en désinences et en flexions ; elle manque également à tous les idiomes agglutinants, tels que le japonais, le dravidien, le berbère, qu'on voudrait vainement faire rentrer dans la classe touranienne.

Maintenant, cette influence quasi musicale des voyelles entre elles obéit-elle aux lois de la physiologie et de l'acoustique, telles que M. L. Adam les expose d'après les subtiles observations de Helmoltz? Est-elle un fait primitif, datant d'une période

d'unité ouralo-altaïque? Les règles de l'harmonie vocalique remplissent-elles une fonction grammaticale ou n'ont-elles qu'une portée purement euphonique? M. Bœthlingk les considère comme le résultat naturel, physiologique d'un organisme propre à certains peuples, en un mot comme primitives; et pour lui, les langues où leur empire est absolu se sont conservées dans leur état originel.

M. Lucien Adam professe une opinion contraire, à laquelle il a été conduit par l'étude des monuments les plus anciens de la langue magyare. La juxtaposition inharmonique des syllabes radicales et suffixées est antérieure à leur jonction harmonique, graduellement établie. Schleicher a le premier entrevu le secret de la loi d'harmonie. « Les voyelles des syllabes de *relation,* dit-il, sont forcées de se mettre en harmonie avec les voyelles des syllabes de *signification*. C'est là une manière toute particulière d'assurer à la fois et l'unité du mot et la prédominance de la signification sur la relation. » Après lui, M. Riedl a établi la théorie sur une base scientifique, et a pu affirmer que l'harmonie vocalique « a pour raison d'être une fonction d'ordre intellectuel, » et non plus physiologique. On la voit se développer depuis le XIIe siècle de notre ère, et l'on peut croire que ses premiers essais remontent à l'époque, malheureusement indéter-

minée, où, d'une agrégation mécanique de syllabes, d'un simple composé, les peuples touraniens ont voulu faire un tout organique, un mot. « Le résultat auquel les langues à flexions sont arrivées, en déformant les radicaux employés comme suffixes, a été obtenu par les langues du Touran au moyen de mutations vocaliques régulières » qui, sans annuler le suffixe, le subordonnent suffisamment au radical, devenu un simple exposant. Or, par cela même que l'harmonie vocalique est une invention humaine et qu'elle se présente à la fois dans tous les idiomes ouralo-altaïques, il est nécessaire d'admettre une période de temps où toutes les tribus qui les parlent ont vécu réunies sur un point quelconque. Ainsi se trouve constitué, à côté des familles aryennes et sémitiques, un troisième groupe considérable auquel peuvent être appliquées dès à présent les méthodes sûres de la grammaire comparative.

Nous avons dit que, dans aucune langue, les voyelles n'étaient soumises aux lois harmoniques touraniennes. Mais leurs variations, ainsi que celles des consonnes, n'en jouent pas moins un rôle capital dans la différenciation des idiomes et dans l'expression des nuances de la pensée. Dans d'autres chapitres, nous nous proposons d'examiner ces phénomènes phonétiques, d'ordre à la fois physiologique et intellectuel. Tout en prenant pour base les

délicates analyses des Bopp, des Schleicher, des Bréal, nous serons singulièrement aidé dans notre tâche par le vaste *Tableau phonétique des principales langues usuelles*, que M. Émile Picot a dressé pour la *Revue de linguistique* d'avril 1874.

XI

LA PHONÉTIQUE INDO-EUROPÉENNE

M. le docteur Coudereau exposait récemment à la Société d'anthropologie un plan d'alphabet scientifique. Décrivant et classant, d'après leur point de départ anatomique et leur mécanisme physiologique, toutes les émissions possibles de la voix humaine, il cherchait à établir, pour éviter aux voyageurs les transcriptions multiples, une échelle exacte des sons et des bruits. La science du langage profitera certainement des indications de ce savant.

Par le larynx, la glotte, le voile du palais, la langue, les dents, les lèvres et les narines, le langage appartient en effet à l'histoire naturelle; il est le produit d'un organisme aux prises avec la sensation. La linguistique ne saurait donc en aucune façon se désintéresser des travaux des physiologistes et des physiciens sur la production des voyelles et des consonnes et sur les divers timbres

de la voix, puisque ce sont là les éléments ultimes de tout langage et de toute pensée. Toutefois, en acceptant et en réclamant le concours des sciences alliées, elle suit la voie et l'objet qui lui sont propres. Tandis que l'anatomie, la physiologie étudient les conditions où se manifestent les sons et les bruits dans leur état présent, la linguistique s'attache à l'histoire des signes phoniques; elle en note les variations et les permutations innombrables dans les idiomes d'une même famille.

Dans tout dialecte, dans tout groupe de langues, il y a une évolution involontaire et pour ainsi dire inconsciente du son et du bruit, qui est le trait fondamental de leurs physionomies respectives. L'homme n'a pas eu en tout temps et en tout lieu la libre disposition de la série vocale tout entière. Tel gosier a été rebelle à telle articulation. Tel peuple n'a jamais prononcé R, L, F, V, S ou telle autre consonne, ou bien il n'a pu les émettre à la place où un autre peuple les entendait; il les a aspirées, durcies, amollies ou remplacées, de manière à les rendre méconnaissables. La connaissance de ces substitutions, l'établissement de lois qui se tirent de faits constamment observés et soigneusement comparés, voilà les préliminaires obligés de toute science du langage : c'est ce qu'on nomme la phonétique.

Guide et régulatrice de l'étymologie, la phonétique est pleine de charmes sous son apparente ari-

dité. Bien plus, c'est, pour atteindre l'origine même du langage et de la pensée, le plus puissant instrument offert par la linguistique à la philosophie expérimentale. Si la décomposition des formes grammaticales en suffixes et en racines nous permet d'affirmer la réalité d'un âge où cinq cents monosyllabes environ suffisaient à la pensée confuse encore des Indo-Européens, la phonétique constate que ces embryons de mots étaient la combinaison de dix-sept ou dix-neuf lettres, contenant elles-mêmes en germe toutes les nuances minutieusement notées par M. Coudereau. Mais l'hésitation des langues congénères entre plusieurs consonnes, telles que K, T et P, R et L, ne peut-elle pas nous induire à restreindre encore l'alphabet primitif? La répugnance d'un dialecte pour quelques groupes de consonnes acceptés par un autre ne fait-elle pas supposer une période où l'Aryen ne pouvait prononcer une consonne sans l'appui immédiat d'une voyelle? Ainsi, par des éliminations successives, on arrive à concevoir de lentes étapes linguistiques où la pensée était réduite à quinze signes et à cent combinaisons, à neuf lettres et à vingt racines; bien plus, nous remontons par la pensée jusqu'à un état d'indistinction où le souffle, soit précédé, soit suivi d'un son ou d'un bruit confus, n'était qu'une interjection, le cri de l'animal. De ces périodes, antérieures au langage, nous ignorons tout, sauf leur

existence. La phonétique nous les révèle. L'animal n'a point dépassé la première; l'homme, doué d'un cerveau et d'un larynx perfectibles, les a franchies.

Mais sans nous lancer dans ces hypothèses légitimes de la paléontologie linguistique, arrêtons-nous au temps, bien reculé déjà, où les groupes indo-européens, en s'éloignant par degrés de la primitive Arie, ont commencé à varier dans la prononciation de la langue maternelle, langue faite et constituée, dont ils emportaient avec eux la grammaire et le vocabulaire. Nous marchons ici sur un terrain solide, dans une voie frayée par Bopp, Grimm, Kuhn, Pott, Benfey, Curtius, Corssen, Schleicher, par MM. Bréal, Baudry, Abel Hovelacque et vingt autres. C'est d'après les travaux de ces savants que nous essayerons d'esquisser les linéaments de la phonétique indo-européenne et de suivre le développement des trois ordres d'éléments phoniques représentés dans tous les alphabets : à savoir les voyelles, les explosives, et les continues, qui tiennent des unes et des autres.

Les voyelles primitives indo-européennes sont : *a* bref et peut-être *â* long, *i* bref et *î* long, *ou* (que nous écrivons *u*); il faut y joindre les diphthongues *au* et *ai*, origine de *ê* et *ô* longs ; les grammairiens de l'Inde comptent encore parmi les voyelles une sorte de trille, un *r* roulé, que la plupart des lin-

guistes considèrent comme une contraction de la syllabe primitive *ar*.

Les explosives, qui ne peuvent se prononcer sans le secours des voyelles, sont les gutturales *K*, *G* et *GH*, les dentales *T*, *D* et *DH*, les labiales *P* et *BH*. Il y a doute sur l'existence du *B* pur avant la séparation des idiomes.

Les continues sont : *j* prononcé comme notre *y*, apparenté à la voyelle *i*, et qui se rattache aussi, par notre *j*, et par le *g* (*dj*) des Italiens, aux explosives gutturales ; *v*, intermédiaire entre *u* et les labiales; les nasales *n* (voisine des dentales) et *m* (qui confine aux labiales); la liquide *r*, avec son substitut *l*, qui procède des dentales ; enfin la sifflante *s*.

Les autres sons et les autres bruits appartiennent au développement particulier des diverses langues, une fois séparées du tronc commun. Ils sont des altérations, ou mieux des transformations des signes vocaux primitifs. Ainsi les voyelles brèves *e* et *o*, la diphthongue *eu*, les nasales *an*, *in*, *on*, etc., proviennent de *a*, *i*, *u*; les aspirées dures *kh*, *th*, les palatales *tch*, *dj*, les chuintantes *ch*, *j*, la sifflante douce *z*, l'aspirée simple *h*, sont des métamorphoses ou des débris d'explosives et de continues correspondantes. Il s'est fait entre les lettres primitives, par la prononciation, par l'influence d'idiomes étrangers, par les préférences et les aptitudes des organes, des échanges innombrables d'où résultent les diver-

gences de dialectes identiques au début, et dont la phonétique est parvenue à formuler les lois.

Les principaux agents de la transformation des voyelles ont été : l'accent tonique, dont la place a singulièrement varié, selon les langues, mais qui a toujours exercé une influence prépondérante par voie d'allégement antérieur et de contraction postérieure ; la quantité, née de la rencontre de deux voyelles contractées et du contact des consonnes qui suivent ; l'affaiblissement et le renforcement par allongement, nasalisation ou diphthongaison ; enfin le besoin de variété dans les catégories grammaticales.

Dans toutes les langues du groupe, *a* bref, partout où il subsiste, est primitif. Mais il est très-souvent suppléé, en grec et en latin, par *e* et *o* brefs ; ces deux nuances du son manquent au sanscrit et au gothique ; le haut-allemand commence, vers le huitième siècle de notre ère, à substituer *e* à *a*. Quand il n'est pas accentué, déjà en sanscrit et surtout en grec et en latin, *a* s'affaiblit volontiers en *u* et en *i*, Le grec et le latin ont fait de ces variations l'usage le plus ingénieux dans la dérivation. Un exemple entre cent : *capio*, *cepi*, *accipio*, *aucupium ; cep, cip, cup*, représentent la même racine *cap ; o* manque à la série ; mais on le retrouve en des formes telles que *monere*, *extorris*, comparées à *mens* et à *terra*. Ainsi, dans nos deux langues classiques, *o* et *e* sont

toujours des substituts équivalents de *a* primitif; et très-souvent *u* et *i* sont dans le même cas.

Le sanscrit, le grec, le latin, le haut-allemand possèdent *â* long, qui fait défaut au gothique. Ce son, en grec et en latin, est très-ordinairement remplacé par *ê* et *ô*, quelquefois affaiblis en *a*, *e*, *o*; il y est primitif partout où il persiste.

I primitif s'est conservé sans altération; mais nous venons de voir qu'en sanscrit, surtout en grec et en latin, il tient volontiers la place d'un *a*. Ajoutons qu'il permute souvent avec la semi-voyelle *j*. Le même rapport existe entre *u* primitif, *a* et la semi-voyelle *v*. *I* et *u* sont sujets à des renforcements que le sanscrit exprime par les groupes *ai* (prononçez *ê*) et *au* (prononcez *ô*); le grec par *ei*, *oi*, *ai*, *au*, *eu*, *ou*; le latin par *æ*, *œ*, *i*, *ê*, *û*, parfois *e*, et par *au*, *ou*, *û*; le gothique par *ai*, *ei* et *iu*, le haut-allemand par *ai*, *ei* et *ie*.

Enfin, à tous ces changements, il faut ajouter la nasalisation, que nos deux langues classiques expriment par l'insertion de *n* ou *m*, comme dans les mots latins *linquere*, *rumpere*, *scandere*, *spondere*, *tundere*. Ce procédé se remarque dans tous les idiomes indo-européens, mais l'emploi en est capricieux et varie de langue à langue.

Toutes sèches qu'elles sont forcément, ces indications ne font-elles pas entrevoir l'immense écart qui s'est produit dès le principe entre la langue

mère et ses formes indienne, grecque, latine, germanique? etc. Que ne sera-ce pas, si nous joignons aux métamorphoses des voyelles les permutations des explosives et des continues, c'est-à-dire des consonnes?

Les phénomènes de substitution, d'affaiblissement et de renforcement, d'accommodation, de transposition ou métathèse, qui affectent partout les consonnes primitives, se rapportent non-seulement à des causes physiologiques, différences d'organes, contact de langues étrangères, mais encore à des tendances qu'on peut appeler morales, et qui s'accentuent à mesure que le mot, passant au sens symbolique, prenant une valeur individuelle et convenue, cesse de rappeler à ceux qui l'emploient les éléments représentatifs qu'une lente agglutination y a comme fondus. Le besoin de symétrie et de variété et la loi du moindre effort dominent désormais la destinée du langage.

Les gutturales *k* et *g* son sujettes en sanscrit à une altération que le grec et le latin ignorent, mais que les langues romanes, filles du latin, pratiquent largement; elles s'affaiblissent en palatales *tch*, *dj* et en chuintantes *ch*, *ç*, qui ne sont jamais primitives. Où le latin prononce *vocare*, *dico*, *cluere*, le sanscrit dit *vatch*, *diç*, *çru*. Au grec *keitai* correspond le sanscrit *çaitai*, et ainsi de suite pour le *g*. C'est seulement vers la fin de l'empire que les mots

tels que *decem*, *vocem*, etc., ont cessé de sonner *dekem*, *vokem*.

Un caractère commun aux trois langues, c'est l'hésitation fréquente entre la gutturale et la labiale fortes *k* et *p*. On peut comparer l'organique *pak* avec le grec *pep-tô* et le latin *coquo* (cuire), le sanscrit *pantchan* avec *pempe* et *quinque*, les formes *akva*, *equus*, *ispos* (*hippos*). Le grec va plus loin ; il fait quelquefois alterner le *t* avec *k* et *p*. *Pankan* devient le classique *pente*. L'attique *tettares* et l'homérique *pisures* représentent également l'organique *katvaras*, le latin *quatuor*.

Une confusion entre le *k* et le *g*, déjà sensible dans le grec (*misgô*, *mageiros*, à côté de *miscere* et *macer*), et qui paraît plus naturelle que les précédentes, est des plus ordinaires en latin ; il suffit de rapprocher *Cneius* et *gnaivus*, *vigenti* et *vicenties*, *confluges* et *fluctus*, *gubernator* et le grec *kubernètès*. Une autre particularité du latin, que les linguistes expliquent diversement, c'est la transcription de *k* par le groupe *qu* : *quis*, *quod*, *quinque*, *coquo*.

Le *g*, que le sanscrit amollit en palatale, se change volontiers en grec en *b*, *bêmi, baru, bous,* à côté des organiques *gâ*, aller, *garu*, *gaus*. Il passe même quelquefois en *d* : *dêmêtêr* pour *gê-mêtêr* (la terre-mère), *delphus* (organique *garbha,* matrice), d'où *adelphos*, frère, issu du même sein.

L'aspirée primitive *gh*, souvent altérée par le sanscrit en *h* simple, est représentée en grec, où il n'y a que des aspirées dures, par χ (khi), quelquefois par *gamma* à l'intérieur des mots, rarement par *thêta* (c. f. *gharma*, chaleur, et *thermos*). Le latin n'a d'autres aspirées que *h* et *f;* lorsqu'il ne substitue pas à *gh* un *g* simple, il le rend par *f* ou *h*.

Venons aux dentales. *T* primitif, en sanscrit, s'aspire quelquefois en *th* (qui ne correspond jamais au *thêta* grec), et, après *k*, s'assourdit en *ch*. *Rkcha*, *takchan*, *kchan* répondent régulièrement au grec *arctos* (ours), *tecktôn*, *kteinô* (tuer). Ce dernier fait est plus général en grec, où *t* primitif, conservé par les dialectes, dégénère en sifflante, surtout entre deux voyelles : *eikosi* (dorien *eikati*, vingt), *pherousi* pour *pheronti*, ils portent, *plousios* pour *ploutios*, riche, etc. Le même changement est familier au latin : *usus*, *missus*, *quassus*, etc., de *uti*, *mittere*, *quatere*. Notons un adoucissement dans *quadraginta*, de *quatuor*, très-commun en espagnol et en italien.

D, intact dans une foule de mots grecs et latins, est cependant sujet à deux modifications très-remarquables. En grec, lorsqu'il est suivi d'un *j* organique, il s'incorpore dans un *zêta : Zeus*, par exemple, est la transcription exacte de *Djaus*. En latin et dans les dialectes voisins, il s'affaiblit

assez souvent en *l* et en *r* : *Olfacere* renferme la même racine que *odor; levir*, beau-frère, est le sanscrit *daivar* et le grec *daêr; Ulysses* équivaut à *Odusseus; lacru-ma* à *dakru* : d'où ce résultat singulier, mais parfaitement conforme aux lois phonétiques, que le gothique *tagr*, l'anglais *tear*, est identique à la première syllabe de notre mot *larme*.

Rarement, il semble qu'en grec le *d* organique s'aspire, soit après une nasale : *xanthos*, jaune, brillant (racine *skand*), *anthrôpos*, homme, de *aner*, *andros*, soit au commencement d'un mot, *theos* par exemple; mais le premier et le dernier exemples sont fort douteux.

Quant au *dh* organique, il est constamment rendu en grec par *thêta*. En latin, il appelle un *d*, quelquefois un *f*, très-rarement un *b*.

Parmi les labiales, nous laissons de côté la douce, *b*, qui ne paraît primitive ni en sanscrit, ni en grec, ni en latin (où elle semble provenir d'une aspirée ou d'un *p*) et le *ph*, particulier en sanscrit, où il remplace un groupe *sp* (comparez le latin *spuma*, écume, au sanscrit *phaina*).

Bh est, avec *p*, la seule primitive certaine du groupe labial explosif; corrrectement rendu en grec par le *phi*, rarement par *b*, *bh* organique s'affaiblit quelquefois, dans l'intérieur des mots sanscrits, en *h;* il répond en latin et dans les dialectes italiques à *f* et surtout à *b*.

Dans ce rapide tableau des explosives, il n'a pas été question des langues germaniques. C'est que les consonnes y sont soumises à un système d'altération très-différent des permutations grecques et latines. Jacob Grimm en a découvert le mécanisme, et bien que ses *lois*, contestées par quelques savants contemporains, s'appliquent imparfaitement aux gutturales et labiales, elles ne sont encore ni abandonnées ni remplacées; nous les rappelons en quelques mots. En gothique et dans les dialectes bas-allemands, les douces originelles deviennent des fortes, les fortes des aspirées, les aspirées des douces. Mais ce qui est plus singulier, c'est que le haut-allemand opère la même substitution sur les consonnes gothiques. De sorte que les douces originelles y sont représentées par des aspirées, les fortes par des douces, les aspirées par des fortes. Toutefois, pour les labiales, il en reste à l'étage gothique, et pour les gutturales il y revient. La double substitution n'a lieu que dans l'ordre des dentales. En voici quelques exemples frappants : au latin *duo*, *decem*, *dens*, *dius*, *domare*, *dicere*, *videre*, *sua(d)vis* répondent le gothique *tvai*, *taihun*, *tunthus*, *Tius*, *tamjan*, *taihan*, *vitan*, *suts* (anglais *sweet*) et le haut-allemand ancien ou moderne *zwei*, *zehan*, *zand*, *Zio*, *zahmen*, *zeigôn*, *vizan*, *suozi*. Le *z* est l'aspirée dentale germanique.

Des causes profondes ou accidentelles ont con-

couru à ce bouleversement si étrange pour nos oreilles latinisées : usure et confusion des sons originels; contact de races étrangères; indécision dans l'articulation à l'époque où les langues se sont séparées et fixées; enfin conformation particulière de l'appareil vocal, on n'en peut douter, aujourd'hui encore, quand on entend le français ou l'italien prononcé par un Allemand. Quoi qu'il en soit, nous tenons là le fait capital, le déguisement, le trompe-l'œil, qui a si longtemps dérobé aux linguistes la parenté intime des langues germaniques avec leurs sœurs de l'Inde, de la Grèce et de l'Italie.

Il nous reste à considérer les consonnes continues, que leur caractère hybride rend plus sensibles encore aux diverses causes de transformation. Les nasales, généralement primitives lorsqu'elles sont initiales, subissent, dans le corps des mots, de nombreuses altérations euphoniques. *N* est une dentale; suivi d'une labiale, il s'y accommode et se change en *m;* de même il prend, devant les gutturales, en sanscrit et en grec notamment, un son guttural. La prononciation de nos mots *embrasser*, *emmêler*, *engouer* fera suffisamment comprendre ces alternances constantes. Mais voici des faits plus particuliers. Entre deux voyelles, le grec affaiblit *n* en *u : Lêtous* pour *Lêtonos* (de Latone), *meizous* pour *meizones;* devant une dentale, un *s*, ou un *t* affaibli en *s*, *n* devient *u*, *i* : *pherousi* pour *pheronti*

(ils portent), *hippous* pour *hippons*, *odous* pour *odonts*, *titheis* pour *tithens*, *tithents* (posé). En latin dans les mêmes cas, il se conserve pur, ou disparaît : comparez à *pherousi ferunt*, à *hippous equos ;* il tombe presque toujours là où le grec l'affectionne, dans les terminaisons, *sermo*, *homo*, *Apollo*, *ratio* pour *sermôn*, *homôn*, etc.; ou bien est remplacé par *m : equum* (*hippon*)*; lectum*, *siem*, *sim* (*eiên*), etc.

N, qui est une dentale, est aussi une liquide; ses permutations avec *l*, rares en grec, déjà sensibles en latin (*lympha-nympha*, *libella-niveau*), sont communes dans les langues romanes (*veleno-venenum*, *orphelin-orphaninum*, *diacre-diaconus*).

Enfin un usage fréquent de *n*, surtout en latin, c'est la nasalisation des voyelles.

Dans un dialecte bas-allemand, l'anglo-saxon, la chute de *n* est fréquente avant une dentale : c'est ce qui explique des formes telles que *mouth*, *tooth*, *goose*, *other*, à côté du gothique *munths* (bouche), *tunthus* (dent), *anther* (autre) et du haut-allemand *ganz*, oie.

M initial persiste d'ordinaire, sauf en grec devant *r*, où il se durcit en *b : brotos* (mortel) pour *mrotos*, *bradus* (lent) qui répond au sanscrit *mrdu* et au latin *mollis* pour *modlis*.

M médial est sujet à diverses accommodations et assimilations. *M* final n'est point souffert en grec ; il y permute avec *n*, ou il tombe. Le latin, au con-

traire, a partout adopté *m* final; mais, comme le prouve l'élision constante, il le prononce à peine. La chute de cet *m,* un des caractères principaux des langues romanes, avait déjà commencé avant notre ère. Sur l'inscription des Scipions, il est omis dans plusieurs accusatifs.

Nous avons dit que la liquide primitive était indécise entre *r* et *l*; les deux sons alternent. Là où le sanscrit écrit *ritch* (laisser), *rutch* (briller), le grec et le latin disent *linquo*, *leipô*, *leukos*, *lucere;* au latin *rumpo* répond le sanscrit *lumpâmi*. On peut comparer au grec *barbarus*, *eiros*, *leirion*, le latin *balbus*, *vellus*, *lilium*. Les deux suffixes latins *alis* et *aris* ne sont qu'un, et c'est l'euphonie seule qui décide de leur emploi.

R initial, familier au latin, répugne au grec; l'esprit rude qui le précède dans *hrêgnumi* (je brise), *hrîgus* (froid); et que le dialecte éolien figurait par *b* prosthétique (*bretor*, *brodon*), est le débris d'un *s*, d'un *bh*, parfois du groupe *sk;* il suffit de rappeler le latin *frangere*, *frigus*, etc. *R* médial et final est ordinaire en grec et en latin; seulement en latin il est souvent le substitut d'un *s* primitif. C'est là un des caractères les plus saillants des dialectes italiques. D'abord adopté entre deux voyelles (*floris*, *generis, amare*), l'échange s'est étendu aux finales : *arbor*, *honor*, *mœror,* sont pour *arbos, honos*, *mœros*. En outre, *r* et *l* latins répondent souvent à *d* et *n*

primitifs : *arcessere*, *arbiter*, *meridies* pour *adcessere*, *adbiter*, *medidies ; alius* pour *anjus*. La permutation de *d* médial en *r* est de règle en ombrien. La chute de *r* a été notée plus d'une fois en latin devant *b*, *d* et *sc*, *st*.

Les altérations des spirantes *j* et *v* intéressent surtout la langue grecque. Au contraire du latin et du sanscrit, qui prononcent aisément ces deux lettres et ne leur imposent que des modifications et des contractions très-peu mystérieuses, le grec les a perdues et s'ingénie à les remplacer par des aspirations fortes ou douces, des zézaiements, des labiales, des voyelles équivalentes. Toutes les fois qu'il le peut, il les supprime.

I étant le plus proche parent de *j*, c'est lui qu'on s'attend à rencontrer ; et c'est ce qui a lieu dans un grand nombre de cas, surtout à l'intérieur des mots, dans les génitifs archaïques en *oio*, dans les suffixes *iôn*, *ios*, *eios*, dans les verbes *éiên*, *luéiên*, et par métathèse dans beaucoup de formes telles que *melaina* (noire) pour *melanja*, dans tous les verbes en *einô*, *eirô*, *eilô*, *ellô*, etc. L'*i* est plus rare pour le *j* initial ; toutefois, on peut citer encore *iaomai*, guérir, *Iaones* (Ioniens, pour *Javanas*), et quelques autres. Mais le représentant ordinaire du *j* au commencement des mots est le signe appelé esprit rude, et que nous transcrivons ici par *h* : par exemple, dans le relatif *hos*, *hê*, *ho*, qui répond à

l'organique *jas, ja, jad*, dans *hagios*, saint, *hêpar* foie, en latin *jecur*, etc. Enfin, le groupe important *dj* est presque toujours rendu en grec par le zèta, son moitié sifflant, moitié dental : de sorte que *Djaus* est devenu régulièrement *Zeus*, et que toute une classe de verbes, formés d'un radical terminé par un *d* et du suffixe bien connu *ja*, nous a fourni, à nous autres Français, un type que nous avons fait nôtre. Tous nos verbes en *iser* et tous nos substantifs en *isme* procèdent des verbes grecs en *izô* pour *idjô*.

V n'a pas couru moins d'aventures; changé naturellement en *u* dans *duô*, *tu*, *kuôn*, etc.; en *b* dans *boulòmai*, *bios*, *bia*, etc., en *phi* dans *sphos* pour *sva*, assimilé dans *hikkos*, *hippos*, supprimé entre deux voyelles dans *oïs* (brebis), *aiôn* (c. f. *œvum*), *kleos*, gloire (sscr. *Çravas*) etc., il a pour représentant fidèle, au commencement des mots, l'esprit doux (*is*, force, *oida*, je sais, *oikos* (lat. *vicus*), *oinos* (lat. *vinum*) *emo* (lat. *vomo*), etc.; et quelquefois, par erreur, l'esprit rude, dans *hesperos*, *hestia*, *hêrôs*. Le *v* n'a pas toujours manqué à la langue grecque; il y a été figuré par un caractère appelé *digamma* et dont nous avons fait notre signe *F*. L'esprit doux est le reste, le vestige de ce digamma.

Les métamorphoses de la sifflante primitive sont également nombreuses et caractéristiques.

Le sanscrit l'altère en *ç*, *ch*, *h* faible.

Le latin respecte *s* initial suivi d'une voyelle ou d'un *v* : *sedeo, septem*, *soror*, *suavis*, etc ; mais il le laisse tomber avant *r*, *l*, *n*, *m*, *f*, *t*, *c* : *rivus*, de *sru*, couler ; *nare* de *snâ*, nager ; *memor*, de *smar*, se souvenir ; *nurus*, bru, sanscrit *snucha ; fungus*, grec *sphoggos ; limus*, pour *slimus ; lis*, *locus*, pour *stlis* et *stlocus*. Médial, il le conserve soutenu par une consonne perdue ou persistante ; mais, dès le IVe siècle avant notre ère, il le change en *r* entre deux voyelles, comme nous l'avons noté précédemment. Final, il le garde généralement, mais plutôt dans l'écriture que dans la prononciation. Ennius et ses contemporains n'en tenaient pas compte dans leurs vers ; et si la langue littéraire l'a retenu, le parler commun l'omettait. Ainsi le langage parlé du second siècle avant Jésus-Christ, par la chute de *m* et *s* finaux, et par l'action de l'accent tonique, préludait à la phonétique romane. Des mots tels que *oraclo* (*m*), *domino* (*s*) sont déjà de l'italien.

S initial, en grec, ne s'est guère sauvé que grâce à l'appui d'une consonne suivante. Il est ordinairement remplacé par l'esprit rude, comme dans *hekuros*, latin *socer* (beau-père), dans *herpo*, latin *serpo*, *hepomai*, latin *sequor*, et, par anomalie, par l'esprit doux, comme dans *étéos*, sanscrit *satja* (véritable), *Erinnus*, sanscrit *Saranju*. Il tombe devant *n*, *m*, *t* et entre deux voyelles : *nuos*, latin *nurus*,

sanscrit *snucha*, *merimna*, de *smar*, *tauros* pour *sthûra; dêmou*, pour *dêmoio*, *dêmosjo, génous* pour *génèos*, *génésos*. On voit ici l'identité fondamentale des génitifs latins en *eris*, *oris*, avec les génitifs grecs en *ous*.

Nous avons parcouru un bien vaste champ, et il nous faudra quelque jour revenir sur bien des particularités omises ou négligées; car c'est dans les détails, les exemples, les comparaisons, que résident l'attrait et aussi l'autorité de la phonétique. Au moins en avons-nous dit assez pour faire entrevoir les causes naturelles, le plus souvent physiologiques et involontaires, qui ont présidé au développement particulier des langues indo-européennes, creusé entre elles des lignes de démarcation de plus en plus profondes, et dérobé le fonds commun des racines primitives et des signes phoniques sous la variété infinie des prononciations. D'autre part, en remarquant que ces métamorphoses, ces permutations de voyelles, d'explosives, de continues, admettent un classement et des lois, on a pu se convaincre que la comparaison attentive des idiomes d'une même famille les ramène forcément à leur unité originelle et à leurs éléments premiers, c'est-à dire aux antiques tâtonnements de la parole et de la pensée naissantes. Enfin, et en passant, on aura compris que l'étymologie n'est point un jeu d'enfants ou d'esprits ingénieux : c'est

une science, délicate, il est vrai, et hasardeuse pour les imprudents, mais féconde pour ceux qui ne s'écartent point de la méthode, et l'une des alliées les plus nécessaires de la philosophie.

XII

LA LANGUE MÈRE INDO-EUROPÉENNE

1876

« Aucun philologue, a dit Sir William Jones, mort en 1794, ne saurait examiner le sanscrit, le grec et le latin, sans penser qu'ils sont issus d'une source commune, laquelle, peut-être, n'existe plus. Il y a une raison du même genre, quoique moins évidente, pour supposer que le gothique et le celtique ont eu la même origine que le sanscrit; nous pouvons aussi comprendre l'ancien persan dans cette famille. » Et en effet, lorsque sept ou huit groupes d'idiomes, à travers toutes les variations de leur développement particulier, ont conservé durant plus de trois mille ans les traits fondamentaux d'une intime parenté, le même plan et le même fonds, l'identité lexique et grammaticale; lorsque, parmi eux, aucun ne peut rendre compte de sa structure et de sa formation, comment croire

qu'ils soient nés spontanément et isolément, au lieu et à l'époque où ils se sont pour la première fois révélés à l'histoire? Des langues sœurs concluent à une langue mère. Ce n'est pas là une simple induction. La filiation des langues romanes a toute la certitude d'un fait naturel et historique. Qui ne sait que le latin est leur unique raison d'être, leur condition *sine qua non?* Sans le latin, il n'existerait ni français, ni espagnol, ni italien. De même les langues parlées par les Celtes, les Germains, les Slaves, les Hellènes, les Italiotes, les Perses et les Hindous ne posséderaient aucun des caractères qui les distinguent et qui les unissent, si elles ne procédaient d'un ancêtre, d'un antécédent commun, dont elles ne sont que les altérations et les dialectes. Il est vrai que le latin nous reste, que de nombreux monuments épigraphiques et littéraires nous l'ont conservé; l'indo-européen primitif a disparu, avant que l'histoire en ait pu fixer le souvenir; antérieur à l'écriture, il n'a point survécu aux idiomes qu'il a engendrés. Mais sa mort n'est qu'apparente; comme le latin lui-même, il subsiste, il vit en quelque sorte dans les langues nourries et formées de sa substance.

C'est pourquoi les linguistes ne se sont pas contentés d'affirmer l'existence d'une langue mère indo-européenne; ils ont prétendu en extraire le corps même, des dialectes qui en sont issus. Guidés

par la grammaire comparée et surtout par la classification précise des phénomènes phonétiques particuliers à chaque groupe de la famille [1], ils ont reconstitué la forme typique, organique des mots défigurés ou usés par les migrations et par les siècles. Ainsi opère l'érudit paléographe, déchiffrant un texte original à l'aide de copies fautives et souvent très-postérieures. Parmi les savants qui, après Bopp, ont tenté cette œuvre difficile, il faut citer d'abord notre compatriote M. Chavée (1848, *Lexiologie indo-européenne*), puis Ad. Pictet, Pott, Schleicher, qui a adopté l'usage de placer en tête de toute recherche grammaticale le prototype aryen supposé; Aug. Fick, qui a publié en 1870 un *Dictionnaire comparé de la langue indo-germanique;* enfin Max Müller et G. Curtius, auteurs de deux essais sur la *Stratification du langage* et la *Chronologie dans la formation des langues indo-germaniques,* dont la traduction forme le premier fascicule de notre Bibliothèque des hautes études. Rappelons aussi les remarquables études de M. Hovelacque dans la *Revue de linguistique* et ses excellents résumés de la question dans les *Instructions pour l'étude élémentaire* (1871), et dans la *Linguistique* (Reinwald, 1876).

La recherche de la langue mère a éclairé d'une

1. Nous avons essayé de résumer les lois phonétiques indo-européennes dans le chapitre précédent.

vive lumière le mécanisme intime, la juxtaposition des éléments linguistiques, la fusion de la racine nue et monosyllabique avec les affixes, suffixes et préfixes, la notion du thème ou radical, l'origine probable et le sens des flexions et des désinences. Mais ces résultats positifs ne lui ont pas suffi et ne pouvaient lui suffire. Elle avait lancé l'esprit sur une piste indéfinie; elle l'a entraîné à des reconstructions de plus en plus hardies, où la logique, périlleux guide, est venue suppléer l'expérience absente et impossible. Après avoir ramené tout le vocabulaire à quatre ou cinq cents monosyllabes, on a abordé l'histoire inconnue de leurs combinaisons; décomposant ces monosyllabes eux-mêmes, on les a classés, selon le nombre de lettres, en primaires, secondaires, tertiaires; on a présenté les racines les plus simples comme les éléments derniers du langage aryen; et l'on est arrivé à une période antérieure à toute grammaire, où le cri articulé confinait à l'onomatopée, au cri animal. Enfin, on a cru toucher à l'origine même du langage et au point de départ de la pensée. Et c'est bien là le but, selon nous fort légitime, de toute étude linguistique et grammaticale; c'en est au moins le grand, le puissant attrait; mais en y courant, n'a-t-on pas omis bien des étapes, sauté des abîmes? L'anthropologie et la géologie nous disent que l'homme est ancien sur la terre; peut-être

articule-t-il depuis l'âge tertiaire ; est-ce à l'organisme indo-européen, le plus parfait, et sans doute le plus nouveau des systèmes linguistiques, qu'il faut demander le secret de la parole, vieille de cinquante ou de cent mille années ?

L'heure n'est-elle pas venue de vérifier, à l'aide d'expériences plus complètes et plus minutieuses, tant d'hypothèses séduisantes, prématurément converties en lois ? Telle est depuis longtemps la préoccupation de M. Michel Bréal. Son esprit rigoureux et net, très-éloigné des théories aventureuses, le ramenait sans cesse devant les difficultés inaperçues ou éludées. Après avoir enseigné dix ans, non sans restrictions fréquentes, les découvertes et les solutions de ses maîtres et de ses émules, l'éminent professeur a pris conscience de sa personnalité scientifique ; il a émis des doutes de plus en plus nombreux ; enfin, reprenant des idées déjà présentées à ses auditeurs du Collége de France (9 mars 1876), il vient de les développer, à l'Institut, dans une communication que divers journaux ont résumée et dont il nous a été donné de prendre lecture. Elles sont d'une grande importance pour l'histoire naturelle et la philosophie du langage.

M. Bréal ne conteste aucunement l'existence d'une langue mère indo-européenne ; il admet très-volontiers la restitution de formes simples qui rendent compte de toutes les altérations d'un même

type; pour lui, *ganas* est bien le primitif du latin *genus*, du grec *genos*, du sanscrit *djanas; bharanti* est bien l'organique du latin *ferunt*, de l'éolien *pheronti*, du gothique *bairand*, etc. Mais il ne peut oublier que des termes reconstruits par la comparaison et la généralisation « sont, avec les mots grecs, latins ou sanscrits, à peu près dans le même rapport que les *idées* platoniciennes avec les objets du monde réel ». Il se défie de la régularité idéale attribuée à l'indo-européen; les rameaux ne se sont pas séparés du tronc tous à la fois, à une heure déterminée; la langue mère a dû porter ses filles dans son sein longtemps avant de les abandonner chacune à sa destinée propre; vivante, elle n'a pu être immuable; comme toute autre, elle a subi des influences, contracté des emprunts; qui sait ce qu'elle doit à ses devancières ou à ses voisines? L'induction y constate des doublets antérieurs à la séparation des idiomes, des formes jumelles qu'on ne peut dériver l'une de l'autre, tour à tour préférées par les différents groupes : ce sont là des traces de dialectes antiques, germes à leur tour de dialectes nouveaux.

A côté du sanscrit *çrad-dhâ* (latin *cred-o*), du grec *card-ia*, du latin *cord-is*, de l'anglais *heart*, que la phonétique rattache à un primitif *kard*, le sanscrit *hrd-aja* et la forme zende correspondante supposent un organique *ghard*. La comparaison du



sanscrit *nakh-a,* lithuanien *nag-a*, avec le grec *o-nuch-os*, latin *u-ngu-is;* du sanscrit *nâbh-i*, vieux haut-allemand *nab-als*, avec le grec *o-mpha-los*, latin *u-mbi-licus*, de *thura*, anglais *door*, avec le sanscrit *dvâr*, peut-être reliés par le latin *for-es;* de *dêvas*, *deus* avec *theos;* de *man* (penser), *dam* (dompter), *gan* (engendrer), avec *mnâ*, *dmâ*, *gnâ*, implique de pareilles divergences initiales. Cependant la vraisemblance parle ici plus haut que la phonétique et conduit à identifier les éléments de chacun de ces couples. Mais la rigueur des restitutions indo-européennes n'en est pas moins ébranlée. De quelle nature étaient ces variations anciennes? purement physiologiques, ou bien déjà historiques? Procédaient-elles d'une incertitude dans l'articulation, ou d'une altération dialectale? C'est ce que la science n'est pas en état de décider.

A la pureté absolue de la langue mère, les linguistes ajoutent la *transparence* absolue; on veut que chacun de ses mots révèle sa valeur significative; on les rattache à des racines réelles ou factices, qui, peut-être, leur sont postérieures. Mais la langue mère sortirait tout à fait des conditions ordinaires si tous les mots y étaient également transparents; et, de fait, beaucoup, parmi les plus nécessaires et les plus répandus, noms de choses, d'êtres, d'organes, d'états, de qualités même, résistent à ces dérivations artificielles.

Avi-s, la brebis (sanscr. et lith. *avis*, lat. *ovis*. gr. *oïs*, irland. *oi*), vient-il de *avi*, doux, comme le veut Curtius, ou de *av* (?), marcher, supposé par Fick? *Gâus*, bœuf (*bous*, *bos*, allem. *kuh*) vient-il de *gam*, aller? *Sthû-ra*, taureau (*taurus*, *stier*), de *sthâ*, se tenir debout? *ukshan*, bœuf (gothique *auhsa*, anglais *ox*), de *uksh*, grandir; ou de *uksh*, arroser, féconder? *Sû* (cochon), de *sû*, engendrer? *Ghansa*, oie (*chên*), de *chainô*, bâiller? *Arksha*, ours (*arktos*, *ursus*), d'une racine signifiant blanchir, ou hurler, ou déchirer? *Paku*, bétail (latin *pecu*, gothique *faihu*), de *pak*, attacher? L'Arya n'a-t-il pas dû trouver les animaux déjà nommés? Et a-t-il pu remplacer tous ces termes objectifs et concrets par des qualificatifs abstraits?

Il en est de même pour les noms du pied (*pada*, *pes*), de la dent (*danta*), de la joue (*ghanu*, *gena*), de la bouche (*âs*, *os*), du nez (*nâsa*), du bras (*bâghu*, *pêchus*), de l'épaule (*amsa*, *humerus*), du foie *jakar*, *jecur*, *hêpar*), de la chair (*krava*, *chrôs*), des os (*asti*, *ossa*), etc.

Ils sont très-probablement antérieurs aux racines dont on cherche à les tirer; peut-être leur ont-ils donné naissance.

Pa, *ma*, les premiers bégaiements de l'enfant, ont pu être les noms du père et de la mère, comme Lubbock le suggère dans ses *Origines de la civilisation*, avant que le suffixe *tr* ou *tar* leur donnât l'as-

pect de dérivés des racines *pâ*, protéger, et *mâ*, produire. Jusqu'à présent, les autres noms des membres de la famille : *Snushâ*, *nurus*, la bru, *svasar*, *soror*, la sœur, *dêvar, levir*, le beau-frère, *napât*, *nepos*, le petit-fils, *çvaçura*, *socer*, le beau-père, n'ont pas trouvé d'explication acceptable. Qui réduira à des racines abstraites *agni*, *ignis*, le feu, *ghima* et *ghja*, la neige, *nabhas*, *nephos*, le nuage, *ravas*, *rus*, la campagne, *vîra*, *nar*, l'homme, *dama*, la maison, *ajas*, *æs*, l'airain, le métal, *apas*, *opus*, le travail, *râ*, *res*, la chose, *ghast*, *hostis*, l'ennemi, l'étranger? Et encore : *garu*, lourd, *laghu*, léger, *varu*, large, *gharma*, chaud, *juvan*, jeune, *sana*, vieux, *nava*, nouveau, *daksha*, droit, *sâmi*, demi, qui se reconnaissent dans toutes nos langues? Depuis plus de trente siècles, les mêmes mots servent à compter de dix à cent (sauf *un* qui a varié par suite d'une confusion avec les pronoms). « L'intérêt dut les défendre, une fois trouvés, contre tout remplacement. » Ils sont certainement antérieurs, au moins de deux à dix, à la période où s'est formée la grammaire. En vain Goldstücker veut dériver *sapta* de *sap*, *hépomai*, suivre. Mieux vaudrait le rapprocher de l'hébreu *shebo*, comme *six* de l'hébreu *shêsh*, en supposant un âge aryo-sémitique. La ressemblance de *dak-an*, dix, avec *dak-tulos*, *dig-itus*, indique peut-être que *dak*, dans nos langues, a été le plus ancien nom de la main. Mais qui expliquera *dak*?

S'il est malaisé de déterminer le sens des racines, qui sont pourtant la partie significative du mot, l'embarras est plus grand encore quand il s'agit de celles qui expriment des rapports grammaticaux. Atrophiées par l'agglutination et par la flexion, elles déroutent l'analyse par leur variabilité. L'office que le temps leur a conféré n'est pas un sûr indice de leur valeur originelle. Non-seulement elles échappent aux vaines définitions à *priori* des métaphysiciens, Aristote, Kant, Godfried Hermann et tant d'autres qui ont voulu fonder la grammaire générale sur la logique; mais encore elles déroutent l'expérience des linguistes.

Lorsqu'on voit s'appauvrir graduellement les désinences de la déclinaison, à mesure que les langues se rapprochent de l'état analytique, on est porté à croire que ce dépérissement est une loi du langage aryen, une loi dont les effets s'étaient fait sentir bien avant les premiers hymnes védiques. Les huit cas conservés par le sanscrit et les idiomes slaves nous apparaissent moins comme les compartiments primitifs d'un cadre organique que comme les débris de toute une classe d'artifices postpositifs analogues. Il est donc bien chanceux de demander à ces huit cas, aux six du latin, aux cinq du grec classique un sens précis et une valeur logique originelle. Et d'abord, la variété des désinences qui se sont fixées sur un seul et même cas s'oppose à

toute réduction. Quelle relation établir entre les datifs-ablatifs latins *domin-is*, *avi-bus*, les locatifs sanscrits *pad-i*, *vadhv-âm*, les nominatifs sanscrits *marutas* et *tê*, les génitifs *famili-as*, *famili-ai*, *soror-is?* Le *s* du génitif qui se retrouve dans *kavês* (du poëte), *sunôs* (du fils), *Çiva-s-ja* (de Çiva,) dans *logo(s)io*, et peut-être dans *domini*, pour *domino(s)i(o)*, ne semble avoir joué d'abord que l'office de cas indirect ou de complément. Tel est son rôle dans *na-s* et *va-s*, génitif-datif-accusatif sanscrit des pronoms nous et vous; dans *kuklo-se*, *oiko-se;* dans les adverbes sanscrits en *tas*, grecs en *tos*, latins en *tus* (*in-tus*, *subtus*, *funditus*), ce *tas* n'est autre chose qu'un cas indéterminé du pronom *ta*, celui-ci, ceci.

Schleicher a supposé que le singulier formait le pluriel par la répétition de certaines désinences; mais, en fait, la déclinaison plurielle ne correspond pas à celle du singulier. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer aux génitif et locatif singuliers sanscrits *marut-as*, *marut-i* (du vent, dans le vent) les formes du pluriel *marut-âm*, *marut-su*. L'idée du nombre semble avoir pénétré après coup dans la déclinaison. De là des perturbations, antérieures sans doute à la période où les langues aryennes se sont différenciées, dont l'indo-européen lui-même, tel qu'on peut le restituer, ne rend pas compte. Avant la déclinaison à huit cas, il y en eut d'autres,

dont les pronoms et les particules védiques ont conservé quelques spécimens demeurés isolés et inexplicables. Les formes excentriques de la déclinaison pronominale sanscrite *mâ*, *mê*, *mama*, *majâ; tvâ*, *tê*, *tubhjâm; nas*, *nâu*, *vas*, *vâu*, ne rentrent dans aucune classification.

Les procédés de la conjugaison, bien que compliqués par la variété des modes, des temps, des voix et des classes, se présentent certainement à nous avec une transparence relative, sans doute parce qu'ils sont plus modernes. Encore le linguiste ne peut-il opérer avec quelque sûreté que sur la partie intérieure des formes verbales; mais les terminaisons, usées par la prononciation et le frottement, n'ont pas encore livré leur secret.

L'origine en est obscurcie par la perte de beaucoup des pronoms employés dans la conjugaison. Plusieurs sont évidemment composés de syllabes redoublées, écrasées et pétries ensemble. Les morceaux ainsi agglutinés ne nous sont pas tous restés sous la main, il s'en faut, à l'état libre et avec un sens propre. La première et la troisième personne : *as-mi*, *as-ti*, *su-m*, *est*, *inquam*, *inquit* s'expliquent assez manifestement par des flexions de *ma* (moi) et de *ta* (il); mais ce sont les seules, et sans doute les plus modernes de toutes, car elles ne rendent compte, au fond, ni de *legô*, ni de *legei*, formes aussi ou plus anciennes que les désinences de la

conjugaison en *mi*. Certes, M. Bréal croit fermement que les flexions verbales renferment et cachent des éléments pronominaux et démonstratifs; mais il n'est pas sûr qu'on les ait retrouvés, il craint qu'on ne les retrouve pas, et il n'est pas loin de renoncer à une recherche dans un domaine situé au-delà de toute observation.

Nul n'a scruté plus minutieusement, plus patiemment que lui, ces suffixes simples ou composés, agents de flexion, facteurs de la grammaire qui donnent aux racines le mouvement et la vie, qui en font des noms et des verbes d'action, d'état, de désir, d'éloignement, d'instrument, aptes à saisir toutes les nuances de la pensée, et qui organisent à la fois le vocabulaire et le discours. Mais bien rarement il a pu leur attribuer un véritable sens. C'est le temps, le besoin, l'ingéniosité instinctive des générations innombrables qui leur ont peu à peu assigné un office à peu près défini. Pourquoi un *a* postposé transforme-t-il la racine nue en thème déclinable et conjugable; pourquoi *ja*, qui est le pronom relatif, entre-t-il dans des adjectifs, dans des participes futurs, dans des cas, et transmet-il aux verbes une force causative; pourquoi *ta*, *na*, *la*, *ra*, *sa*, *sja* et tant d'autres varient-ils à l'infini le sens et le rôle des racines et des thèmes? C'est ce qu'il n'a pas découvert, c'est ce qu'on ne sait pas. L'espoir d'atteindre aux éléments premiers du

langage indo-européen a, selon lui, égaré les linguistes les plus sagaces. Il se défie de l'analyse à outrance qui veut décomposer un suffixe *tar* (*tôr*, *ter*, *tor*) en *ta* + *ra*, un suffixe *ska* en *sa* + *ka*. Il cite comme suffixes insolubles ceux du comparatif et du superlatif : *jans* et *ishtha* (*meg-jôn*, *megistos*).

L'existence d'une langue sans grammaire, telle que le chinois, et d'idiomes où l'agglutination laisse discerner les racines juxtaposées, beaucoup d'autres raisons encore, ont fait admettre l'existence d'une période monosyllabique, dans laquelle l'articulation simple, le cri presque animal était l'unique moyen d'expression. Le monosyllabe, c'est la cellule vivante, c'est le début évident de tout langage. Les raisons que M. Sayce, par exemple, oppose à la doctrine du monosyllabisme primitif, sont très-peu solides; mais si l'on réduit sa thèse à l'indo-européen, elle est soutenable. La période monosyllabique ne nous est pas révélée par les langues sœurs, toutes fondées sur la flexion, et elle n'a pu exister dans la langue mère, déjà pourvue nécessairement de tous les éléments désinentiels, de toutes les formes fléchies que ses filles ont emportés dans leurs migrations. Un tel état du langage est séparé de l'indo-européen par des centaines de siècles. M. Curtius a clairement entrevu la lenteur de l'évolution linguistique. Que de milliers d'ans a exigés une construction relativement simple, comme *adikshat*, *edeixe* (il montra)!

Elle ne comporte pas moins de cinq étages tassés l'un sur l'autre: l'augment *a*, la racine *dik*, le verbe *as*, la voyelle thématique *a*, le suffixe personnel *ti : a-dik-(a)s-a-t(i)*.

Les racines, toutes monosyllabiques, ont pu être le produit de l'usure d'un thème déjà agglutiné et polysyllabe; car il n'est pas douteux que l'indo-européen a passé par l'agglutination avant d'atteindre à la flexion. Rien ne donne à cette opinion plus de probabilité que la coexistence de beaucoup de racines homophones, et qui n'ont pu le devenir sans danger que grâce à la différence des conjugaisons et des désinences. Les langues usent plus, contractent plus qu'elles ne développent. Le monosyllabisme n'aurait pu tolérer trois racines *vas:* 1° *Vas*, habiter, être (*vastu*, *astu*, ville; all. *ge-wesen*, été); *vas*, vêtir (*vestis*, *esthês*); *vas* ou *us*, brûler (*urere*, *aurum*, *aurora*); six ou sept racines *kar* avec des sens aussi inconciliables que faire, déchirer, marcher, se souvenir, détruire, mêler, répandre; deux racines *pâ*, protéger et boire.

Là où les flexions se régularisent et s'ordonnent, les prononciations se confondent. Là où la syntaxe se perfectionne, les flexions s'oblitèrent. L'emploi des suffixes a été une évolution lente, mais d'autant plus puissante. Les phénomènes de renforcement vocal (*guna* et *vriddhi*), l'insertion des sons nasaux, la contraction des racines (*man* en *mnâ*, *gan* en *gnâ*),

contrairement à l'opinion de Schleicher, sont postérieurs, d'abord à l'agglutination, ensuite à la suffixation. La formule algébrique généralement adoptée R + x + S (racine-flexion-suffixe), qu'on oppose à celle des langues finnoises R + S (racine-suffixe), serait ainsi intervertie en R + S + x, racine, suffixe, et flexion régressive. La division en racines primaires, secondaires, tertiaires, selon le nombre des lettres qui les composent, ou plutôt des éléments agglutinés que ces lettres représentent, est purement artificielle, dans l'état de la science. C'est M. Chavée qui est l'inventeur de cette théorie, soutenue depuis par Schleicher, Müller, Fick, etc. Dans sa *Lexiologie* (1848) et dans son *Idéologie positive, familles naturelles des idées verbales* (*Revue de linguistique*, t. I, p. 138, 253), ce savant, dont il faut se garder de méconnaître la valeur, a groupé par catégories, par gammes, pour ainsi dire, les racines ainsi décomposées et simplifiées. Mais sa classification est toute logique; elle repose sur ce faux axiome que le langage et la pensée ont débuté par des expressions abstraites et générales. Le contraire est plus vraisemblable. L'homme a d'abord témoigné par un geste vocal son étonnement en présence de tel ou tel objet: il a débuté par des appellatifs synthétiques et concrets; l'abstraction n'est venue qu'avec l'analyse. On n'a pu noter les qualités communes aux choses, les modalités communes aux

états et aux actions, qu'après avoir nommé chaque chose et chaque acte comme un fait isolé.

Nous avons cité plus haut plusieurs noms d'animaux, d'organes, de phénomènes qu'on a tenté de rattacher à une racine abstraite, comme des nervures à une clé de voûte; nous avons vu qu'il faut renverser les termes : c'est des appellatifs concrets que sont issues les racines abstraites. C'est le thème et le suffixe qui ont été les auxiliaires de l'abstraction ; le verbe surtout, se dégageant du sens particulier, a inauguré un nouveau langage, où les qualificatifs ont remplacé les appellatifs, ou l'adjectif, dérivé du verbe, lequel était dérivé lui-même d'un nom, a passé substantif.

Sarp était le nom du serpent avant de signifier ramper, aller (*serpo*, *herpo*) ; *pâ* était le nom du père, avant de signifier protéger, nourrir, commander ; *bhar* était le fardeau, le porteur, peut-être l'enfant porté par la femme (cf. l'allemand *gebæren*, mettre au monde) avant d'exprimer une catégorie générale. Et c'est précisément la valeur objective, concrète, de ces articulations simples ou déjà composées qui fait le fond, qui est le point de départ et la raison d'être du sens général développé par les racines verbales. Quant à ce qui fait que *sarp* veut dire serpent, *gâu* vache, *dak* main, etc., nous ne le saurons jamais ; il y a eu cri spontané, onomatopée sans doute, bien que variable selon les

gosiers et les circonstances ; mais vouloir retrouver des onomatopées dans ces syllabes indo-européennes déjà usées par le frottement des siècles, c'est recommencer d'une autre manière le *Cratyle* de Platon.

Les racines variées qui sont venues se rejoindre dans une signification commune et que M. Chavée réunit dans une classe *briller*, ou *souffler*, ou *frémir*, sont donc issues de nombreux appellatifs où l'observation a découvert un caractère commun. Les noms du soleil, de la neige, des astres, de la foudre, ont pu donner de futurs verbes exprimant divers genres d'éclat ; le vent, la respiration, l'eau, le feuillage ont pu fournir, après coup, l'idée générale de frémissement.

La plupart des appellatifs qui nous restent sont dérivés ; les primitifs ont péri ou se cachent dans les verbes. Les affixes, préfixes, suffixes, nuançant le verbe et créant une foule d'adjectifs substantivés, ont permis de réduire à quatre ou cinq cents racines abstraites tout le vocabulaire, sans doute bien plus nombreux, sur lequel avait travaillé l'agglutination. A peine pourrait-on citer cinq ou six monosyllabes irréductibles, contemporains vénérables, probables, du premier bégaiement indo-européen : l'interjection *a*, *ah!* les démonstratifs *ta*, *sa*, le relatif *ka*, le nom de l'eau *âp*, de la chose possédée, *râ*, de l'homme, *nr*, *nar*, du père et de

la mère. Maintenant de quelle langue ces mots faisaient-ils partie? Le champ de l'hypothèse est ouvert, et il est vaste. L'indo-européen à flexion, père de nos idiomes, lui-même vieux de milliers d'ans durant lesquels il a porté en lui ses dialectes en germe, organisme complexe et complet, dont la restitution totale est impossible, l'indo-européen est-il né d'un langage agglutinant? C'est évident. Mais cet aïeul était-il analogue au finnois, au basque, à l'américain? Et le père de cet aïeul, le monosyllabisme primitif, était-il un frère du chinois? Il serait intéressant de le savoir : il n'a pas été inutile de le chercher.

C'est là la conclusion de M. Michel Bréal. Les hardiesses des premiers pionniers préparent la voie à l'observation prudente ; elles déblayent le domaine inconnu dont une précision plus circonspecte déterminera l'étendue et les limites.

Nous ne pouvons finir sans faire remarquer l'accord de la linguistique avec l'anthropologie et la physiologie. En reculant l'origine du langage au-delà de toute période voisine de l'histoire, au-delà de toute observation directe, M. Bréal s'est conformé à la théorie désormais invincible des formations lentes; il a fourni un argument puissant en faveur de la prodigieuse antiquité de l'homme. En dépouillant de leur caractère abstrait les monosyllabes qui ont donné naissance aux racines indo-européennes,

il a coupé court aux considérations pompeuses sur la noblesse originelle de l'intelligence ; il a radicalement extirpé la métaphysique de la science du langage. Et maintenant, nous pouvons redire avec Lucrèce :

L'impérieux besoin créa les noms des choses.

XIII

MÉTAPHYSIQUE ET SCIENCE DU LANGAGE

1875

La linguistique a pénétré dans les régions universitaires. Déjà des humanistes distingués ont appliqué à la langue grecque la méthode comparative. Chaque année, l'École normale envoie au cours de M. Bréal quelques élèves attentifs; et l'on peut espérer que bientôt notre corps enseignant possédera des notions suffisantes sur les affinités mutuelles des idiomes indo-européens. C'est un progrès que nous appelons de tous nos vœux, et qui se fera sentir à tous les degrés de notre enseignement, dans la philosophie non moins que dans la grammaire et la rhétorique. Qu'est-ce, en effet, que le langage, sinon la manifestation, la mesure de la pensée? La pensée qui n'est point exprimée n'existe pas; il n'en est aucune qui ne corresponde à un mot ou un groupe de mots prononcés, écrits ou

gardés dans le silence de la mémoire. Le langage et la pensée sont équivalents, inséparables, identiques dans leur principe, qui est l'organisme vivant, sentant, c'est-à-dire individuel et conscient. L'analyse des procédés linguistiques constitue donc l'histoire véritable du développement de notre plus haute faculté cérébrale.

Est-ce bien ainsi que l'entend M. Chaignet, un professeur de faculté, qui nous donne une *Philosophie de la science du langage*[1]? Oui et non. Sans doute il apprécie, il admire, en connaissance de cause, la grande découverte des Bopp et des Schleicher ; il accepte à peu de choses près les résultats de leur enquête sagace sur les parties du discours et sur les éléments des mots ; mais, avant tout, il est métaphysicien; et son éclectisme ne veut retenir de la science nouvelle que ce qui lui paraît conforme à de prétendues lois psychologiques et logiques. Il ne lui est pas venu à l'esprit un seul moment que des faits, jusqu'alors inconnus, pussent ébranler en quoi que ce soit des théories fondées sur une connaissance imparfaite des phénomènes qu'elles prétendent régir. Quoi donc! Aristote, en examinant une seule langue arrivée au terme de son évolution, aurait rencontré quelques aperçus lumineux,

1. *La Philosophie de la science du langage étudiée dans la formation des mots*, par A.-Ed. Chaignet, professeur à la faculté des lettres de Poitiers. (In-18, Didier.)

quelques vues de génie ; les grammairiens auraient trouvé dans d'autres idiomes également achevés la confirmation des règles posées par Aristote ; les philosophes, à leur tour, auraient fait entrer ces axiomes dans le corps des saines doctrines, des doctrines orthodoxes, officielles, enseignées dans les lycées et les facultés. Et maintenant il faudrait recommencer? Quoi! parce que d'immenses perspectives ont été subitement ouvertes sur des périodes lointaines où la syntaxe, où la grammaire elle-même n'existaient pas encore, où la pensée tâtonnante ébauchait lentement l'union des syllabes en mots et des mots en propositions ; il faudrait reprendre par la base tout un système consacré par vingt siècles d'incompétence? Non pas. Il ne sera pas dit qu'aucun état du langage échappe aux lois générales de l'entendement. On saura bien faire cadrer les faits avec les catégories immuables qui les comprenaient d'avance. Et tout restera dans l'ordre, à la gloire et au profit du sage éclectisme. C'est à cet instinct de conservation, peut-être involontaire, que nous devons les affirmations vagues, obscures ou superflues, les perpétuelles digressions métaphysiques qui encombrent l'ouvrage de M. Chaignet et n'embarrassent pas moins l'auteur que le lecteur. Ajoutez que les chapitres ne portent ni titre ni sommaire et qu'on s'y retrouve malaisément. Lorsqu'on a triomphé de cette difficulté matérielle et

qu'on a mis de côté tout le bagage inutile, on n'est qu'à moitié récompensé. Une très-sérieuse érudition, des listes de racines et de désinences, l'amour très-légitime de la langue grecque, des vues ingénieuses sur l'accentuation, une médiocre théorie des voyelles et des consonnes, une mauvaise explication des suffixes casuels, ne suffisent point à constituer une philosophie de la science du langage. M. Chaignet discute les opinions de Bopp, de Schleicher, de Curtius, de Max Müller; à leurs inductions tirées des faits constatés, il oppose des raisons, des principes, des lois qu'il s'agirait précisément d'établir et qui n'importent guère à la méthode expérimentale; bien plus, au nom de ces lois, qui devraient être tirées des faits, il conteste les faits eux-mêmes. Mais nulle part il n'aborde son véritable sujet : l'histoire de la pensée humaine dans et par l'histoire du langage.

En toute matière, on le sait, mais on ne saurait trop y insister, la métaphysique a son siége fait. D'observations hâtives et superficielles sur le mécanisme de l'entendement, isolé de ses conditions d'existence, elle a tiré une fois pour toutes certaines conclusions forcément inexactes, qu'elle a parées du beau nom de vérités nécessaires; elles les a personnifiées, revêtues d'une existence supérieure à toute réalité. C'est là une déplorable illusion, une source constante d'erreurs. Ces vérités imaginaires,

ces principes creux ne sont que des inductions prématurées; ils ne sont nullement *a priori*, comme on les appelle à tort (il n'existe point de raisonnements *a priori*, c'est-à-dire sans prémisses et sans bases); et ils sont si peu nécessaires, que toutes les sciences ont passé à côté d'eux et au besoin malgré eux. Tandis que la métaphysique demeurait immobile dans ses axiomes comme les religions dans leurs dogmes, l'expérience, seule méthode féconde, a continué sa route et ses conquêtes; chemin faisant elle a noté, classé et formulé en lois à son tour les caractères communs des faits qu'elle avait constatés : lois physiques, celles-ci, lois modifiables et perfectibles qui obéissent et ne commandent pas. Les lois de l'expérience ne sont en effet que l'expression abrégée de rapports ou de propriétés reconnus dans un nombre suffisant d'êtres, de formes, de mouvements, de phénomènes. L'observation les établit, les confirme ou les ruine. Dans cette mesure, elles servent de guides commodes et de points de comparaison pour des recherches nouvelles; elles permettent de grouper des faits dans des cadres probables; elles dispensent d'interminables énumérations, de redites inutiles; elles simplifient le travail de l'esprit. Mais quand nous disons qu'elles gouvernent, qu'elles régissent les choses, c'est par un artifice de langage qui ne doit ni ne veut tromper personne. Nous savons en effet qu'elles ne

sont rien par elles-mêmes, sinon des résumés et des abréviations utiles. Il en est tout autrement des prétendues vérités de la métaphysique.

La métaphysique n'a de place nulle part. Bannie du monde extérieur par le télescope de l'astronome et le microscope du naturaliste, elle est également exclue des analyses intellectuelles et morales. La biologie, la physiologie et l'anthropologie ont substitué à ses principes en l'air des notions certaines et concordantes. Toutefois, elle est habile à se glisser dans les lacunes des sciences, dans l'inconnaissable ou plutôt dans ce qui n'est pas connu encore. Surtout, elle a cru trouver un sûr refuge dans certaines illusions qu'elle-même a créées. Et là, elle accumule autour d'elle, comme autant de remparts, de vaines subtilités, des questions insolubles parce qu'il n'y a pas lieu de les poser, des compromis insidieux qui prolongent sa résistance. Elle fait même des sorties. Comme, à tout prendre, ses lois générales procèdent d'observations qui ont un fonds réel et permanent, à savoir la personne et l'intelligence humaines, il ne se peut pas qu'elle n'ait çà et là rencontré l'apparence de la vérité; armée de ce qu'il y a d'acceptable dans ses affirmations, dans ses définitions de l'entendement, de la science, de la raison, elle intervient doucement d'abord et fait bon visage à la science, puis, soudain redressée, réclame hautement

la direction des études et des recherches. Que risque-t-elle ? Éconduite, elle rentre dans son nuage, attendant une occasion nouvelle. Ses avances ne sont pas sans danger pour des générations qui lui échappent à peine ; et il convient de s'en défier, mais sans excès ; le mieux est de n'y pas répondre et de passer outre, la laissant périr d'inanition dans sa forteresse croulante. Elle n'a pu s'emparer de l'astronomie, encore moins de la géologie et de l'histoire naturelle ; elle ne mettra pas la main sur la linguistique, et ce n'est pas elle qui en dégagera la philosophie.

Nos lecteurs n'ignorent pas que la science du langage, à peine soupçonnée il y a cent ans, a fait en ce siècle un pas décisif. Sans posséder pleinement tous les idiomes parlés à la surface de la terre, elle a du moins réussi à déterminer avec précision sept ou huit familles de langues. Ces groupes n'appartiennent pas aux mêmes périodes du développement intellectuel, et la comparaison de leurs procédés grammaticaux et syntaxiques a permis de constater chez plusieurs d'entre eux des déviations ou des arrêts de développement correspondant à l'état moral et social des nations qui les emploient. Le degré inférieur est occupé par les langues monosyllabiques, immobilisées par un système défectueux d'écriture, et qui, par l'infinie variété des inflexions jointe à l'ordre rigoureux des syllabes juxtaposées,

suppléent dans une certaine mesure à l'absence des formes et des catégories grammaticales. Le chinois est le représentant le plus connu de cette classe. Dans un espace intermédiaire se pressent des idiomes très-divers qui, en subordonnant certaines syllabes à d'autres, en réduisant à l'office de désinences et d'affixes certains éléments phoniques, ont su créer de véritables composés, presque des mots, susceptibles de déclinaison et de conjugaison. Telles sont les familles ouralo-altaïque, ougro-finnoise, dravidienne, africaines, américaines, le basque, le malais, etc. Rien de plus différent que leurs vocabulaires et leurs physionomies. L'agglutination, qui est leur seul caractère commun, admet d'innombrables combinaisons; mais, tout en agglomérant les sons, elle a généralement respecté la syllabe centrale et significative, qui demeure inaltérée. Une nuance, parfois insaisissable, sépare seule les idiomes agglutinants des langues dites à flexion, où la fusion intime et la pénétration mutuelle de toutes les syllabes constituent définitivement le mot en un corps indissoluble, assez stable pour exprimer des idées très-nettes et très-déliées, assez souple pour se plier à toutes les relations des parties du discours ou du moins aux plus ordinaires et aux plus naturelles. Enfin, au plus haut de l'échelle il faut placer les langues analytiques, dont la formation s'est opérée en pleine

histoire, pour ainsi dire sous nos yeux. Elles sont peu nombreuses. Rattachées par une filiation directe aux précédentes, elles en ont poussé le principe à ses dernières conséquences. Acceptant les éléments élaborés déjà par les langues mères, ou les combinant à nouveau d'après les lois de la flexion, elles ont effacé autant que possible toute trace d'agglutination ; leur vocabulaire vit de quelques centaines de racines ; mais nul, à première vue, ne se douterait de cette pauvreté originaire ; leurs mots ont perdu la transparence qui laissait voir ou deviner le petit nombre d'idées confuses dont se contentaient nos lointains ancêtres ; ils y ont gagné une indépendance presque absolue et une précision que nulle image accessoire ne vient troubler. Le besoin de liberté, bien plus que la paresse, a fait tomber en désuétude la plupart des formes grammaticales, lisières désormais inutiles à la pensée et à la langue émancipées. A des désinences usées les langues analytiques préfèrent des particules et des auxiliaires, instruments plus mobiles et moins ambigus que les cas et que les suffixes temporels. C'est ainsi que la déclinaison a disparu du français, et que l'anglais a réduit la congugaison à sa plus simple expression. Il ne faut pas considérer ces pertes comme un appauvrissement. Nul doute que les langues agglutinantes et à flexion n'aient songé d'abord à représenter par des syllabes incorporées

ou annexées toutes les variétés de rapports que l'esprit humain pouvait concevoir : de là, par exemple, les huit cas sanscrits et le riche, l'ingénieux développement de la conjugaison grecque. Mais, à mesure que l'esprit se déliait, l'insuffisance des cas apparut. Au lieu d'en augmenter le nombre, on les supprima graduellement ; le latin n'en a plus que six et le grec cinq. La préposition en effet était d'un emploi plus commode et plus exact. Quant à la conjugaison, le cadre en est resté, parce que les modes et les temps sont peu nombreux et varient moins que les rapports entre substantifs. La syntaxe des langues supérieures est donc fondée presque uniquement sur l'ordre qu'on appelle logique ; et par là elles paraissent se rapprocher des idiomes les plus rudimentaires. Mais quel abîme les sépare ! Chez ceux-ci, le sens du monosyllabe et sa valeur grammaticale sont incertains tant que l'inflexion et la place ne les ont point déterminés. Chez celles-là, le mot porte en lui-même sa signification et son rôle dans le discours : de l'agglutination et de la flexion elles ont gardé le nécessaire, elles n'ont rejeté que le superflu.

C'est, comme on sait, la découverte du principal groupe des langues à flexion, de celui qui nous intéresse le plus parce que la plupart des idiomes de l'Europe civilisée en sont issus, qui a permis de pénétrer dans la constitution intime du langage. En

comparant les éléments phoniques et verbaux et les procédés communs aux nombreux rameaux d'une famille que l'on a nommée indo-européenne ou aryenne, on a reconnu que les langues de l'Inde, de l'Éran, de la Grèce, de l'Italie, des pays slaves, de l'Allemagne et des Gaules procédaient d'un même fonds et d'un même esprit. Laissant de côté le développement particulier, national, de ces idiomes et de leurs dérivés, on n'a pris de chacun que ce qui appartient à tous; à l'aide de documents certains, tels que le Rig-Véda, on a pu remonter jusqu'à une période, antérieure aux âges classiques, où le parler aryen, non encore scindé en langues distinctes, était pourvu déjà de son organisme grammatical, d'un système complet de formes si solides qu'elles ont résisté assez souvent, qu'elles résistent encore aux contractions violentes des langues analytiques. L'identité de structure était frappante. On eut le droit désormais d'affirmer que tous les mots indo-européens, depuis environ cinq mille ans, étaient invariablement formés des éléments suivants : une ou plusieurs syllabes fondamentales et significatives ; une ou plusieurs syllabes modificatives. Les premières, appelées racines, à l'état nu, ne rentraient dans aucune catégorie du discours; elles n'étaient pas plus des noms, des adjectifs, des participes, que des verbes ; elles ne représentaient proprement que des qualités

discernées par un premier effort de l'abstraction naissante dans les choses et dans les êtres, des substituts de sensations et par suite d'idées : joie, douleur, éclat, obscurité, humidité, sécheresse, couleurs, odeurs, formes, mouvements, relations de la personne humaine avec les aspects du monde ambiant, avec les autres hommes et les animaux. Pour entrer dans un ordre grammatical quelconque, pour exprimer soit des objets concrets, soit des états, des temps, des modes d'action, les racines avaient besoin de déterminatifs, de ces syllabes accessoires qu'on nomme affixes, préfixes, suffixes, infixes, lettres de liaison, caractéristiques, désinences casuelles et personnelles. Ajoutez-y des altérations internes de la racine elle-même, qui ont leur origine dans la prononciation, dans l'accentuation du mot. Quelques linguistes réservent à ces altérations le nom de flexion; mais il est plus simple de considérer la flexion comme un degré supérieur de l'agglutination. Quoi qu'il en soit, ce sont les suffixes et les altérations intimes qui renferment la valeur nominale (substantive, adjective ou adverbiale), verbale, conjonctive ou prépositionnelle ; en outre, ils précisent, étendent, varient à l'infini le sens de la racine.

Ainsi donc, racines attributives, significatives, verbales, et racines ou syllabes déterminatives, pronominales, ne dépassant guère en tout le

nombre de cinq cents, voilà toute la trame profonde des langues aryennes. Décomposez un mot quelconque, un mot français, par exemple *recueillement* et son prototype supposé, le latin *re-col-leg-i-men-tu-m*, vous y trouverez ces deux sortes d'éléments et aucun autre : une racine attributive *leg*, et six racines déterminatives ou suffixes, *re* pour *red, col* pour *cum*, *i*, *men*, *tu* pour *ta* ou *to*, *m*. Si l'on veut pousser plus loin, on reconnaîtra dans *leg*, non pas peut-être un sens primitif qui s'est perdu, mais une idée bien simple encore, celle de « prendre en choisissant, » qui, diversifiée par les suffixes et aussi par l'objet auquel on l'appliquait, a formé des noms et des verbes fort nombreux et fort éloignés en apparence. En fait, la racine *leg* a fourni des mots qui signifient cueillir, assembler, choisir, lire, parler, discours, raison. Quant aux suffixes, il en est quatre qu'on rencontre à l'état isolé, *cum*, *men*, *re* et *tu*; le premier est un cas du relatif *qui,* un accusatif tombé en désuétude et devenu adverbe conjonctif et préposition; il signifie « en même temps que » et « avec »; *men* muni d'un suffixe, *men-ti*, signifie pensée, intention, etc.; *re* ou *red* accompagné d'une syllabe comparative, *ret-ro*, se traduit par « en arrière »; il est intensif et implique le retour et l'effort sur un objet, sur une action, sur soi-même; *tu* est simplement indicatif : c'est l'article grec *ton*, l'adverbe latin *tum*. *I* et *m* pré-

sentent plus d'obscurité. *I*, affaiblissement latin d'un *a* primitif, est un suffixe primaire; l'emploi en est si général, qu'on est tenté d'y voir un appel à l'attention, quelque chose comme une exclamation adoucie; après avoir joué un rôle capital dans le passage de l'agglutination à la flexion, cette lettre formative a perdu toute valeur appréciable; elle est devenue euphonique et de liaison. *M*, débris de *ma* (car aucune vraie consonne ne peut se prononcer isolément), ou bien simple son nasal et labial tout ensemble, a été appliqué aux usages les plus divers: dans la déclinaison, il marque l'accusatif et le neutre; dans la conjugaison, la première personne. Il y a peu de rapport apparent entre ces deux emplois. Mais la science ne perd pas l'espoir de le rattacher à une antique syllabe *ma*, racine à la fois pronominale et attributive qui a fourni tout ensemble des pronoms de la première personne, des négations, des suffixes, des désinences, et aussi toute une lignée de noms et de verbes.

La métaphysique et l'expérience comprennent très-différemment l'origine et la destinée des racines pronominales et des racines attributives. L'une croit, même quand elle ne le dit pas, que l'homme a toujours été semblable à lui-même, que l'intelligence lui a été donnée toute faite, qu'il y a toujours eu des mots, des propositions, des parties du discours. Elle prend le langage en bloc, tel qu'il est

aujourd'hui, et, au nom de la logique perfectionnée, elle lui impose des lois et entend démontrer qu'il les a suivies. Mais à qui empruntera-t-elle les éléments de sa démonstration? A la linguistique sainement interprétée, c'est-à-dire, au fond, à elle-même. Moi seule et c'est assez ! L'autre, l'expérience, ne croit rien ; elle constate que l'homme a traversé et traverse encore des états forts divers, que l'intelligence et la raison, et la logique, les enfants sont là pour le prouver, ont grandi lentement, se sont complétées ou arrêtées tout comme le langage et avec lui, que les parties du discours procèdent l'une de l'autre, à l'aide des différents suffixes, qu'enfin la proposition et le mot sont des créations successives, nés d'infinis tâtonnements. Ce sont les faits qu'elle interroge et c'est d'eux qu'elle induit.

La métaphysique donc prétend que la personne humaine, étant à la fois double et une, esprit et corps, crée dès le principe le mot à son image, double et un comme elle, composé d'une matière, d'une essence, qui sera si l'on veut la racine, et d'une forme qui, d'abord virtuelle et sous-entendue, s'est manifestée par des suffixes et des désinences, que ces appendices sont des développements, des efflorescences de la racine et non des racines lentement liées par l'agglutination et la flexion. C'est la vieille théorie de Schlegel. Contrainte

cependant à reconnaître que bon nombre de syllabes analogues à celles que nous citions plus haut ont elles-mêmes un sens et se prêtent à des emplois isolés, elle se retranche dans les désinences casuelles, usées et obscurcies par le temps. Il y aurait là, certes, une exception tout à fait étrange et incompatible avec la masse des faits. En dépit des vérités nécessaires, M. Chaignet nous a semblé sentir lui-même la faiblesse de son argumentation.

La métaphysique accepte volontiers deux ordres de racines, irréductibles l'un à l'autre. Le premier renfermerait uniquement les pronoms personnels, le second les racines nominales et verbales. Toujours en vertu des axiomes *a priori*, elle entend que l'esprit, l'unité consciente, se soit tout d'abord manifestée par le pronom « je » ou « moi ». Cela n'est pas impossible ; mais nous ferons remarquer à M. Chaignet que toute émission vocale, aussi bien chez les animaux que chez l'homme, témoigne d'une unité sentante, par suite, d'une conscience et d'une personne. En effet, tous les signes phoniques traduisent des impressions, c'est-à-dire des rapports entre l'objet et le sujet parlant, ils impliquent au même degré la faculté consciente qui appartient à tout organisme vivant. L'homme n'est point isolé dans le règne animal ; il n'est pas plus double que l'oiseau ou le quadrupède. Par cela même qu'il a une forme et un cerveau, il est un individu ; et le

premier contact suffit à l'assurer tout ensemble de son identité distincte et de l'extériorité des objets sensibles. Dès l'instant qu'il crie ou qu'il parle, il affirme son existence. La métaphysique, en vérité, n'a rien à voir en tout ceci ; et la linguistique, pas plus qu'elle, ne changera rien à ces faits parfaitement physiques et naturels. Mais il appartient à l'expérience, seule base des inductions légitimes, de suivre dans le mot l'histoire du langage et de la pensée, toujours parallèles, et de mesurer les périodes de temps écoulées entre la première interjection articulée et la constitution de la grammaire aryenne. Non-seulement cette recherche est possible, mais elle a produit déjà des résultats probables et satisfaisants.

Certes, pour avoir emporté l'un après l'autre en des régions diverses et n'avoir jamais oublié un vocabulaire déjà si riche et des procédés si ingénieux, nos ancêtres ont dû longtemps en essayer les ressources et en améliorer l'usage. La langue des *Védas*, des *Gathas*, des poëmes homériques n'a été construite ni en un jour ni en dix siècles. L'état singulièrement fruste des désinences atteste une longue usure. D'autre part, ces vieux monuments littéraires sont remplis de formes surabondantes et pour ainsi dire erratiques, déjà presque abandonnées par la déclinaison et la conjugaison. Et cependant, malgré l'antiquité et l'habitude de l'ins-

trument, la pensée est loin d'en tirer encore tous les services qu'il promettait. Nul doute que les chantres védiques eussent été incapables d'écrire une histoire, même une chronique, encore moins un raisonnement rigoureux et suivi. Ils procèdent par images, par comparaisons, par tableaux métaphoriques où nous avons peine à nous retrouver, mais que la transparence des mots éclairait pour eux d'une vive lumière. La perception immédiate du sens particulier propre à chaque syllabe du mot les égarait dans des distractions infinies et inextricables. Quelle confusion (la mythologie tout entière en est issue) ne devait-il pas régner dans leur esprit, quand une seule racine leur rappelait à la fois la lumière, le ciel, le jour, la divinité, la majesté du chef de tribu, la richesse du pasteur! Et comme on n'en compte que quelques centaines, il n'y en avait pas une qui ne fût appliquée à mille objets divers, réels ou figurés. La pensée, assurément, est aussi vieille que le langage, et combien jeune elle était encore au début des âges historiques! Que serait-ce, si l'on remontait à la pierre taillée ou éclatée, à la mâchoire de la Naulette?

Curtius a compté, je crois, six grandes étapes dans l'évolution du langage aryen. A combien de siècles correspond chacune d'elles? C'est ce qu'on n'exprimera jamais par des chiffres. Mais le fait même de leur succession est acquis à la science.

Avant qu'il y eût des adverbes et des prépositions, il fallait qu'il y eût des cas; avant les substantifs et les adjectifs verbaux, il fallait qu'il y eût une conjugaison ; avant les verbes dérivés, intensifs, fréquentatifs, désidératifs, des verbes simples ; avant les radicaux ou thèmes, unis aux désinences par un ou plusieurs suffixes, des racines nues et invariables. Et à chacun de ces états linguistiques correspondait un état intellectuel. Il n'est pas jusqu'à la distinction des racines pronominales et des racines attributives qui n'implique une période antérieure où chaque syllabe n'était qu'une interjection vague provoquée par la sensation présente, où la mémoire ne conservait pas encore, pour les composer, les associer, les traces des impressions passagères. L'esprit et le langage, en ce bégaiement de l'enfance, ne concevaient et n'exprimaient que quelques notions des distances, des besoins, de la douleur et du plaisir. Sombre époque, et pourtant pleine d'espérance, où la langue inhabile durcissait à peine en consonnes indéterminées l'aspiration dont le larynx accompagnait l'émission des trois voyelles primitives *a*, *i*, *ou*, le sifflement, le roulement, la sonorité nasale ou chantante des semi-voyelles !

L'articulation, la consonne, — c'est tout un, — c'est l'attribut le plus glorieux de l'homme. C'est elle qui l'a tiré hors de pair, qui l'a séparé à jamais de l'animalité. Mais il ne faudrait pas croire qu'elle

ait dépassé d'abord les facultés départies à beaucoup d'êtres vivants. Les perpétuelles transmutations des labiales, des dentales et des gutturales (*p*, *t*, *k*), des sifflantes et chuintantes (*s*, *ch*, *j*), des liquides (*r*, *l*, *n*, *m*), source féconde de variété et de renouvellement des racines, vice antique dont aucune langue n'est exempte et qui apparaît encore tous les jours dans le babil des enfants, ont perpétué jusqu'à nous le souvenir d'une confusion primitive. Où étaient alors ces nuances si délicates et si précises que la longue habitude a introduites dans les trois groupes principaux d'articulations?

Pour peu que l'on écoute le langage des animaux, bien pauvre si on le compare à celui du plus humble sauvage, on y constatera aisément la présence des voyelles. *A* domine avec *ou* dans la langue du chien et du chat, *è* dans celles du mouton, *é* et *i* dans celle du cheval; l'*eu* est familier au bœuf, et l'*o* à la poule. Les continues sifflantes, liquides, nasales ne manquent ni au serpent, ni à l'oiseau, ni aux félins, ni à l'âne. Mais déjà même l'articulation se fait jour, labiale chez les ruminants, gutturale chez le lion, chez le singe, presque dentale chez certains oiseaux (bien qu'ils n'aient pas de dents proprement dites). Et pourquoi non? L'articulation n'est qu'un obstacle opposé par la glotte, le palais, la langue, les dents et les lèvres au souffle venu du larynx. Rien d'étonnant si les animaux ont pu ébaucher la consonne. L'homme

l'a fixée et polie. Mieux servi par les propriétés d'un cerveau perfectible, et surtout par l'une des circonvolutions antérieures de l'encéphale, où réside la faculté du langage, il est sorti de l'animalité. Mais c'est de là qu'il est parti, s'élevant de la voyelle et de l'articulation vague à la consonne précise et à la syllabe, du cri au signe, de la racine au mot : c'est-à-dire de la manifestation confuse de son individualité à la mémoire, de la mémoire à l'association des idées, à la réflexion et à la pensée.

N'est-ce point là la philosophie de la science du langage ? A tout le moins, ces conclusions, fondées sur une multitude de faits observés et d'inductions inévitables, concordent singulièrement avec les résultats généraux de toutes les sciences naturelles, et il n'y en a pas d'autres, puisqu'il n'y a rien qui soit en-dehors ni au-dessus de la nature.

V

ROMANIA

1873

Il y a peu d'années, l'Humanité était notre grand souci, l'objet de notre amour ; à ce point que certains libres-penseurs religieux en avaient fait le centre divinisé d'une trinité symbolique. Notre mansuétude s'étendait à toute « la race infortunée des mortels ». Et voici qu'une rude expérience de la fraternité des peuples nous a fait rentrer pour longtemps dans le patriotisme. Aspirants cosmopolites, nous nous recueillons, nous reprenons haleine au foyer maternel. Mais si la sagesse nous conseille de renoncer aux vaines tendresses internationales, la dignité et l'intérêt nous interdisent l'isolement. La France, nous ne devons pas l'oublier, représente une certaine part de la civilisation dans le monde; elle ne peut abdiquer sa destinée ; elle ne peut négliger aucun moyen de maintenir son influence morale temporairement amoindrie. Menacée d'avoir

à enrayer, pour la dixième fois peut-être, la marche d'envahisseurs qui viennent d'entamer son territoire et qu'elle a su jadis, aux cinquième, huitième, treizième, seizième siècles, absorber ou refouler, elle doit tourner les yeux vers les alliances politiques et naturelles.

Tout dernièrement, le monde slave nous était ici présenté comme un appui nécessaire, comme un des contre-poids destinés à rétablir l'équilibre européen. Plus près de nous, nous trouvons un groupe considérable, auquel nous rattachent non plus des intérêts variables, mais des affinités historiques, anciennes et profondes : c'est ce monde occidental, sur lequel a passé au cinquième siècle le déluge germanique et qui, peu à peu, se reconstituant, a non-seulement limité l'invasion, mais encore a fait l'éducation des envahisseurs ; ce vieux monde qui, en somme, s'est maintenu presque intact contre le formidable déchaînement de races neuves ; qui, dès le moyen âge, par les croisades, a pris la direction de l'Europe ; qui, par la renaissance, a renoué la chaîne brisée de la civilisation et, par l'effort intellectuel et social d'où est sortie la Révolution française, a imprimé à l'histoire une direction nouvelle.

Ce vaste ensemble n'est point relié sans doute par une unité de race (laquelle, d'ailleurs, ne se rencontre nulle part). Mais il existe une communauté de langage, de traditions, de destinée, qui constitue

l'unité morale, d'une autre nature que l'unité ethnique, mais plus solide peut-être et d'un caractère plus élevé. Si l'on passe en revue les nations qui composent le groupe, au-dessus d'unités particulières, déjà superposées à de nombreuses variétés qui s'y sont fondues, on reconnaîtra dans toutes plusieurs traits de cette affinité générale qui, depuis quinze ou vingt siècles, a commencé de les unir.

La France, sans tenir compte des types antéhistoriques relevés par l'anthropologie et que nulle substitution n'a pu supprimer, nous présente un fond gaulois, prédominant, mais modifié, altéré ou enrichi par des additions successives, grecque, latine, franque, burgonde, visigothique, normande, etc. C'est le cas, ou à peu près, d'une partie de la Suisse et de la Belgique. Les éléments qui ont concouru à la formation du peuple italien ne sont pas moins nombreux ; sur les côtes septentrionales et dans la vallée du Pô se sont succédé et mêlés les Ligures, les Celtes, les Visigoths et Ostrogoths, les Lombards et les Allemands. Dans la région moyenne, les tribus du Latium ont englobé les Étrusques et les Osques; au sud, les Sicules et les Sicanes ont été colonisés par les Grecs, et plus ou moins entamés par des contingents carthaginois, arabes et normands. L'Espagne et le Portugal sont Ibères, Celtes, Latins, Suèves, Visigothiques, Arabes et Africains. Enfin, dans la Moldo-Valachie se sont heurtés

les Daces, les Thraces, les Romains, les Goths, les Huns et les Slaves. Et cependant tous ces pays et leurs annexes passées et futures ont reçu d'un même fait historique la même empreinte indélébile, tout d'abord signalée par la proche parenté de langues qui n'étaient pas les leurs, pour lesquelles ils ont abandonné leurs dialectes nationaux, connus et inconnus.

Ces peuples sont *Romans*, *Romani*. ROMANIA, tel est le nom supérieur que la science inscrit dans l'histoire au-dessus de leurs noms particuliers. M. Gaston Paris, dans une Revue qu'il a récemment fondée avec M. Paul Meyer et qu'il consacre à l'étude comparée des langues romanes, a parfaitement exposé les origines, les caractères, et démontré la cohésion de la *Romania*[1].

« Tous ceux qui habitent dans le monde romain, écrit le jurisconsulte Ulpien, ont été, de par la Constitution de l'empereur Antonin (Caracalla), faits citoyens romains. » Lorsqu'il étendit, dans les premières années du troisième siècle, le droit de cité à tous les habitants de l'empire, Caracalla ne faisait évidemment que sanctionner un vœu public, une pensée unanime, un état de choses reconnu et accepté. Dès le premier siècle, la Gaule et l'Espagne

1. ROMANIA, *recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes*, publié par Paul MEYER et Gaston PARIS (5 livraisons parues), in-8. Franck-Vieweg, éditeur.

faisaient partie intégrante du monde romain et envoyaient à la cité universelle des sénateurs, des écrivains, voire des empereurs. Des passages de Rutilius, d'Augustin, de Claudien, de Prudence, attestent l'unité morale du monde romain en face de l'invasion barbare. Les vers de Claudien sont particulièrement expressifs : « C'est Rome qui seule a reçu les vaincus dans son sein ; elle a donné son nom au genre humain. »

La *Romania* prenait conscience d'elle-même au moment où « elle allait être ruinée, au moins dans son existence matérielle ». Le mot latin apparaît pour la première fois au commencement du ve siècle; Paul Orose le place dans la bouche d'Ataulf : « Je veux, disait le conquérant, que ce qui a été Romanie devienne Gothie. » Un biographe d'Augustin appelle les Vandales « ces destructeurs de la Romanie ». Pour Fortunat, *Romania* exprime tout ensemble la société, les mœurs et la langue latines ; il nous montre le Franc Charibert également respecté « par la Barbarie et la Romanie ». Au reste, on peut être assuré que le mot était populaire dès le IVe siècle ; car on le voit, à cette époque même, employé par les Grecs sous la forme Ρωμανία (avec l'accent sur iota), pour désigner l'empire tout entier; il continua de s'appliquer à l'empire byzantin ; c'est la Romanie de Villehardouin, aujourd'hui Roumélie. En Occident, la même appellation

perdit son sens général vers le temps de Louis le Pieux; restreinte à l'Italie par les Césars germains, elle finit par ne plus désigner, en se déformant selon la loi de l'accent tonique latin, que la province de *Romagne*.

A la fin du quatrième siècle, la Romania d'Occident comprenait l'Italie, la partie de l'Allemagne située au sud du Danube, « la Gaule jusqu'au Rhin, l'Angleterre jusqu'à la muraille de Septime-Sévère, l'Espagne entière, moins les provinces basques, » et le nord de l'Afrique. « De grands morceaux de ce vaste territoire lui ont été enlevés, surtout par les Allemands... Les pays situés sur la rive gauche du Rhin qui ont été germanisés ne l'ont pas été tous à la même époque; il doivent leur germanisation, soit à la dépopulation causée par le voisinage menaçant des barbares (provinces rhénanes, Alsace-Lorraine), soit à l'extermination des habitants romains par les envahisseurs (Flandre). Mais il est sûr, *particulièrement pour l'Alsace*, que l'établissement germanique avait été précédé par une romanisation à peu près complète. »

Au reste, ces pertes anciennes n'ont pas été sans compensation. La Romania a reculé de tous côtés les frontières que les invasions lui avaient taites. « Sur presque tous les points, dit M. Gaston Paris, où elle s'est trouvée en contact avec l'élément allemand, en Flandre, en Lorraine, en Suisse, en Tyrol, en Frioul,

elle a opéré un mouvement en avant qui lui a rendu une partie plus ou moins grande de son ancien territoire. » Les Roumains ont pu, vers le treizième siècle, réoccuper, sur la rive gauche du Danube, la Dacie trajane, évacuée au troisième siècle. L'Angleterre a été rattachée pendant plusieurs siècles au monde roman par la conquête normande, et aujourd'hui encore « l'étude de la langue et de la littérature anglaises est inséparable de celle des langues et des littératures romanes. »

Depuis, la Romania s'est annexé de vastes territoires dans le Nouveau-Monde, et elle commence à reprendre possession du nord de l'Afrique. Si bien, que « le latin, dans ses différents dialectes populaires, — qui sont les langues romanes, — est parlé aujourd'hui par un nombre d'hommes bien plus considérable qu'au temps de la plus grande splendeur de l'empire. » On ne peut guère évaluer à moins de *quatre-vingt-dix millions* le nombre des hommes qui emploient un idiome latin, français, provençal, italien, espagnol, portugais, valaque. C'est donc une masse à peu près égale, respectivement, aux masses germanique et salve.

L'état présent des peuples dont la civilisation procède de la Rome antique inspire à nombre de bons esprits des inquiétudes sérieuses. Il va sans dire que les purs d'Outre-Rhin, les jeunes Aryas sans mélange, qui ne sont ni moins vieux, ni moins mê-

lés que les autres groupes humains, crient à l'épuisement des races latines, à l'irrémédiable décadence des nations occidentales. Nous sommes peut-être trop intéressés dans la question, pour que le jugement d'un Français ait ici beaucoup plus de poids que celui d'un Prussien ; du moins semble-t-il que nos désastres mêmes nous assurent le triste avantage de la défiance et de la modestie ; la lueur de nos villes incendiées a quelque peu dissipé les fumées du chauvinisme aveugle. Nous connaissons nos maux, nous en savons les causes, et nous ne désespérons pas. Tout d'abord, nous ne croyons pas à l'irrémédiable.

La terre est connue ; il n'y a plus de barbares ; l'Asie est vide, et le trop plein de l'Europe est attiré par l'Amérique et l'Australie. Les éléments ethniques sont à peu près fixés ; les nations resteront donc ce qu'elles sont et où elles sont ; celles qui fléchissent ont le temps devant elles pour se relever. Mettons hors de cause la Roumanie qui, loin de déchoir, commence à se constituer en groupe indépendant ; l'Italie renaissante, qui réalise aujourd'hui pour la première fois, bien que sous une forme probablement transitoire, l'idée unitaire ou fédérative conçue et nourrie depuis des siècles par tous ses grands hommes ; l'Espagne, si profondément ruinée par l'avide fanatisme de ses prêtres, l'incurie de ses nobles et l'ignorance de ses paysans, mais qui voit en ce moment approcher l'heure de la décision su-

prême d'où sa vie dépend ; et considérons la France, telle que l'ont faite quinze ans de folie militaire, quinze ans d'inepte cléricalisme, dix-huit ans de doctrinarisme censitaire, vingt ans d'agiotage véreux, six mois de défaites, deux mortelles années de bascule parlementaire.

En tant que puissance matérielle, il s'en faut qu'elle tienne le premier rang : elle a perdu ses frontières du nord-est ; ses armées n'ont plus d'autre mission que de contenir les grandes villes et d'opprimer la pensée. Il y a déperdition, cela est visible, et dans la force génératrice, et dans la volonté. L'intelligence y conserve sa vivacité ; et l'on pouvait dire encore, il y a peu d'années, qu'en fait d'art, de poésie, de philosophie et de science, le dix-neuvième siècle français n'avait rien à envier ni au passé ni au présent. C'est la force morale qui est atteinte. La paresse qu'on remarque dans les esprits, momentanément incapables d'attention prolongée et de réflexion sérieuse, tient à une sorte d'anémie générale Le sens de la justice n'a pas progressé, comme on pouvait l'attendre après le pas de géant de 89. Et comment se serait-il développé, en présence des iniquités politiques et sociales auxquelles nous assistons depuis plus d'un demi-siècle ; scandaleux tripotages, intrigues et trahisons impunies, conservation acharnée de tous les abus, respect de toutes les situations mal acquises ?

De là un trouble moral que l'état de siége ne guérira pas. Ajoutez l'ignorance, dont le suffrage universel fait ressortir encore les résultats néfastes, l'ignorance, que condamne à disparaître le principe nouveau, juste, définitif, proclamé en 1848, et que défendent avec fureur, comme leur gage, les pécheurs en eau trouble dans les filets desquels se débat notre désarroi. La situation, certes, est critique : n'oublions pas, toutefois, que l'état social des autres pays civilisés n'est guère plus satisfaisant. Nous voudrions voir la France en avant ; elle n'y est pas ; mais il ne faudrait pas considérer de bien près les mœurs et les institutions de l'Allemagne ou de l'Angleterre elle-même pour se convaincre que la France n'est pas trop en arrière.

La France a connu bien d'autres catastrophes que celles qui nous affligent; elle a éprouvé bien d'autres défaillances. Cinquante années durant, les Anglais ont occupé un tiers de son territoire; à la fin du règne de Louis XIV, le peuple en était réduit à brouter l'herbe des champs. Et toujours la France s'est relevée; relevée de Crécy, Poitiers et Azincourt, de Pavie et de Waterloo; relevée des Valois, des Bourbons et des Bonaparte. Toujours elle a survécu à ses sauveurs, à ses médecins imaginaires qui lui mesurent l'air et le mouvement. Cette vitalité est un heureux présage.

« L'heure trouble où nous sommes » représente

assez bien quelqu'une de ces périodes géologiques où une faune qui s'éteint vit côte à côte encore avec celle qui va la remplacer. Le passé se cramponne au présent et veut lui imposer ses expédients et ses routines. Les classes dirigeantes ne peuvent rien comprendre aux temps nouveaux qui ne sont plus faits pour elles. De là ce désaccord entre les institutions et les besoins sociaux, cet antagonisme nécessaire et insensé entre les nations et les gouvernements. Il semble que le pouvoir rougirait de lui-même s'il ne morigénait, s'il ne fusillait au besoin ceux dont il est le délégué salarié. Et nous assistons à ce spectacle étrange: des mandataires en lutte avec leurs commettants. Voilà où mène une fausse théorie de l'autorité et de la hiérarchie. Comme si l'autorité était un principe, une essence, un extrait du droit divin! Il faudra tôt ou tard reconnaître que, dans un pays de suffrage universel, l'autorité n'est qu'une résultante variable, temporaire, de toutes les volontés individuelles réunies en vue d'un objet précis et limité.

Au reste, il est peu de régions sur le globe qui ne soient en proie à l'hydre autoritaire, ce n'est pas là un mal latin ou roman proprement dit; et il n'est pas utile d'en attribuer l'origine à la Rome impériale. L'ingérence de la religion dans les affaires temporelles, politiques et civiles, est une maladie qui nous est plus particulière. Encore ne

faudrait-il pas s'exagérer les périls dont le catholicisme menace la civilisation moderne; une recrudescence factice ne doit pas nous abuser. Assez fort pour précipiter la ruine du monde ancien, le catholicisme n'a pu que retarder la marche du monde nouveau. Tout ce que nous sommes, nous l'avons conquis sur lui.

Sans nier que la Réforme ait été un bienfait relatif pour les peuples qui l'ont adoptée, qu'elle ait développé chez eux une aspiration moyenne vers le libre examen, qu'elle ait favorisé dans les pays protestants la diffusion des lumières, il nous est impossible de regretter qu'elle n'ait point prévalu en France. Le protestantisme a ranimé le sentiment religieux, c'est-à-dire en somme rétréci, à un certain point de vue, le champ de la libre pensée. Des hommes tels que Érasme, Rabelais, Montaigne, Descartes, Bayle, Voltaire, Diderot, etc., qui ne se sont pas donné la peine d'être protestants, ont plus fait, à notre sens, pour la libération de la pensée que Luther et Calvin. Si bien que, la séparation des Églises et de l'État survenant, la France pourra se trouver tout d'un coup, sans avoir passé par le protestantisme, en avant des pays protestants.

Il en est de même en politique et en législation. Les compromis dont l'Angleterre et quelques autres États ont su faire un heureux usage n'ont jamais pu s'acclimater en France. C'est un fait, et les regrets

seraient vains. L'esprit français est trop net, trop logique, pour avoir pu être positif dans le transitoire. Il veut tout ou rien; il a obtenu peu de chose; mais nous sommes porté à croire qu'il touche au but de ses désirs. Il conçoit difficilement la liberté comme une série de conquêtes, réelles mais partielles, sur l'autorité, comme un accroissement de priviléges garantis par des chartes; il ne l'accepte pas sans l'égalité; il la veut totale, comme un droit, sans autre limite que la mutualité des droits individuels. On lui reproche de vivre dans la théorie; à cela nous avons perdu des avantages qui ne sont point à dédaigner. Mais que la théorie s'applique (et jamais nous n'avons été plus près de l'avenir); que le principe d'autorité rentre dans les régions vagues de la métaphysique et les religions dans le for intérieur; et la France reprend la tête de l'humanité, entraînant avec elle les races latines, peut-être même les lourdes masses prussiennes.

Il semble donc que, loin d'être destinée à une décadence et à une disparition rapides, la *Romania*, l'ensemble des vieilles races occidentales, aryanisées et latinisées sans avoir abdiqué la féconde variété de leurs caractères particuliers, soit en progrès virtuel et s'apprête à terminer l'œuvre entreprise par notre grand XVIII[e] siècle.

La fortune des nations est sujette, elle l'a toujours été, et le sera jusqu'à l'établissement de la paix ré-

publicaine dans le monde, à des fluctuations périlleuses. Nous traversons, depuis quatre-vingts ans, une de ces périodes critiques. Au dedans, la liberté et la laïcité peuvent seules y mettre fin; au dehors, la constitution d'un droit public inviolable. En attendant, et restant dans la sphère des idées générales, nous disons qu'il importe aux races dites latines de resserrer leur faisceau; nous disons que toute division entre elles est un malheur, plus qu'une faute politique, une erreur historique; nous voudrions que leurs gouvernements, notamment ceux d'Italie et de France, fussent convaincus de cette vérité, de cette nécessité.

Mais pour s'unir, il faut se connaître et ne se point négliger. Il faut suivre l'histoire, les mœurs, les tempéraments, les intérêts les uns des autres. Et l'unique moyen est l'étude des langues congénères : c'est à quoi nous ne songeons pas assez. En France, l'enseignement secondaire et supérieur sacrifie trop les langues romanes. Aux dix-sept chaires ouvertes en Allemagne à l'étude du provençal et du vieux français, nous opposons deux cours à l'École des Chartes et trois au Collége de France. N'en faudrait-il pas à l'École normale et dans les Facultés, au moins lorsqu'on aura compris la nécessité de réorganiser la vie locale, à laquelle l'Allemagne a dû jusqu'ici sa supériorité pédagogique, philologique et scientifique ? Est-ce que l'italien, l'espagnol, le

portugais, le roumain ne devraient pas avoir leurs chaires dans le haut enseignement, à côté du malay et de l'arménien.

Il nous reste à rendre justice aux efforts de notre jeune école de Philologie romane qui, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* dans la *Romania*, le *Bulletin de la Société de linguistique*, les fascicules des *Hautes Études,* la *Revue critique*, dans la *Revue de linguistique*, la *Revue des langues romanes* (à Montpellier), voire dans les recueils allemands et italiens, supplée par ses travaux désintéressés à l'insuffisance de notre enseignement public. Nous citerons, pour l'ancien français, MM. Gaston Paris, professeur au Collége de France, et Auguste Brachet, auteur d'un *Dictionnaire des doublets* et d'une excellente *Grammaire historique;* M. d'Arbois de Jubainville, qui a curieusement noté les influences de la déclinaison gauloise et de la phonétique franque sur la formation de notre langue ; pour le provençal, M. Paul Meyer[1], professeur à l'École des Chartes, infatigable éditeur et critique de textes; pour l'espagnol, M. Michaëlis ; M. Maspéro, dont nous avons lu l'intéressante notice

1. M. P. Meyer a recueilli depuis la succession de Quinet, au Collége de France. Chargé de nous faire connaître et apprécier les *littératures méridionales,* il devra, nous l'espérons au moins, élargir le cadre de ses études, et faire une place, à côté du provençal, au développement espagnol et italien.

sur la langue des provinces argentines; pour le roumain, M. Picot, qui a récemment traduit, dans la *Revue de Linguistique*, un charmant conte valaque. Ces linguistes habiles, même quand ils croient ne travailler que pour la science, font œuvre patriotique et politique. Ils concourent à la renaissance de la *Romania*, à la régénération de la France. Nous prêtons la plus sympathique attention, nous attribuons la plus haute valeur à leurs études, auxquelles nous voudrions voir faire une place de plus en plus large. Les pages qui précèdent ne sont, à proprement parler, qu'une introduction à une série philologique. Elles en tracent le plan général; elles en signalent l'intérêt et l'importance.

XV

LES ÉTUDES CLASSIQUES ET LE LATIN

1873

La langue maternelle, un peu de géométrie et de musique, quelques données justes ou fausses sur l'univers et l'homme, mince bagage qui ne pesait guère aux épaules dans les exercices du gymnase et de la palestre, et qu'un enfant bien doué acquerrait en trois ans à l'école primaire, voilà ce qui suffisait à faire des Périclès, des Alcibiade, des Euripide, voire des Aristote. Combien nous sommes loin de cette simplicité du monde antique!

A mesure que le champ de la science et de l'activité humaine s'est élargi dans toutes les directions, l'instruction s'est compliquée, à ce point qu'aujourd'hui, en France, huit et dix ans d'études ne parviennent pas à munir un homme des notions et des idées moyennes indispensables à qui veut se tenir au niveau de son temps. De dix à vingt ans, en effet, l'homme doit sortir de l'enfant, sachant du

passé tout ce qui lui sera utile dans le présent, et du présent ce qu'il lui faut pour marcher vers l'avenir. Il doit posséder non-seulement l'histoire, et j'entends par là aussi bien les langues, les littératures et les philosophies anciennes que les vicissitudes mémorables des nations, les idées aussi bien que les faits, mais encore les connaissances pratiques et d'un usage immédiat, les langues de ses voisins, les principes du droit national et privé, et les éléments au moins des sciences concrètes, sans parler des mathématiques, cet instrument abstrait qui les approfondit et les féconde toutes. Il faut qu'il connaisse avec une précision suffisante la terre et l'homme tels qu'ils ont été et tels qu'ils sont, et cette étendue céleste où roule sa destinée d'atome pensant. Enfin, héritier des conquêtes de ses aïeux, il faut qu'il se les assimile pour en léguer de nouvelles à ses descendants.

Que savent de tout cela nos deux sortes de bacheliers? Même point la partie qui leur est spéciale, et rien de celle qu'ils ont nécessairement négligée. Si même les bacheliers ès sciences ont sur la physique ou l'algèbre un peu plus de notions solides que n'en possèdent les bacheliers ès lettres sur les langues anciennes et l'histoire, la nullité littéraire de ceux-là est plus sensible dans le monde que l'incompétence scientifique de ceux-ci, et témoigne plus hautement encore contre l'insuffisance de notre

enseignement; car les premiers ignorent tout ce qui fait le sujet ordinaire des entretiens et le mobile de la pensée; la vie politique, autant que la sphère de l'imagination et de l'art est pour eux trop souvent lettre close.

Et cependant notre jeunesse est soumise sans relâche à des travaux réguliers. Les jours n'ont qu'un nombre limité d'heures et de minutes; et ces heures sont employées, remplies, surchargées. Et toutes ces classes, tous ces devoirs, ces leçons récitées tant bien que mal, n'aboutissent qu'à des résultats médiocres. L'instruction n'est ni assez générale ni assez précise : voilà ce qui est évident. Il faut, dans le même temps, qu'on ne peut dépasser, apprendre mieux et plus. C'est possible, puisque nos voisins y parviennent. Il s'agit d'en indiquer les moyens; et nous les découvrirons par nous-mêmes, si nous le voulons bien, sans prendre conseil des Allemands.

La cause de notre infériorité réside non dans l'inintelligence française, certes, mais dans nos méthodes d'enseignement. Cette vérité a été mise dans tout son jour par M. Bréal (*Quelques mots sur l'instruction publique*); le savant professeur a soumis à une critique pénétrante les trois degrés de notre système pédagogique, dominé par la tradition des jésuites, et qui pèche autant par la base que par le milieu ou le couronnement. L'école primaire

et le lycée font des perroquets; ils accomplissent ce tour de force de meubler la mémoire sans éveiller la pensée. L'enfant sait lire, mais il ne comprend pas ce qu'il lit, et il ne le lira plus. L'adolescent emporte du collége quelques phrases latines et quelques dates, mais aucune opinion qui lui soit propre, aucun goût pour les études qu'il abandonne, et qu'il oubliera bientôt.

Quant aux facultés, elles se trouvent entraînées, surtout en province, à proportionner leur enseignement à l'esprit superficiel et indifférent des étudiants et du public. M. Bréal demande avant tout qu'on provoque, en la guidant, l'initiative intellectuelle des jeunes gens, et qu'on s'attache à former des maîtres. Les remèdes qu'il indique, beaucoup plus radicaux qu'ils n'en ont l'air, tendent à un changement total des procédés universitaires. Nous les retrouvons, mais fortement édulcorés, dans une récente circulaire de M. Jules Simon.

Qui le croirait? Le cri public est si net, si pressant, si exaspéré par les désastres de notre ignorance, qu'il a pénétré jusque dans la citadelle de la routine, jusqu'au ministère de l'instruction publique. Pour la première fois depuis deux ans, M. Jules Simon (qui songe à encourager les maîtrises) ose déplaire à M. Dupanloup. Il s'est aperçu que nos enfants ne savent ni la géographie, ni la gymnastique, ni l'allemand, ni le grec, ni le fran-

çais, ni même le latin. Il a découvert que l'Université enseigne trop les langues anciennes sans les enseigner bien, et qu'elle gaspille un temps précieux en exercices peu intelligents. Enfin, cédant à la nécessité, il touche d'une main encore timide aux vieux rouages, il tend à élever les langues vivantes au rang des langues dites classiques, il donne une place à la géographie, aux excursions scientifiques, à l'hygiène; il libère à moitié les professeurs de la tutelle ministérielle, en les engageant à se réunir pour délibérer en commun sur les matières pédagogiques.

Une distinction très-judicieuse, déjà signalée par M. Bréal, par M. Benoist, entre les idiomes morts qu'on apprend pour les lire et les langues vivantes qu'on apprend pour les parler, domine et commande les réformes louables de M. Jules Simon; ce principe incontestable sera le point de départ d'un renversement complet, plus complet que ne le voudrait le ministre, de notre vieux et pitoyable système d'enseignement; il établit tout d'abord deux ordres d'études parallèles: l'*ordre historique*, où rentrent le latin, le grec et les littératures anciennes; l'*ordre pratique*, qui comprend les exercices du corps, les langues vivantes, la géographie et les sciences. De là deux méthodes, caractérisées l'une par la lecture à outrance, par les rédactions et les résumés; l'autre par l'expérience pratique, personnelle, ré-

pétée, directe. A l'une, le passé et le monde des idées acquises; à l'autre, le présent et les choses. Nous ne pouvons qu'approuver M. Jules Simon quand il élimine, au profit de travaux plus urgents, le thème et les vers latins, bien qu'en eux-mêmes ces exercices aient leur grande utilité; quand il conseille de renoncer à ces versions, dictées souvent sans queue ni tête et surtout sans intérêt pour l'élève, de remplacer autant que possible par des compositions françaises les narrations, discours et dissertations en latin.

En effet, les exercices de ce genre, indispensables à qui veut se familiariser avec la connaissance usuelle des langues parlées, appartiennent à l'ordre pratique et sont étrangers à l'ordre historique. Le ministre a donc raison d'attacher à chaque classe une bibliothèque, largement ouverte aux élèves, et d'y placer non-seulement les originaux, mais les traductions, les commentaires, et tous les ouvrages relatifs aux littératures anciennes.

Mais, il ne faut pas se le dissimuler, ces modifications, intelligentes, et que nous acceptons, auront pour effet d'abaisser tout d'abord le niveau des études dites classiques. On connaîtra mieux l'histoire des langues et des littératures de l'antiquité, ce qui est beaucoup, mais on ne saura plus le grec ni le latin. Ceux que tenteront l'érudition, la philologie, devront rapprendre ces deux idiomes au sortir du

collége. Est-il utile de sacrifier à l'avantage du plus grand nombre les intérêts de la haute critique et de l'érudition française? Le nécessaire doit-il supprimer le luxe? Sans doute l'École des hautes études est là pour répondre à ce besoin d'une instruction complémentaire. Mais les hommes de loisir peuvent seuls la fréquenter; les autres sortent du collége trop tard pour profiter de ses leçons.

Nous pensons qu'il ne suffit pas d'ébranler, de morceler le vieux programme des humanités; il faut le remplacer, et surtout abréger la période scolaire. Six ou sept ans (de 9 à 16) suffiraient à l'acquisition des connaissances historiques et pratiques nécessaires à la majorité des citoyens, et ce serait le premier degré de l'enseignement secondaire. Le second degré ou École libre des hautes études (16 à 20 ans) offrirait aux aptitudes particulières le choix entre les diverses branches, entre les spécialités dont le premier degré aurait réuni toutes les données générales et nécessaires. Au-dessus encore, l'enseignement supérieur proprement dit, Collége de France et Facultés, s'adressant à des auditeurs mieux préparés, se déploierait avec plus de liberté, plus de force et de profondeur.

Ainsi, de 9 à 16 ans, dans les établissements modèles entretenus par la nation, tous les Français pourraient (l'enseignement primaire étant seul obligatoire) apprendre tout ce qu'il faut savoir; et

de 16 à 20, à l'âge où la sève monte, où l'intelligence est dans toute sa fleur et son épanouissement, étudier ce qu'il est agréable de connaître à fond, ce qui, sans être indispensable à l'individu, importe au progrès général de l'esprit humain.

Sans entrer dans les détails du plan d'études que nous venons d'esquisser, et dont nous avons, par devers nous, combiné les divisions et établi l'ordonnance, année par année, heure par heure, nous avouerons qu'une assez grande part, un cinquième environ, y est réservée au latin dans l'enseignement secondaire du premier degré. Le latin est le père du français. C'est dans le latin que nous trouvons la raison d'être et le sens véritable des mots qui composent notre vocabulaire. C'est par le latin que nous a été transmise la pensée aryenne primitive; c'est lui qui nous relie aux ancêtres des races européennes, et qui nous attache, par une fraternité indissoluble, aux peuples modernes dont l'amitié et l'alliance doit être notre constant objectif politique, les Espagnols, les Italiens, les Portugais, les Roumains, en un mot les peuples latins. Comment le latin ne serait-il pas la base de notre enseignement?

Sainte-Beuve aimait à dire « que nous savons en quelque sorte le latin de naissance, et que nos études nous en rafraîchissent plutôt le souvenir qu'elles ne nous l'enseignent. » C'est ingénieux, en ce sens que le français est l'une des formes modernes du

latin, et qu'en parlant français nous parlons intrinsèquement latin. Mais il ne faudrait pas ajouter, comme fait Sainte-Beuve: « En Italie, en Espagne, en France, on est presque naturellement bon latiniste; les hellénistes sont rares. « C'est presque le contraire qui est vrai. » Un des principaux critiques de la littérature latine en Allemagne, Bernhardy, nous déclare assez nettement que nous avons eu autrefois une école de latinistes, la première de l'Europe, mais que nous l'avons laissée déchoir depuis deux siècles, et qu'enfin, si nous faisons encore quelque figure parmi ceux qui ont une certaine notion de l'antiquité, c'est grâce à nos hellénistes et à leurs travaux. »

Cette décadence coïncide avec la main mise par les jésuites sur notre instruction publique. Ils ont éliminé le grec au profit du latin, qui est l'idiome sacré du catholicisme; mais ils ont mal enseigné leur langue de prédilection. C'est le cas de tout enseignement à base cléricale; les maîtres n'y peuvent jamais aller au fond des choses, pas plus en fait de littérature qu'en fait d'histoire ou de philosophie. M. Benoist, un de nos savants professeurs de faculté, constate que « hors de l'Université, on étudie le latin par des procédés encore inférieurs, et que l'on y connaît infiniment moins les monuments de la langue latine. »

Dans un fort intéressant travail placé en tête du

dernier tome de son Virgile [1], M. Benoist signale le vice fondamental déjà reconnu par Rollin et Port-Royal et auquel M. Jules Simon cherche à remédier : le but poursuivi par les jésuites et leurs successeurs involontaires est d'apprendre aux élèves à écrire en latin, en mauvais latin de collége. Erreur si invétérée, que M. Benoist lui-même entend plutôt perfectionner et rendre intelligente cette pratique du latin (du bon, s'entend), que l'éliminer d'une étude qui appartient, nous l'avons dit, à l'ordre historique.

C'est le temps qui nous presse, qui nous manque ; et conservât-on la durée du cours secondaire actuel, il serait nécessaire de sacrifier à d'autres connaissances plus urgentes cette « exacte possession » de la langue latine elle-même, à laquelle M. Benoist ne peut renoncer, et que nous espérons sauvegarder par l'établissement d'un second degré dans l'enseignement classique. Au reste, M. Benoist réclame autant que nous toutes les réformes qui rentrent dans notre plan, des leçons moins machinales, des notions précises de mythologie, d'archéologie, d'histoire littéraire, de grammaire comparée, qui sollicitent la curiosité, c'est-à-dire l'initiative, si rare en

1. *Œuvres de Virgile, texte latin, d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif, une introduction et une notice*, par E. Benoist, professeur à la faculté d'Aix (in-8, Hachette).

France et si nécessaire aux citoyens d'une République.

Il nous a semblé que M. Jules Simon se montrait trop ennemi de la grammaire; M. Benoist se contente de condamner l'emploi des grammaires existantes; il en voudrait de trois sortes, élémentaires, intermédiaires et savantes. Pour nous, il est certain que la connaissance de l'organisme grammatical du latin et du grec ne saurait être trop nette et trop bien fixée dans la mémoire. C'est la clé de la langue, et sans elle il serait tout à fait inutile de faire expliquer des auteurs qu'on devinerait plus qu'on ne les comprendrait. Nous maintiendrions donc la grammaire, les grammaires, durant les six années de l'enseignement secondaire renouvelé. Il ne s'agirait pas de les faire réciter textuellement, sauf dans les deux classes élémentaires (de 9 à 10, et de 10 à 11); mais le professeur devrait s'assurer fréquemment que leurs exemples et leurs paradigmes sont familiers à leurs élèves.

Durant ces deux premières années, le thème serait maintenu, non comme tour de force, mais comme moyen d'acquérir quelques mots, quelques formes du discours. La plus grande place serait réservée à la version ou plutôt à l'explication en classe et à la lecture au quartier ou à la bibliothèque, ou dans la chambre de l'étudiant. En même temps une classe serait toujours consacrée à l'histoire des

langues et des littératures, et à celle des idées. Les compositions consisteraient le plus souvent en analyses et en appréciations d'un auteur désigné, ou des travaux du mois. Elles seraient écrites en français. On ne sortirait pas du collége sans connaître les caractères propres du latin, son rang dans la série aryenne, ses affinités, au moins avec le grec, les altérations qui l'ont métamorphosé en italien, en provençal, en. français, par la perte des désinences et la contraction des syllabes non accentuées; on n'ignorerait pas les périodes successives de la littérature, depuis les rituels de l'antique Rome, rudes et bizarres fragments, jusqu'à cette dilution affadie du latin ecclésiastique, qui décomposait la langue tandis que le mysticisme aveugle des chrétiens abaissait la civilisation et étiolait les forces du monde gréco-romain.

On aurait une idée nette d'Ennius, qui a été certainement un homme de génie, de Lucilius, le satirique, de Lucrèce, le plus profond des poëtes, de Virgile et d'Horace, les artistes par excellence, sans oublier le charmant Catulle et le très-agréable Ovide, puis de Lucain et de Juvénal, et de Martial ou de Stace, qui ne sont pas à dédaigner, enfin même de Sidoine, de Claudien, d'Ausone et, bien loin derrière eux, de Fortunat et des versificateurs du moyen âge. De même les prosateurs, les Caton, les Cicéron, les César, les Tite-Live et les Salluste,

les Suétone et les Pétrone, les Tacite et les Pline, voire les chroniqueurs de l'histoire Auguste, les auteurs du Digeste, les quelques docteurs chrétiens qui ont été des écrivains, Tertullien, Augustin, Jérôme, puis Grégoire de Tours et Frédégaire lui-même, auraient été passés en revue et resteraient, chacun à sa date, avec sa physionomie propre, dans l'esprit de nos jeunes gens. Mais il faudra que tous ces auteurs soient mis sous leurs yeux, à leur portée, que toutes ces notions si négligées aujourd'hui soient résumées et ordonnées par les maîtres dans des ouvrages qui manquent en France et qui existent de l'autre côté du Rhin.

M. E. Benoist réclame instamment un vaste répertoire de la langue, comme qui dirait une refonte française du grand dictionnaire de Forcellini; des traités d'antiquités, mœurs, religion des Romains (nous en avions de toute sorte au seizième siècle); des histoires de la littérature latine; des grammaires comparées; enfin un corps de textes établi philologiquement, accompagnés de notes et d'index. Il cite quelques travaux utiles dans cet ordre nouveau, la traduction du dictionnaire de Freund, par M. Theil, une grammaire de M. Gantrelle, de Gand; nous ajouterons la *Nouvelle grammaire latine*, d'après les principes de la grammaire comparée, par M. Beaufils, et surtout sa petite *Phonétique latine* (Garnier, in-8); l'ouvrage de M. de Cayx de

Saint-Aymour sur la langue latine; les deux volumes de feu M. Berger, que nous avons déjà signalés (l'*Éloquence latine*); la curieuse thèse sur les *Pontifes de l'ancienne Rome*, par M. Bouché-Leclercq, enfin et surtout les belles éditions savantes publiées par la maison Hachette, au premier rang le Virgile de M. Benoist, si consciencieusement et si profondément étudié.

M. Benoist a dépouillé tout ce qui a été écrit en Allemagne sur son auteur et il a « digéré cette nourriture étrangère ». Il en a tiré, en contrôlant la critique allemande (qui est très-surfaite, bien que fort aventureuse), des index précieux, des listes de mots probablement inventés par Virgile, des notes de toute espèce sur la mythologie, l'histoire et le sens des passages difficiles, qui abondent. Ces travaux ne sont pas sans précédents chez nous : la plupart des éditeurs de la renaissance entouraient le texte d'appendices analogues. Rappelons ici seulement la très-commode édition-Dauphin du père La Rue, qui lui-même avait reproduit l'index du père La Cerda.

Les découvertes des Allemands sur Virgile sont, à tout prendre, beaucoup plus volumineuses que considérables, et M. Benoist a eu bien raison de n'en prendre que la fleur, et ce qui pouvait convenir à la netteté, à la précision naturelle de notre esprit.

Au retour de cette excursion bien incomplète dans la province latine du domaine classique, nous aurions désiré répondre brièvement aux arguments de ceux qui voudraient donner chez nous le premier rang à l'étude du grec. A leur tête marche M. Michel Bréal; et nous avons tout récemment retrouvé cette opinion dans l'excellente série d'articles, que notre confrère du *Siècle*, M. Ch. Bigot, a consacrée à la circulaire Jules Simon. Tout en admettant, avec M. F. Benoïst, que « l'esprit français est peut-être, si l'on considère les peuples modernes, celui qui a le plus d'affinité avec l'esprit grec »; et avec M. Ch. Bigot, que la littérature latine est de seconde main, que les grands esprits de la Grèce, les Eschyle, les Sophocle, les Euripide, Aristophane, Démosthène, Platon, Aristote, sont sans rivaux et sans égaux chez les Romains; nous ne sommes pas disposé à leur sacrificr Lucrèce, Plaute, Virgile, Horace et Juvénal, Cicéron, César, Salluste et Tacite.

La langue latine, dont on voudrait faire fi, si elle est moins riche dans la conjugaison et dans la composition des mots, est plus souple dans la déclinaison, moins embarrassée de particules; elle a une plénitude et une ampleur qui lui sont propres. Ses titres de noblesse valent ceux de la langue grecque. Enfin et surtout, elle est la mère de la nôtre. Le français n'existe que par le latin. C'est

pourquoi le latin doit, sans exclure le grec, rester la base de notre enseignement. Sainte-Beuve disait :

> Les Latins, les Latins, il n'en faut pas médire !

XVI

LA LANGUE FRANÇAISE

1873

La langue française, que les Allemands prétendent éliminer des relations internationales, vient de remporter à Bruxelles un avantage qui n'est pas sans valeur. Le prochain Congrès anthropologique devait se réunir à Vienne; malgré l'opposition très-vive des savants d'outre-Rhin (qui, entre parenthèses, n'ont pas brillé cette année), il a été décidé qu'il aurait lieu à Stockolm; et très-probablement, pour deux ans encore, le français demeure la langue officielle de la science. L'occasion nous a paru bonne pour exposer brièvement les origines, l'histoire, les mérites et aussi les lacunes de notre idiome national.

Les guides ne nous manqueront pas. A entendre la plupart de nos philologues, même les jeunes, les Allemands seuls connaissent les langues romanes. Il y a là une grosse exagération. Sans contester le

mérite éminent de Diez et de tous ceux qui ont, au-delà du Rhin, publié des textes provençaux ou français, nous nous contenterons de la collection des *Anciens poëtes*, éditée sous la direction de M. Guessard, des *Grammaires historiques* de MM. Brachet et Cocheris, et du grand dictionnaire de M. Littré. Les travaux de MM. Gaston Paris et Paul Meyer, leurs leçons au Collége de France et à l'École des chartes, nos propres souvenirs, nous dispensent d'aller à Bonn.

Le français est, comme l'on sait, l'une des six langues romanes, filles du latin populaire porté par la conquête en Gaule, en Espagne, dans la Dacie, et combiné en Itàlie avec les débris des dialectes ombriens et osques. Foncièrement, ces idiomes ne sont que des prononciations diverses de l'une des langues aryennes les plus antiques. C'est pourquoi, et nous aurons occasion de l'établir, ils ont parcouru une carrière beaucoup plus étendue et ils sont arrivés à une forme plus définitive que les dialectes germaniques, à cet état dit analytique où tendent tous les idiomes et que l'allemand, fixé malgré lui par l'imprimerie, ne paraît pas devoir atteindre.

A l'époque où la rupture du faisceau romain vint favoriser le développement des dialectes provinciaux (cinquième siècle), les langues anciennes de notre Gaule, couvertes partout et supprimées par le latin,

s'étaient réfugiées aux extrémités du territoire, l'aquitain au pied des Pyrénées, le celte en Bretagne. Le latin s'était, depuis cinq siècles, si fortement assis sur toute l'étendue du pays qui est devenu la France, que le francique, le burgonde, le visigothique, après avoir lutté pour la suprématie jusqu'aux temps de Charlemagne, furent totalement éliminés. La langue des envahisseurs ne put se maintenir qu'entre les Vosges et le Rhin.

On compte les termes allemands qui ont pris racine sur le sol; c'est dans les particularités de la prononciation, dans l'altération de l'élément latin qu'il faut chercher ou plutôt deviner les traces des influences celtiques ou germaniques. Encore, la persistance et la prédominance de l'accent latin suffisent-elles presque toujours à expliquer les contractions et les métamorphoses des sons et des mots. Grammaire et vocabulaire, tout en somme est resté latin et ne relève que du latin. Avis aux étymologistes amateurs qui cherchent çà et là, dans le celte ou l'allemand, voire dans l'hébreu, l'origine directe, soit des racines, soit des flexions.

Il est très-difficile de déterminer vers quel temps commença la déformation provinciale qui a changé le latin en français, en italien ou en espagnol; probablement dès le début de l'occupation romaine. On voit poindre l'italien bien avant l'ère chrétienne dans l'inscription des Scipions où le *m* final des

accusatifs n'est figuré par aucun signe. L'élision de cette même désinence, dans la poésie classique, fait supposer que déjà, dans l'antiquité, les flexions casuelles étaient émoussées par l'usage. Que ne devait-ce pas être en Gaule? Du latin livré aux fortes dents et anx rudes gosiers de nos ancêtres, de cette langue au fond si voisine des dialectes celtiques, mais si étrangère aux mœurs et aux habitudes intellectuelles des barbares, il est probable que les parties saillantes et accentuées subsistèrent seules; mais par quels degrés, dans quelle mesure? C'est ce qu'on ne peut deviner sous le voile uniforme de la langue littéraire, écrite et enseignée à Lyon ou à Trèves aussi purement qu'à Rome même.

On peut dire avec M. Littré que les dialectes romans sont nés le jour où le peuple cessa d'avoir conscience de l'accent latin, qui avait présidé à leur lente formation, le jour où le mot prononcé cessa d'être rapporté au mot écrit. Par exemple, lorsqu'on ne reconnut plus dans *fraïle*, ou dans *maïstre*, ou dans *reïne*, l'énonciation vocale des mots qu'on lisait *fragilis*, *magister*, *regina*, on ne parla plus latin, on parla une langue particulière qui se suffisait à elle-même. A cette époque incertaine (septième siècle?), qui marque pour les langues d'oïl et d'oc la fin de l'incubation, la formation naturelle des idiomes nouveaux est accomplie; ils sont en possession de leur fonds, de leur corps même. Ils ont

dès lors une existence individuelle et distincte; ils cessent de procéder du latin ; c'est par emprunt, et non plus par insensible déformation, qu'ils s'accroissent. Ces deux périodes si importantes dans l'histoire du français ont laissé moins de traces dans l'italien, langue moins contractée et qui semble plutôt un décalque qu'une altération du latin. Le fait est qu'il y a en français deux langues, toutes deux procédant du latin ; mais l'une, la plus ancienne, formée naturellement sous l'influence dominante de l'accent tonique, par la suppression des désinences, la chute de la consonne médiane, la contraction des voyelles et des consonnes subsistantes ; l'autre, artificiellement accrue par l'annexion directe et immédiate de vocables tout faits et qui entraient dans l'usage sans avoir passé par la filière.

Or, le mélange perpétuel de ces deux langues fait le désespoir des linguistes ; la première seule est pour eux légitime ; la seconde est bâtarde. Cette douleur, avouons-le, nous touche assez peu. Il n'est pas de langue qui ait échappé à la nécessité des formations artificielles. C'est le procédé auquel nous devons la richesse de nos *doublets*, la variété et les nuances de notre vocabulaire. L'anglais, qui tient du français plus d'un tiers de ces mots, est là pour nous prouver que le temps atténue les disparates et donne l'unité aux idiomes aussi bien qu'aux monuments.

On ne trouve avant le huitième siècle, et encore est-ce dans un fragment de glossaire, rien qui puisse éclairer le philologue sur la marche et les progrès du langage nouveau. Le neuvième siècle nous fournit le texte du *Serment* prononcé à Strasbourg par Louis le Germanique, en 842 ; le dixième le chant en l'honneur de sainte Eulalie. Jusqu'ici, rien ne semble distinguer la langue d'oc de la langue d'oïl ; et c'est ce qui a suggéré à Raynouard l'hypothèse d'un dialecte unique d'où seraient sortis les deux groupes, français et provençal. Mais il est certain que les deux langues se sont développées isolément, l'une en-deçà, l'autre au-delà de la Loire, séparées de leur congénère par des zones indécises ; et, dans le onzième siècle, leurs caractères propres apparaissent nettement tranchés. Leur sort a été différent. Tandis que les dialectes du Midi, n'ayant pu se fondre et faire corps en une seule langue littéraire, ont été réduits à l'état de patois par l'invasion de la monarchie capétienne et l'établissement de la centralisation, les dialectes du Nord, rapidement absorbés par celui de l'Ile de France, ont cédé le pas, dès le douzième siècle, à un idiome dominant consacré par la littérature. Si le picard, le normand, le champenois sont devenus des patois (et cela deux siècles auparavant) comme le gascon, le languedocien et le provençal modernes, ils ont laissé derrière eux un héritier, une langue forte et

bientôt unique, le français, contre laquelle ne prévaudront pas le talent très-réel et la restauration illusoire des *Félibres*.

Dans le onzième siècle, c'est déjà en vieux français, en français proprement dit, que Théroulde (?) chante la mort de Roland. Les deux siècles suivants enrichissent et ordonnent la nouvelle langue, et l'amènent à une sorte de perfection relative. Les chansons de geste, les poëmes cycliques, la riche littérature du temps de saint Louis, se répandent dans toute l'Europe et y éveillent une première renaissance. Mais tout cela est encore pauvre de composition, de style; l'art manque et aussi la maturité de l'esprit.

La langue est pure assurément et presque vierge de formations artificielles; mais elle est encore dans les limbes; gênée plutôt que servie par des traces de déclinaison (c'est le cas de l'allemand moderne), elle s'amuse aux minuties confuses du cas régime et du cas sujet. Sans doute de doubles formes comme *empereire* et *empereor*, *sire* et *seigneur*, *maire* et *majeur*, etc., tirées très-régulièrement *d'imperator* et *imperatorem*, *senior* et *seniorem*, avaient quelque valeur, et nous les avons mises à profit, mais la fameuse *règle du* S, nominatif au singulier et régime au pluriel, introduisait dans le langage écrit une confusion puérile et tout à fait contraire à l'esprit analytique des idiomes romans. Entre les cas et les

prépositions, il faut choisir. Ayant la même origine et la même force, ils font double emploi.

Les cas, particules atrophiées, ont eu l'agrément de la brièveté, le charme de la variété des désinences. Mais l'effort que leur emploi judicieux imposait à l'esprit, leur impuissance à rendre toutes les nuances des rapports qui unissent les mots, les condamnaient à une disparition graduelle. Leur nombre décrut d'abord ; puis leur sens originaire, à force d'être élargi, perdit toute précision ; il fallut les corroborer par l'addition de particules variées. C'est ce qui eut lieu en sanscrit même ; à plus forte raison en latin, en grec, en gothique. Déjà, mille ans au moins avant notre ère, ils étaient virtuellement remplacés. Les articles et les prépositions isolées, jointures plus souples et plus mobiles, devaient fatalement éliminer ces désinences mortes, qui allongeaient le mot sans en nuancer nettement le rôle. Le français a traîné jusqu'au quatorzième siècle deux de ces débris qui encombrent encore l'allemand sans utilité appréciable. « Comme avec irrévérence !... » Mais jamais nous n'avons reculé devant l'hérésie. Porter la main sur le cas régime et le cas sujet (et *vice versa*), c'est choquer les dévots de notre vieille langue, c'est toucher à l'arche sainte. Quand ils ont dit : « Le français a été une langue à deux cas ! » et par cela même plus voisine du latin que l'italien et l'espagnol eux-mêmes; quand ils ont

ajouté que les vieux vers héroïques de dix syllabes, avec ou sans assonance, avec ou sans élision à la césure, valaient bien comme harmonie et comme ampleur les plus beaux alexandrins et les strophes aux rimes les plus riches, et nombre d'autres regrets et doléances, ils se sentent le cœur allégé, comme le catholique qui a fait son *mea culpa*. Fort bien; et il y a pour le linguiste une certaine mélancolie (nous la partageons à nos heures) à voir les racines s'user, s'amalgamer, perdre de leur éclat et de leur vertu significative, les formes ingénieuses vieillir et se décolorer; la transparence de toutes les parties du mot graduellement s'éteindre et ne plus nous laisser qu'un chiffre, neutre, prosaïque, aveugle et sourd, jeté brutalement dans toutes sortes de combinaisons, qui jurent peut-être avec son antique dignité.

C'est le destin. Mais que de compensations! Le mot transparent et développé ne conservait-il pas une sorte de vague métaphorique? Il était, pour ainsi dire, taillé à facettes; et le sens morcelé, l'éclat projeté par chacune de ses parties sur ses multiples origines, risquait d'en rendre douteuse, amphibologique, la signification générale. Combien de difficultés dans les textes grecs, latins, allemands, naissent de cette semi-transparence des mots, de cette énergie un peu factice des flexions des désinences et des suffixes! Plus le mot est abstrait, plus il est docile; plus son origine s'est obscurcie, plus il laisse

de clarté à la pensée; plus son sens, en effet, est circonscrit, net, moins il égare l'esprit vers des rapprochements intempestifs avec d'autres termes, parents du premier, et qui ont pris une signification différente. Enfin, plus la langue est analytique, pour ne pas dire algébrique, plus elle est un commode instrument, et plus l'homme en est maître.

Ainsi donc, regarder comme autant d'altérations déplorables et de pas vers la décadence tous les progrès qui ont enrichi et assoupli la langue de Froissart, de Comines, de Villon, éclairci celle de Montaigne et de Rabelais, condensé et ennobli celle de Pascal, de Molière, de Racine, rajeuni et varié celle de Voltaire et de Diderot, celle de George Sand, Balzac, Victor Hugo, c'est là une vue étroite autant qu'une utopie inoffensive. Accordons aux linguistes sévères qu'une multitude de mots qui manquaient à l'idée, latins et grecs dès le quatorzième siècle, italiens et espagnols aux quinzième et seizième, et, plus tard, grecs encore, anglais ou allemands, sont entrés tout d'une pièce dans le dictionnaire sans avoir suivi la lente filière de la dérivation populaire; disons avec eux que beaucoup de vieux termes expressifs (rien, d'ailleurs, ne nous interdit de les reprendre, même dans les anciens dialectes corrompus en patois) ont disparu dans l'épuration graduelle qui a fait du français une langue claire, fine, souple et sagement harmonieuse ; nous avons

beaucoup de mots en *tion*, cela est vrai, et en *ment;* mais les premiers, du moins, calqués sans précaution sur le latin, ont presque doublé notre richesse ; c'est grâce à eux que nous pouvons distinguer une potion d'un poison, une inclination d'une inclinaison, une ration d'une raison, et mille autres nuances que la vieille langue ne pouvait rendre. Sans plus insister, félicitons-nous d'avoir laissé derrière nous l'excellent Villehardouin, le prudent Beaumanoir, et même le docte Chastellain.

Telle a été la vitalité du français, qu'au dixième siècle, il s'est imposé aux Scandinaves, envahisseurs de notre Normandie, qu'au onzième, les mêmes barbares francisés l'ont porté en Angleterre, où il s'est emparé d'un tiers du vocabulaire saxon, qu'aux dix-septième et dix-huitième, il était devenu la langue universelle des chancelleries et des cours, que maintenant encore il se parle couramment dans la bonne société russe et suédoise, et fait partie en Allemagne et en Angleterre de l'éducation classique.

Nous parlions tout à l'heure des philologues qui pleurent encore la langue à deux cas du treizième siècle. Plus grand encore est le nombre des lettrés et humanistes de bonne compagnie qui regrettent le français du dix-septième siècle. Leur opinion est sans doute un hommage, et dans cette mesure nous nous y associons pleinement, aux grands écrivains

qui ont marqué pour jamais cette période de notre histoire. Mais il n'y a pas eu qu'une langue au dix-septième siècle. S'agit-il de celle de La Fontaine, de Pascal, de Labruyère, de Saint-Simon? Celle-là est infiniment riche et variée. S'agit-il de l'idiome classique proprement dit, qui revit, un peu dégénéré, dans les discours d'Académie et les exercices de rhétorique? Nous sommes loin de contester sa noblesse, son ampleur mesurée, et nous admirons ces qualités comme il convient. Mais est-ce que sa grandeur ne l'attache pas un peu au rivage? Sa pompe ne va pas sans monotonie, et sa simplicité sans insignifiance. Il est pauvre sous son apparent éclat. S'il se prête merveilleusement aux lieux communs et aux vérités moyennes, il se refuse aux conceptions originales, aux idées neuves ; monocorde et monochrome, il atteint dans certaines proses très-vantées à la médiocrité la plus complète, et la poésie a peine à tirer parti de ses nuances éteintes. Quoi qu'il en soit, l'extrême mobilité de Voltaire, l'éloquence passionnée de Diderot, la force de Montesquieu, la magnificence de Buffon, l'art extrême de Rousseau, et Beaumarchais, et Condorcet, et Turgot, et Mirabeau, Danton enfin, sont là pour témoigner que la prose française n'a pas dégénéré au dix-huitième siècle. Et quelle variété dans le nôtre! depuis Chateaubriand jusqu'à Mérimée, depuis George Sand jusqu'à Renan et à Taine, de-

puis Balzac jusqu'à Gautier, enfin depuis Lamartine jusqu'à Victor Hugo!

Jamais la poésie française n'a brillé d'une telle splendeur; la langue ne paraît pas lui avoir manqué. Quelle vie débordante! il suffit d'ouvrir le dictionnaire de Littré. Tous les mots marqués d'une croix, nécessaires à la science, aux métiers, aux modes, aux jargons mêmes, inégalement heureux sans doute, mais tous se pressant à l'entour de la langue académique, pour la réchauffer et la renouveler, la débordent de toutes parts et promettent aux écrivains du vingtième siècle des images, des couleurs, des ressources inconnues. C'est encore par l'emprunt direct que s'enrichit le français moderne : et comment pourrait-il en être autrement? Faudrait-il que des philologues autorisés prissent la peine de refondre chaque mot grec ou latin ou étranger, selon les vieilles lois de l'accent et de la contraction?

Ce travail serait-il moins artificiel? En cessant d'être le latin, le français a perdu la faculté de reproduire l'altération naïve de son type primitif. Il n'a plus le temps. Au reste, il a fait siens certains procédés de composition et de dérivation; c'est ainsi qu'il unit des radicaux grecs ou latins à des terminaisons de même origine; qu'il fait entrer dans la première conjugaison tous les verbes dérivés de substantifs en *on* ou *ion*, que le suffixe grec

izo, *ismos*, lui a procuré une foule d'agréables verbes en *iser* et un peu trop de mots en *isme*. M. Bréal s'est plu à constater la fécondité souvent heureuse de cette dérivation dont le bas latin offre déjà quelques exemples, *baptizo, evangelizo*, mais à laquelle le français donne une extension que le grec même ne connaissait pas.

Il faudrait être hors de son siècle pour le juger. Mais ce n'est pas nous avancer beaucoup que de ne redouter aucune comparaison pour la langue de notre temps. Nous estimons infiniment la simplicité syntaxique de l'anglais, son intensité poétique, la belle sonorité de l'italien et de l'espagnol, la fécondité de l'allemand; mais nous ne saurions souscrire à tous les reproches dirigés contre le français par MM. Eimele, Steinthal, Scholle, dans de récents ouvrages que résumait un intéressant article de la *Revue politique et littéraire* (3 août).

L'allemand a pour lui sa facilité de composition, sa puissance d'inversion, ses nombreuses particules. Mais sa construction est volontiers embarrassée; ses débris de cas, sa double déclinaison des adjectifs paraissent des richesses tout au moins stériles. Ses consonnes empâtées et ses nasales finales, autrement agaçantes que notre *e* muet, sont aussi des superfétations dont il se délivrera malaisément, bien qu'il soit une langue toujours vivante, toujours inachevée aussi. Et c'est là notre fort. « Toute

rouille a disparu, la langue est nette et brillante, dit M. E. Ritter; ce n'est rien et c'est tout. C'est la vraie supériorité de notre français. »

Que n'aurions-nous pas à dire encore sur les qualités qu'on dénie volontiers à notre langue, la variété des sons, l'accentuation, si nette chez nous qu'elle a dévoré la moitié des mots, l'aptitude philosophique qui lui permet de saisir et de percer à jour les conceptions les plus nuageuses de nos idéalistes d'outre-Rhin, enfin cette souplesse qui lui permet de prendre toutes les allures et tous les tons, de s'identifier avec tous les génies et tous les talents : un don que le grec seul a possédé au même degré !

XVII

DE LA FORMATION ET DES DIALECTES DE LA LANGUE FRANÇAISE

1874

Des lois connues, avérées, ont présidé à la formation de la langue française. Plusieurs fois déjà nous les avons sommairement énoncées, sans tenir compte de certaines rêveries (dirons-nous celtomanes ou bien celtomaniaques?) qui se reproduisent de temps à autre. Sans doute, ces paradoxes offrent un mince danger. L'appareil pseudo-érudit dont elles se revêtent parfois n'augmentera point l'autorité des excentriques qui les soutiennent. Elles ne détourneront certes pas la science de sa voie. Mais nous ne nous adressons pas ici qu'à des philologues; et il nous peinerait fort d'accréditer par notre silence une erreur qui peut séduire quelques amateurs et aussi bon nombre d'esprits sérieux, nous en connaissons, peu familiers avec l'étude historique des langues.

Ce n'est pas sans une certaine stupéfaction, en dépit du *nil admirari* d'Horace, que nous avons lu, en feuilletant un livre curieux à divers titres [1], des passages tels que ceux-ci : « La grammaire dite historique de M. Brachet est un aperçu tant soit peu décousu de l'histoire de la langue, qu'il complète par une grammaire *classique* (?) ; son dictionnaire étymologique est faible.... » « Littré est un homme de grand mérite, sans doute ; seulement il n'a été heureux ni dans son *Histoire de la langue française*, ni dans son *Dictionnaire, qui ne disent rien de neuf.* » Des jugements si péremptoires ont piqué notre curiosité.

On ne se prononce pas ainsi, pensions-nous, contre un linguiste consommé et contre un savant philosophe qui est l'honneur de l'érudition française, sans hardiesse, sans conviction, sans certitude ; et nous avons repris par le commencement un ouvrage qui, tout d'abord, nous avait paru être un catalogue raisonné de quatre à cinq cents écrits relatifs à la grammaire, à l'orthographe et à la langue française, mais qui se présentait à nous désormais comme le manifeste d'un novateur. Notre

1. J. TELL, *Les Grammairiens français*, depuis l'origine de la grammaire en France jusqu'aux dernières œuvres connues. Ouvrage servant d'introduction à l'étude générale des langues. Paris, Firmin-Didot, 1874 (in-18). Ce livre a eu deux éditions.

attente, il faut l'avouer, a été singulièrement déçue; non pas que M. J. Tell, c'est le nom de l'auteur, ait manqué de zèle dans le dépouillement de tous ces livres de valeur bien inégale, mais sa critique n'a été guidée ni par une suffisante expérience de la langue, ni par une connaissance exacte du mouvement de la philologie moderne; pour établir ce point, une citation, entre mille autres, nous paraît suffire; il s'agit encore d'un livre, fort connu et fort apprécié, de M. Littré: « C'est tout ce que l'on veut (dit M. Tell), du *vieux français*, de la *philologie*, des légendes, des mystères, des dissertations sur les psaumes, etc.; mais ce n'est pas ce qu'on peut appeler une histoire de la langue française. »

Ne semblerait-il pas vraiment que le vieux français et l'examen des œuvres qui caractérisent les diverses époques de notre idiome dussent être exclus de l'histoire de la langue? C'en est la trame même. Nous n'insisterons pas sur cette inconséquence qui se renouvelle à chaque page. Mieux vaut chercher le fil conducteur de la pensée de M. Tell, ce qui chez lui supplée à l'absence de critique et de connaissances linguistiques. Il a été dominé, troublé plus que guidé, par un double préjugé contre la dérivation romane du français et contre ce qu'il nomme la grammaire classique: une erreur et une confusion.

M. Tell dit quelque part: « Ou le français dérive

du latin, et nous devons par conséquent *baser* les principes grammaticaux du français sur les principes grammaticaux du latin; ou bien le français est une langue du sol, dérivée du gaulois. Ici l'un a tort et l'autre a raison; c'est une question qui *sera* décidée par l'histoire des origines des langues. » Et il prend immédiatement parti pour l'idée chimérique de Geoffroi Tory, qui prétendait, en 1520, « ramener la langue nationale en chassant le latin », et pour l'assertion en l'air du philosophe Ramus, proclamant notre langue « gauloise et nullement latine ».

Eh bien, la question posée par M. Tell n'a pas lieu de l'être. Elle est parfaitement décidée et résolue. Son dilemme n'existe pas; il est oiseux. S'il est un fait constant, inéluctable, c'est la dérivation des six langues romanes et des autres dialectes de même origine tombés à l'état de patois. Il y a six idiomes, le français, le provençal, l'italien, l'espagnol, le portugais et le roumain, dont le vocabulaire et la grammaire sont, au fond, identiques. Or ces éléments communs se rencontrent, et ne se rencontrent que dans le latin. Le latin est la raison d'être des langues romanes; sans lui, elles n'auraient pu se former. Elles sont donc des transformations du latin, non littéraire et classique, mais provincial et populaire, accommodées aux moyens phoniques des peuples qui les parlent.

Telle est la thèse justement admise et dès longtemps démontrée par les linguistes sérieux.

Si, de toute nécessité, l'instruction primaire enseigne chacune de ces langues en elles-mêmes et pour elles-mêmes, par les procédés mnémoniques les plus simples, la science ne peut les isoler les unes des autres, et moins encore de leur commune substance, le latin. Sans le latin, par la pratique de tous les jours, par la lecture des bons écrivains, nous pouvons assurément posséder notre idiome, mais non en comprendre l'organisme, le vocabulaire et l'orthographe. Or, s'il est vrai, et aucun doute ne subsiste à cet égard, que la français est inséparable du groupe auquel il appartient et de la langue dont il procède au même titre que ses congénères, que penser de ceux qui prétendent le tirer d'un idiome inconnu, que l'on nomme gaulois ou celte? Ou bien ce gaulois est l'origine de toutes les langues romanes, ou il ne l'est d'aucune. Ou bien encore il est identique au latin, ou il en est l'origine. Cette seconde hypothèse a été émise; aucun celtomane logique n'y peut échapper. Elle n'en est pas pour cela moins invraisemblable.

Au reste, comme nous l'avons dit en passant, nul ne connaît le gaulois; les rares inscriptions en cette langue n'ont pu être déchiffrées; si on le suppose, avec raison, très-proche parent en ligne directe ou collatérale des dialectes celtiques modernes, irlan-

lais, écossais, gallois, bas-breton, dont les plus anciens textes remontent tout au plus au neuvième siècle, rien ne permet de le reconstituer dans son état contemporain du latin. C'est pourquoi la philologie, ayant sous la main une base certaine, n'a que faire du mythe gaulois.

On reconnaît sans doute que, selon toute probabité, le gaulois, si rapidement supplanté en Gaule par le latin, avait de nombreux rapports avec les dialectes de l'Italie septentrionale. Le gaulois a été un dialecte aryen ; à ce titre, il a possédé, en commun avec les autres langues de même origine, les cinq cents racines primitives, quelques suffixes, et un certain nombre de mots usuels, noms de nombre, d'animaux, de membres de la famille. En outre, certains procédés grammaticaux, entre autres la formation du passif, à en juger du moins par les dialectes celtiques modernes, ont pu le rapprocher du latin un peu plus que de l'allemand. Voilà tout ce qu'il est permis d'inférer des données philologiques. Mais ces probabilités de parenté plus ou moins lointaine ne changent rien à la certitude de la dérivation des langues romanes. Disons plus : quand bien même, supposition absurde, le français et les cinq autres idiomes romans auraient tiré du gaulois les éléments de leur vocabulaire, ils seraient latins encore, parce qu'aucun mot n'y est entré qu'en passant par la forme latine, par l'accentuation latine.

En général, tout vocable français est un mot latin ou latinisé, contracté, selon des lois constantes, sous l'influence de l'accent tonique latin.

Importé en Gaule par les soldats et les colons, le latin vulgaire (*sermo plebeius*, *rusticus*, *castrense verbum*) s'y acclimata rapidement, et, dès le premier siècle, cent ans environ après la conquête, il était parlé couramment, chanté par les femmes et les enfants dans toutes les campagnes, tandis que le latin littéraire régnait dans les villes, parmi les riches et les fonctionnaires. Le celtique ne se maintenait qu'en Bretagne. Du temps de Strabon, déjà on ne considérait plus les Gaulois comme des barbares; leur pays fournissait à Rome des sénateurs et à tous les tribunaux de l'empire des avocats diserts. Quelques mots isolés passèrent sans doute du gaulois au latin vulgaire; mais le nombre en est insignifiant, à tel point qu'on peut poser en fait que, sauf les noms de lieux, de provinces, de rivières, nous n'avons rien gardé de l'idiome de nos aïeux. On peut s'étonner de ce triomphe complet du latin, on peut l'expliquer par la puissance de la colonisation romaine, par la nécessité de plaider aux tribunaux romains, enfin par la mobilité de l'esprit gaulois; mais, avant tout, il faut le constater et laisser là les chimères.

Ce latin populaire qui, du premier au neuvième siècle, fut bien véritablement la langue de la Gaule,

résista moins bien à l'intrusion du vocabulaire germanique. Les Francs, les Burgondes, les Alains, que les empereurs admettaient en foule dans leurs légions, les Lètes, colonies barbares que des mesures habiles cantonnaient dans le nord et l'est de la Gaule, introduisirent, dès le quatrième siècle, nombre de termes militaires étrangers, bientôt englobés dans la terminologie latine. Si, après la grande invasion, la diversité des dialectes germaniques, non encore fixés, la faiblesse numérique des hordes franques, la conversion successive des barbares au christianisme, préservèrent notre langue du naufrage où périt le colosse romain, huit ou neuf cents mots relatifs à la guerre, aux institutions politiques et judiciaires, à la hiérarchie féodale, marquent encore, dans notre français moderne, le passage du grand courant germanique.

L'effondrement de l'empire entraîna la ruine du latin classique, et, dès le sixième siècle, l'idiome de Cicéron, de Tacite, de Claudien, d'Ausone même, peut être considéré comme une langue morte. Le latin populaire, caractérisé par la tendance analytique de sa syntaxe, par la réduction de la déclinaison à deux cas, sujet et régime, par la substitution des prépositions, des auxiliaires aux désinences des noms et des verbes, et aussi par l'élimination rapide des voyelles faibles qui précèdent ou suivent la syllabe accentuée, le latin populaire, la langue

romane, commença d'être seul compris, seul prêché en chaire, seul parlé dans les villes comme dans les campagnes. C'était une langue nouvelle, « profondément distincte du latin littéraire » et encore plus du dialecte germain qu'employaient entre eux les seigneurs austrasiens de la cour de Charlemagne. Les *Gloses de Reichenau* (768) en attestent l'usage général au huitième siècle. Durant les deux siècles suivants, comme le prouvent les Serments de 842, transcrits par Nithard vers 843, la *Cantilène de sainte Eulalie*, la *Passion de Jésus-Christ* et la *Vie de saint Léger*, la langue vulgaire (*romana rustica*) — on peut déjà dire le français — ne cesse de se modifier en s'écartant de la forme et de l'organisme latins. Elle est fixée, au onzième siècle, avec la *Chanson de Roland*, et produit aux douzième et treizième une riche littérature, admirée et imitée dans tout l'Occident.

Sans parler des autres pays romans, Italie, Espagne, Provence et Languedoc, où la décomposition du latin avait suivi une marche parallèle, et pour nous en tenir au domaine propre du français, de la Loire à la Meuse florissaient cinq dialectes différents : le bourguignon, le picard, le normand, le langage de l'Ile-de-France, le wallon, tous caractérisés par des prononciations différentes, tous destinés à se confondre dans un idiome général, qui est le français moderne. Le français proprement dit

n'était, à l'origine, que le dialecte parlé dans l'Ile-de-France. C'est l'extension croissante du pouvoir central qui l'a porté pas à pas et de proche en proche dans toutes les régions de notre territoire, chassant tous ses rivaux, d'abord de la littérature, et ensuite de l'usage commun.

Quatre lois fondamentales ont présidé à la dérivation : 1° la persistance de l'accent latin (de la syllabe sur laquelle la voix s'élevait); 2° la suppression de la voyelle brève avant l'accent, lorsqu'elle n'est pas initiale ; 3° la chute de la consonne médiane; 4° la contraction ou la chute des désinences. A ces caractères se reconnaissent les mots de première formation, d'origine populaire : *bonitatem*, bonté; *claritatem*, clarté; *comitatus*, comté; *simulare*, sembler; *advocatus*, avoué; *augustus*, août; *delicatus*, délié, etc., etc. Nous ne pouvons énumérer ici les règles constantes qui s'appliquent aux altérations des voyelles et des consonnes.

La dérivation populaire constitue le fonds et la trame de la langue française; mais ce fonds primitif s'est notablement accru, par divers procédés et diverses acquisitions accidentelles. Au quatorzième siècle a commencé une seconde formation, dite savante, qui s'est contentée de calquer les mots latins, sans avoir égard à aucune des lois ci-dessus énoncées : nous lui devons les *doublets* si nombreux qui ont servi à nuancer, pour ainsi dire, et à

assouplir la langue. Quand on compare deux à deux des termes tels que *inclinaison* et *inclination*, *raison* et *ration*, *poison* et *potion*, *esclandre* et *scandale*, *chez* et *case*, *combler* et *cumuler*, on s'aperçoit immédiatement que, de ces doubles formes issues du même mot latin, la première est de création populaire, l'autre d'invention savante. Ajoutez à ces deux sources principales du vocabulaire de nombreux termes empruntés au grec, à l'italien et à l'espagnol (seizième siècle), à l'anglais et à l'allemand modernes (dix-huitième et dix-neuvième siècles), toute la terminologie scientifique, et des suffixes grecs, *mane*, *graphie*, *logie*, *isme*, *iste*, *iser*, dont nous avons quelque peu abusé, et vous aurez une idée approximative et générale de l'histoire de la langue française. Nulle part vous n'y trouverez place pour l'hypothèse d'une origine celtique. En admettant que le gaulois a concouru nécessairement et fortement à altérer la prononciation du latin, on aura justement déterminé la mesure de son influence sur la formation du français; mais on n'aura aucunement ébranlé la définition suivante : L'origine de la langue française est le latin populaire, apporté par les légions et colonies romaines, parlé du premier au neuvième siècle au nord de la Loire, notamment dans l'Ile-de-France, altéré par la prononciation gauloise et germanique, modifié dans sa syntaxe par la tendance analytique com-

mune à tous les idiomes, et transformé dans son vocabulaire par la persistance de l'accent tonique.

Ces renseignements sommaires, que nous avons précisément empruntés à l'excellente *Grammaire historique*[1] de M. Auguste Brachet, si lestement caractérisée par M. J. Tell, on les trouvera dans tous les cahiers des élèves de l'École des chartes, aussi bien que dans les ouvrages de MM. Littré, de Chevallet, Gaston Paris, Paul Meyer, Bréal (pour ne parler que des Français); en un mot, dans tous les écrits sérieux et bien informés. C'est qu'ils sont à l'épreuve de tout paradoxe et de toute fantaisie. Ils figurent également en tête d'un très-utile travail de M. C. Hippeau[2]. Il appartenait au sympathique et savant professeur, qui a publié tant de textes du moyen âge, d'en faciliter la lecture aux amis de notre vieille langue. Telle a été son intention en publiant, sans appareil érudit, un vocabulaire élémentaire des douzième et treizième siècles.

Nous avons entendu quelquefois critiquer les publications de M. Hippeau; on leur reprochait certain manque de rigueur dans la transcription

1. *Bibliothèque d'éducation et de récréation*, J. Hetzel, 18, rue Jacob, in-18. — Nous engageons tous nos lecteurs à se procurer ce livre, qui résume si clairement et si commodément les résultats acquis par la science contemporaine.

2. *Dictionnaire de la langue française*, au douzième et au treizième siècle, par C. Hippeau, t. I et II, in-8, Paris, Aug. Aubry, libraire, 18, rue Séguier.

des manuscrits, quelque chose comme de l'indifférence à l'égard des leçons et des variantes dont les philologues tiennent, avec raison, tant de compte. Mais M. Hippeau, il le dit lui-même, ne s'adresse pas aux savants : il se contente du modeste office de vulgarisateur, modeste en effet pour lui, qui pourra, lorsqu'il le voudra, faire ses preuves d'érudit méticuleux et de véritable linguiste. Il a voulu faire aimer, faire lire et comprendre nos *bestiaires*, nos *chansons de geste* et nos *romans d'aventure*, si goûtés en leurs temps par l'Europe entière. C'est dans cet esprit qu'il a publié et continuera de publier « les textes de nos anciens poëmes du treizième siècle, sans songer à appliquer à une langue soumise dans son principe à des variations infinies (de forme et d'orthographe), une critique aussi rigoureuse que s'il s'agissait d'une tragédie de Sophocle ou d'un livre retrouvé de Tacite. » Disons que cette vue est parfaitement légitime et que le grand public, surtout dans notre France à l'esprit paresseux et facile, ne peut être attiré que par degrés aux études philologiques. Il faut enduire, pour lui, de miel les bords d'une coupe quelque peu amère, il faut lui parer la source où les initiés puisent un plaisir si vif et si absorbant. Dans son *Dictionnaire*, M. Hippeau, fidèle à sa méthode, a rassemblé les termes les plus intéressants que lui ont fournis Roquefort, Burguy, les exemples historiques de

M. Littré, et ses propres lectures; cela pour des lecteurs prêts à s'en rapporter à lui, sans indications de sources, sans notes et sans dissertations, qu'il réserve, nous dit-il, pour une plus grande entreprise à laquelle il se prépare depuis bien des années. « Il attend, pour publier ce vaste répertoire qui doit, dans sa pensée, prendre place à côté de celui que l'illustre Raynouard a consacré à la langue d'oc, le jour où il ne le croira pas indigne d'être offert au monde savant. »

On trouvera donc dans son dictionnaire, à la suite d'un précis historique et grammatical, une nomenclature, incomplète sans doute, mais suffisante à l'intelligence des textes, les diverses formes du même mot, la traduction française, et quelques rapprochements soit avec le latin, soit avec les langues romanes et les autres idiomes qui nous ont donné ou emprunté telle ou telle expression. On lira avec intérêt le *Choix de locutions remarquables* et souvent proverbiales qui termine le volume.

Puisque nous parlons de dictionnaires présents et futurs, nous pouvons bien donner ici quelques regrets à un dictionnaire passé, plus que passé, perdu. M. Charles Nisard, auteur d'agréables ouvrages étymologiques, avait presque achevé un répertoire de l'ancien patois parisien; tous ses matériaux, déjà ordonnés, ont péri dans les désastreuses journées de mai 1871. Il a conservé

seulement et publié le livre qui devait servir d'introduction à son grand travail [1]. L'argot que notre pâle voyou débite avec tant de crânerie, et qui entre, plus qu'on ne croirait, dans la langue courante du boulevard et des cafés, n'a conservé que bien peu des locutions anciennes de nos ports et de nos marchés; il est surtout composé de mots empruntés au vocabulaire des voleurs et des sociétés interlopes, avec addition de termes étrangers ou démodés. Les chemins de fer, qui supprimeront quelque jour les derniers dialectes réfractaires, y compris le provençal, le béarnais, le bas-breton et le basque lui-même, les chemins de fer ont détruit le vénérable patois du peuple de Paris et de sa banlieue. *Lugete*, nymphes poissardes, muses de Vadé et de Lécluse!

Ce langage, qui a eu sa littérature, nullement à dédaigner, aux deux derniers siècles, a dû être l'un des éléments les plus anciens du français. Cette prononciation, qui frappait Catherine de Médicis à son entrée dans Paris, épaisse, lourde, grasseyante et tirée de la gorge, existait sans doute longtemps avant le seizième siècle. Mais il serait difficile de reconstituer le dialecte parisien aux

1. *Études sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*, précédées d'un coup d'œil sur le commerce de la France au moyen âge, les chemins qu'il suivait et l'influence qu'il a dû avoir sur le langage, par Charles Nisard. Paris, 1872.

époques antérieures. Les nuances qui le distinguaient des autres patois de la langue d'oil échapperaient au linguiste le plus exercé. Toutefois on en retrouverait quelques vestiges dans Villon.

Selon M. Charles Nisard, le patois parisien était un composé de formes locales de l'ancien français et de termes importés par les commerçants et forains de tous les pays circonvoisins. Aussi l'auteur débute-t-il par une curieuse étude du commerce parisien, déterminant la provenance des denrées, et par suite la part de chaque province dans le langage des ports, des barrières et des marchés. L'influence bourguignonne dominait en amont de la Seine, la normande et la picarde en aval; la première plus particulièrement à la halle aux poissons. M. Charles Nisard suit avec sagacité ces divers courants dans les œuvres souvent anonymes des écrivains poissards. Il établit ensuite une sorte de phonétique, de grammaire et de syntaxe, bien difficiles à dégager des variations perpétuelles d'un semblable jargon. En voici les principaux traits: substitution ordinaire de l'*a* ouvert à l'*e* devant *r;* de l'*i* à l'*e*, surtout devant *a;* de *eu* à *ei* et à *i* (*beûgnet*, *beuyard*); acuïté du son *oi* (oé); allongement des terminaisons en *é*, *es*, *ez;* *u* pour *e* (*fumelle*, *prumier*, *suminaire*); *an* pour *in*; *o* pour *a* (*ormoire*); *e pour i* (*énutile*, *énanition*); mauvaise prononciation de *ll* mouillées (*méyeur*); *ge* pour *y* (*voigeant;*

paigeant); *ou* pour *o* (*apoulorgie*); grasseyement insupportable de *r* final ou précédant une voyelle; *l* ajouté après *g* dur (*harangle*, *seringle*, *meringle*); chute de *r* final; *l* pour *r;* *s* et *r* permutant sans cesse, particularité berrichonne; *sq* pour *x;* grande incertitude dans les terminaisons verbales et échange perpétuel entre les conjugaisons; *évu* pour *eu; je* à la première personne du pluriel; enfin, métathèse constante de *l* et *r* (*pernez*, *guernat*, *parférence*, *berbis*, *el vint*, *terribelment*, *simpelment*); ajoutez pléonasmes, redondances, mots forgés, et vous aurez à peine une idée du vrai patois parisien. Pour le mieux connaître, il faut l'entendre et le lire. C'est ce que M. Charles Nisard a bien compris, et il a pris la peine d'analyser et de citer une foule de pièces curieuses et peu connues. Il y en a de bien amusantes. Dans les *Agréables conférences de deux paîsans de Saint-Ouen et de Montmorency* (Janin et Piarot), *sur les affaires du temps* (1649-1650), ce sont des mazarinades), Molière qui manie si bien le patois, et qui prend son bien où il le trouve, aurait aisémeut glané plus d'un trait, plus d'un dialogue. Rien de plus bouffon que l'ambassade de Piarot à Saint-Germain et le discours qu'il composa en chemin, lui troisième, sur un cheval de labour. Il faut lire et savourer cela. Il y a encore à rire dans les *Gazettes des halles* et *de la place Maubert,* dans le recueil des *Sarcelles*, lettres jansénistes en vers,

adressées par un nommé Jouin à deux archevêques de Paris : la théologie y est fort réjouissante, et les jésuites n'y jouent pas le beau rôle. Georgin (*Lettres de Montmartre*), Vadé, Lécluse (*Poissarderies*), Boudin (*Madame Engueule*), M. de Fortengueule (?), et surtout Caylus (*les Écosseuses ou les œufs de Pasques*), fournissent leur contingent de drôleries, d'ordures spirituelles et épicées. Il y a là des trésors pour la *Nouvelle collection Jannet* et les éditeurs bibliophiles. En tout cas, c'est de quoi recommander le livre de M. Charles Nisard, autant aux amateurs de la vieille gaieté française qu'aux érudits de profession.

Après avoir devisé, non sans mêler le sérieux au plaisant, sur les origines véritables de la langue française, nous aurions voulu insister sur la nécessité de deux grammaires : l'une mnémonique, pour les écoles primaires et les commençants ; l'autre historique, pour ceux qui veulent posséder leur idiome à fond. Nous avions aussi quelques mots à dire sur les vices inévitables de notre orthographe et les défectuosités de notre alphabet, grande matière à d'innocentes et oiseuses manies réformatrices. Mais c'est un sujet trop vaste pour être écourté. Nous y reviendrons.

XVIII

LE PATOIS BIGOURDAN

SOUVENIRS DE VOYAGE

1864

L'air qu'on a respiré toute une année s'affadit, il faut le renouveler; les idées vieillissent comme les feuilles des arbres, il faut les retremper dans une sève nouvelle pour qu'elles puissent refleurir au printemps avec la jeunesse de l'année; et ce malaise qu'éprouve à la fin de l'été toute la population des grandes villes est le signe d'une affinité mystérieuse entre l'homme et la nature : nous sentons l'automne et nous voulons nous reposer après avoir produit. C'est ce qui explique ces émigrations mondaines vers la mer ou les montagnes, ces courses à cheval et à pied au milieu des horizons nouveaux, à la recherche de l'imprévu. Les jeunes filles mélancoliques en reviennent souvent gaies et mariées; d'autres se contentent d'en rapporter des albums. Le poëte et l'observateur, quand il n'ont pas la for-

tune d'arrêter au bord d'un précipice une berline qui contient leur idéal, recueillent au moins des souvenirs; souvent le romancier est mis sur la piste de quelque histoire ébauchée par la réalité, et que le rêverie achève, histoire telle quelle, cent fois lue déjà, mais qui possède un atome de vie, une nuance vraie, puisque l'auteur en a rencontré un épisode ou quelques personnages. Errer dans les rues d'une ville inconnue, observer les industries et les allures locales, entendre malgré soi des bribes de conversations familières qui amusent l'esprit et l'exercent à comprendre à demi-mot, n'est-ce pas le délassement par excellence pour ceux que des travaux réguliers et des professions fixes ont condamnés à une résidence prolongée?

Parmi ces villes de plaisir qui retiennent le voyageur, j'en connais peu d'aussi jolies que Bagnères-de-Bigorre; ses maisons blanches, aux fenêtres encadrées de marbre gris, ses ruisseaux toujours courants qui ne sont pas alimentés par des bornes-fontaines, les allées verdoyantes de ses promenades en terrasses, les marchés riants où se pressent les paysannes en capulet noir ou rouge, mais bien plus encore l'humeur hospitalière et la distinction native de ses habitants, en font un séjour unique où les jours passent comme des heures. Placée au seuil même des Pyrénées, en avant de la chaîne dont le pic du Midi est le point culminant, elle relie Lu-

chon à Saint-Sauveur et Cauterets ; et ceux qui s'y arrêtent un mois voient passer devant eux toute la légion des touristes. On y entend toutes les langues, à la fois ou tour à tour, selon que le hasard y amène par volées les échappés de tout pays. Gazouillement siffleur des blondes Anglaises et de ces grands garçons aux cols énormes et aux vestes courtes, voix fortement timbrées des Espagnoles vêtues de noir qui courent au couvent des carmes, où les vêpres sont chantées par un moine virtuose, ou bien qui s'arrêtent devant l'éventaire de quelque Figaro râpé, gasconnades des Toulousains et des Bordelais, forment un murmure harmonieux, musical et sonore, qui réjouit l'oreille, habituée à l'uniforme douceur de notre langue. Les Bagnérais les plus instruits gardent, en parlant le français, une prononciation vive et chantante, qu'ils doivent à l'habitude de parler patois avec leurs domestiques ou leurs métayers. Hors de la place des Thermes, du boulevard du Collége, et de la promenade des Coustous, le patois règne en maître. Dans les faubourgs des Vergers, des Vigneaux, du Pouey, dans le pays des marbriers et des tricoteuses (les tricots de laine sont une riche industrie bagnéraise), il ne se prononce pas un mot français par heure. On voit, accroupies sur le bord du ruisseau qui coule devant leur porte, de grandes belles filles déguenillées, aux dents blanches et aux jambes halées, engageant

avec les voisins ou les passants, âniers, guides, moissonneurs, des conversations gutturales qui font penser à la Lucette de Molière. C'est ici qu'à peu de chose. près, les pensionnaires du Théâtre-Français apprendraient à dire :

« Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la dernière confusiu de ressaupre (recevoir) à tal tous enfans et de ferma l'oreillo à la tendresso paternello ! »

Voyant la zone du français si restreinte à Bagnères, je me mis en tête d'apprendre le patois, plus pour l'entendre que pour le parler. Mais tout d'abord, les personnes auprès desquelles je m'informai ne purent m'indiquer aucun travail ancien ou récent sur leur dialecte, si ce n'est une petite grammaire jointe à des imitations libres de La Fontaine. Point de dictionnaires, point d'œuvres bigourdanes proprement dites ; car le poëte musqué Despourrins, un élève de Dorat, s'est servi du béarnais, dont les inflexions sont moins gutturales. Le mieux était donc de recueillir çà et là des avis et des mots, quitte à fatiguer un peu l'interlocuteur bénévole. C'est ce que je fis, tout en me servant de ma grammaire et des fables de La Fontaine.

« Je ne vis jamais, dit Montaigne, homme de contrées de deçà qui ne sentît bien évidemment son ramage et qui ne blessât les oreilles qui sont pures françaises. Si ce n'est pas pour être fort entendu en mon périgourdin : car je n'en ai non plus

d'usage que de l'allemand; et ne m'en chault guères. C'est un langage comme sont autour de moi, d'une bande et d'autre, le poitevin, xaintongeois, angoulesmoisin, lymousin, auvergnat, brode (languissant), traînant, esfoiré. Il y a, bien au-dessus de nous, vers les montagnes, un gascon, que je trouve singulièrement beau, sec, bref, signifiant, et à la vérité un langage mâle et militaire, plus qu'aucun autre que j'entende; autant nerveux et puissant et pertinent, comme le français est gracieux, délicat et abondant. » (Liv. II, ch. XVII.) Ce gascon n'est point le basque, où Montaigne eût moins compris encore qu'à l'allemand ou au périgourdin ; c'est à n'en pas douter, le dialecte pyrénéen, dont le patois bigourdan est le rameau le plus vigoureux et le plus original.

La prononciation, à vrai dire, qui rappelle souvent l'espagnol, suffit à donner au bigourdan un caractère particulier ; mais au fond, c'est un dialecte latin, frère cadet du languedocien, et qui se fond dans la langue commune par l'addition de mots français à peine déguisés. Il s'y trouve, selon quelques personnes, des traces d'arabe ou plutôt d'africain ; cette opinion, assez vraisemblable, s'appuie sur le fait reconnu du passage des Maures dans le midi de la France. Mais les vestiges de cette occupation, encore visibles dans le nom de trois ou quatre régions, comme *Morsri blanc* (le Maure blanc), et

la source *dous Arabeis*, ne sont guère apparents dans le patois tel qu'on le parle aujourd'hui, ou du moins tel qu'a pu nous le faire connaître un très-rapide examen. A l'exception de quelques radicaux celtiques (*braouo*, génisse, *gabé*, rivière, *pouia* de *puy*, monter), la subtance des mots est entièrement latine. Il ne paraît même pas que le basque, si voisin, soit jamais entré dans les vallées de Campan ou d'Argelès.

Si l'origine du bigourdan est facile à déterminer, il n'en est pas de même pour l'époque où il s'est formé. On ne peut en dire plus que de tous les autres rameaux latins qui se développent entre le neuvième et le douzième siècle. Les archives de Pau contiennent, surtout à partir du quatorzième siècle, un grand nombre de chartes en langue vulgaire, relatives au Bigorre, et mon savant ami, M. P. Raymond, a eu la complaisance de m'en envoyer trois des plus anciennes; elles remontent à la seconde moitié du treizième siècle; cependant elles ne présentent pas encore de signes particuliers qui distinguent le bigourdan de la langue d'oc; je crois donc que les populations pyrénéennes ont adopté un accent et des tournures véritablement locales, à mesure que l'espagnol s'est plus fortement caractérisé.

Au reste, la physionomie du patois est bien souvent insaisissable à l'écriture, et tient uniquement

à un jeu de langue ou de gosier. Par exemple, un étranger, à entendre les gens du pays, ne prononcera jamais bien l'*y* devant une voyelle; le mot *Mounyet*, haricot(qui paraît le même que *mugnette*, noix) est un des plus difficiles à prononcer purement; *yelad*, gelé, *manya*, manger, ne sont guère plus aisés; *engatya*, engager, *couratyé*, courage, *bésiatyé*, voisinage, *coumatyé*, fromage, sont moins embarrassants à cause du *t*, lettre dure qui permet de glisser convenablement sur la semi-voyelle et de tomber avec grâce sur le léger accent de la finale.

A la fin des mots, l'*y* n'est que notre *i*. Exemple: *pay*, *may*, *fray*, père, mère, frère; abréviations enfantines qui ont leurs analogues dans le patois de Gênes : *poé*, *moé*, *froé*.

Le son *au* revient sans cesse. Quand les paysans parlent avec animation, ou chantent un refrain du pays, on dirait ces chansons corses où toutes les finales sonores de l'italien sont assourdies en *ou*. C'est là peut-être, comme en Provence, comme en Corse, le souvenir de l'ancienne prononciation romaine, qui flottait entre l'*u* et l'*o* (*servus*, *servos*, etc). Le son *ou* remplace ici plusieurs autres lettres: l'*o* d'abord, qui reste en général caractéristique de la terminaison féminine, et supplée notre *e* muet; puis notre *eu*, notre *oi* et notre *on*. Citons *houec*, feu (focus) : *houeillad*, feuillu, *aouzerous*, oiseaux (avi-

cerellus) ; *nou*, non ; *actiou*, *rasou*, *liou*, action, raison, lion. La Lucette de Molière écrit *confusiu*, *acciu*, mais la prononciation est la même. L'amour de l'*ou* semble donc commun à tous les dialectes méridionaux, mais le bigourdan en abuse ; *ou* est à peu près sa diphthongue unique, et le prive même de plusieurs consonnes finales, telles que *f*, *v*, *l*. Bœuf et vif (vivus) deviennent *bouéou*, *biou* ; cheval, métal, sel, poils, se changent en *chibaou*, *métaou*, *saou*, *péous*. Cette accumulation d'une syllabe sourde donne au patois une monotonie à laquelle échappe le français, quoi qu'en disent les ennemis de notre langue ; nous aurons souvent à revenir sur la richesse de nos terminaisons et sur notre accentuation, tout aussi réelle et accusée qu'elle peut l'être en allemand et en italien.

Le gascon change toujours le *v* en *b*. Ainsi Molière dit, dans son languedocien macaronique : « *Beni* Françon, *beni* Jeannet ; » et encore : « Tu nou m'escaperas pas, infâmé ! Yeu te *boly* seguy pertout et te reproucha ton crime jusquos a tant que mé *sio béniado* (vengée) et que tayo fayt peniat, couquy ! Te *boly* fayre peniat (pendre)... A la fi, yeu te *trobi*, après *abe* fait tant de passés ; podes tu sousteni ma *bisto ?*... (vue). Dins lou tins qui *sougeabi* (somniabam, sognava) lou mens, man dounat *abist* (avis) que *begnio* (venia, veniam, dins aquesto *bilo* (ville). »

Mais si le gascon change le *v* en *b*, il change aussi le *b* en *v ;* Molière dit encore, dans un divertissement du *Bourgeois gentilhomme :*

Ah ! l'homme aux *libres* (livres), qu'on m'en *vaille* (baille) ! Cette réciprocité n'existe pas dans notre patois ; le *v* en est banni ; il ne connaît que le son *b*.

Le *f* initial est remplacé par une aspiration : c'est dans cette règle qu'apparaît surtout l'affinité du bigourdan avec l'espagnol. Femme (femina) devient *henno* (Molière a dit : Yeu bous disi que yeu soun sa fenno) ; fils, *hil*, fontaine (fons), *houn*, et fonds *houns ;* feu, *houec ;* faire, fait et bienfait, *hé*, *heit*, *plaheit;* forge, fée, fagot, fuseau, *horgo*, *hada*, *hech*, *hus;* farine, fente, *hario*, *henudo ;* bête sauvage (*ferastium*) *herastio ;* rassasié (fartus), *hart*. Les exceptions à la règle sont très-rares ; on dit *feni*, finir, *fuma*, fumer et *fray*, frère. Encore les deux premiers mots doivent-ils avoir été directement empruntés au français.

Si *f* est une lettre forte, *l* est une lettre faible par excellence ; nous l'avons vue, à la fin des mots, remplacée toujours par *ou ;* dans le corps des mots elle se change en *r*, qui est à la fois plus liquide et plus résistante. Bellus, beau, donne naissance au diminutif *beroy*, joli, l'un des termes les plus gracieux et les plus habituels du patois. *Ero* est *illa*, elle, la ; *bourin* est bouillant ; *esbérid* éveillé ; *garia*

(gallina) poule. Poulailler se dit *pourré*, et poulette, *pourico*. Notez ici la très-grande ressemblance de notre mot bourrique, qui se trouverait ainsi rapproché de pouliche et du patois *pouri*, poulain. Cette confusion n'est pas surprenante : le *pullus* des Latins se disait du petit de tous les animaux ; et l'usage l'a surtout appliqué aux gallinacés et aux chevaux.

Ici se place une singularité qui, nous dit-on, se retrouve en Armagnac ; c'est la substitution bizarre du *t* à la double *l* finale, dans un certain nombre de mots, tels que : *bet*, beau (bellus), conservé dans l'argot des voleurs, *nabet*, nouveau (novellus) ; *castet*, château (castellum), d'où *Castetnaou*, Castelnau ; *pét* (pellis), peau ; *bat* (vallis), val ; *Batsouriguère*, Valsurgère (nom d'une vallée) ; *côt* (collum), cou. Il faut supposer à l'origine un double suffixe : *bell-ettus, cast-ell-ett-um*.

L'*r* se retrouve d'ailleurs dans les formes féminines, ou verbales, ou allongées : *bero* et *beroy*, joli, belle, *nabero*, nouvelle ; *pouri*, poulet et poulain ; *debara* descendre (de *de* et *vallis*).

L'exemple le plus remarquable, et que nous avons gardé pour la fin, c'est l'article *et*, *ets*, le, les, qui périra peut-être bientôt, remplacé par *lou*, *lous*. La vallée de Bagnères en a conservé l'usage. *Et* n'est pas, comme on a pu le croire, le latin *iste*. Celui-ci reparaît fort bien dans l'italien *questo*, *aquesto*, et

le patois *aqueste;* or, à côté d'*aqueste* nous trouvons *aquet;* le féminin d'*et* et d'*aquet* est *ero*, *aquero*. Il faut donc admettre, par analogie avec *bet*, *béro*, *nabet*, *nabéro*, *pout*, *pouri*, *bat* et *debara*, que *et* est bien *ille*. Nous considérons ce point comme acquis et à l'abri de toute contestation.

L'ordre de l'alphabet nous conduit à *n*, lettre faible comme *l*, mais qui, n'ayant pas de similaire, disparaît le plus souvent, si elle n'est pas appuyée sur un *g* qui la précède. Débarrassons-nous d'abord de quelques exceptions; on dit *padeno* (patène), poële; *n* chasse le *d* qu'il précède; ainsi : *se abscondere*, se cacher, devient *s'escouna; andare*, aller, *ana*.

Il nous est aisé maintenant d'appliquer la règle : chien, foin, grain, plein, *ca* (*cagno*, chienne), *hé* (fenum), *gra*, *plé*, *pléo; gario* (gallina); *hario* farine; *graoulhio*, grenouille; *besiatye*, voisinage; *miaco*, menace; *s'aouia*, s'ennuyer; *hiestro*, fenêtre; *esquio*, échine (une crête voisine s'appelle *esquio d'asou*, dos d'âne); *gabio*, cabine, cage.

Venons à la lettre *r*. A la fin des mots elle est supprimée purement et simplement; les infinitifs se terminent par la voyelle qui caractérise la conjugaison : *este*, *ana*, *ayma*, *arrecebe*, *hé* (faire), *feni*. Tous nos noms en *eur* finissent en *ou : ouratou*, *cassadou*, *pescadou*, *pastou*, etc., orateur, chasseur, pécheur, pasteur. Ces prononciations ont leurs

analogues dans certaines de nos provinces; la vénerie a conservé le terme *piqueux* (piqueur), et nous disons tous les jours « un *faucheux*. »

R est quelquefois absorbé par la consonne qui le suit : versant, *bessan*. Le plus souvent, dans le corps des mots, il se transpose : *Brespado*, vesprée, soir ; *crabo*, *escrabat*, chèvre, escargot ; *groumpa* (ital. comprare), acheter ; *droumi,* dormir (*qué drom*, il dort) ; *hériesto*, fenêtre (on dit aussi *hiestro*) ; *hourmen*, *roumen*, froment; *roumigo*, fourmi; *praoub*, pauvre.

Telles sont à peu près toutes les modifications littérales qu'éprouvent, dans le patois bigourdan, les radicaux communs à tous les dialectes latins. Il nous resterait à donner un aperçu de la syntaxe, si elle différait beaucoup de la nôtre ; mais il n'en est rien. Remarquons seulement l'abus de l'explétif *qué*, déjà si employé en Italie sous la forme *che*. *Qué* remplace en bigourdan les pronoms de toutes les personnes et de tous les genres : *Qué cau,* il importe (*il chault*) ; *qué aym*, *qué aymi*, *qué aymo*, j'aime, tu aimes, il aime, etc. Ce *qué* est insupportable, et contribue, avec la perpétuelle répétition de l'*ou*, à faire du patois un jargon. Aussi, malgré ses qualités fortes et ses aspirations catalanes, le bigourdan s'en va comme le languedocien et le provençal, plus vite peut-être, parce qu'il n'est pas soutenu comme eux par des écrivains que nous admirons sans les

approuver. Une restauration archaïque ne sauvera pas des idiomes qui ne sont déjà plus des langues, et dont le domaine est restreint de jour en jour par l'ascendant de notre admirable français, que l'on calomnie tant. Aussi est-il bon, avant que ces débris disparaissent, d'y intéresser les curieux, et même certains touristes qui étudient les mœurs et les coutumes des pays qu'ils traversent. Ils fourniront aux philologues des rapprochements indispensables à l'histoire de certains mots; et si nous ne craignions de fatiguer le lecteur, nous lui offririons deux ou trois petits problèmes courts et faciles. Eh! tenez, les voici, et puisse la mémoire du regrettable Génin ne pas vous rendre pour moi trop sévère.

— Tout le monde connaît les mots *poupon*, *poupart*, qu'on tire de *pullus*, *pupillus*, *pupus;* ils ont fourni au patois le verbe *poupé*, téter.

— En bigourdan, garçon se dit *gouyat*, et fille *gouyato;* mon dieu oui, goujat et goujate. Ce sont là de bien vilains mots chez nous; pourtant, nous connaissons, dans le département de Seine-et-Marne un canton où goujat est le nom propre de plusieurs familles. *Goujat* a dégénéré, comme *gars* et *garce*, qui ne se prennent pas encore en mauvaise part à Bordeaux; cherchons-en donc le véritable sens. Faut-il y voir l'homme d'armes, le valet d'armée chargé de porter le *goyard*, grand couteau ou fort bâton? Est-ce le *goliard*, *goulard* (de *gula*), bouffon

et mauvais sujet? ou bien enfin le *goyer*, *goyart*, *goujart*, joyeux, plaisant, gai (de *goia*, *gaudium*)? Ce *gaudium* a formé d'affreux mots : *gouge*, titre que Rabelais décerne à Gargamelle, *gode*, *godine*, *gouine*, dont le sens a été tour à tour fille, servante et femme de mauvaise vie ; rien n'est pourtant plus innocent que *gaudium*, la joie. Ainsi, rien ne convient mieux aux jeunes gens que *gouyat* et *gouyato*.

> Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.
>
> LA FONTAINE.

— Un des mots que l'on entend le plus souvent dans les montagnes, et celui qui sied le mieux à la bouche des femmes, c'est *maynat*, enfant. Croirait-on que je l'ai vu tirer de *may* (mère) et *nat* (natus) ; né d'une mère, vérité de la Palisse qui ferait peu d'honneur à la construction d'une langue ! M. Génin a, du reste, parfaitement démontré jadis que les mots ne se composent point par *apocope*. *Maynat* et ses charmants diminutifs, *maynadou*, *maynadin*, etc., tirent leur origine de *mansionata*, *mainada*, ital. *masnada*, vieux franç. *mesnie* et *meynie* :

> Les père et mère et toute la mégnie...
>
> (LA FONTAINE, *Les Aveux indiscrets*.)

La *mesnie*, c'est la maison, la famille, les serviteurs. De là *mesnier*, sergent, huissier, varlet; mais de là aussi et plus naturellement encore *maynat*, *maynado*, petit garçon et petite fille.

XIX

LA LITTÉRATURE BÉARNAISE

1864

Lorsque nous avons essayé de familiariser le lecteur avec le plus accentué de nos dialectes pyrénéens, nous regrettions de ne pouvoir appuyer d'exemples littéraires nos remarques philologiques et les règles que nous posions avec certitude. Le patois du Bigorre est avant tout une langue parlée; les aspirations qu'il a empruntées à l'espagnol ne semblent pas avoir été traduites par l'écriture, et les chartes des quatorzième et quinzième siècles, relatives à Lourdes et à Bagnères, sont rédigées en gascon ordinaire. Ce n'est guère qu'au quinzième siècle, époque où le développement de notre littérature française étouffa les dissidences méridionales que, de l'avis de mon savant confrère, M. Paul Meyer, apparurent les caractères qui distinguent les variétés de la langue d'oc. Les deux principales branches romanes veulent aujourd'hui refleurir;

mais, malgré les efforts de quelques vrais poëtes, MM. Mistral, Aubanel, Gras, etc., c'est une culture qui sera bientôt abandonnée aux érudits. La question est jugée. Le français a porté des fruits que les autres n'égaleront que par hasard en saveur et en beauté ; tout au plus est-il bon de les modifier par des greffes habiles. Qui jamais comparera, sans s'abuser, à la vigueur, à la clarté du français, l'incroyable verbiage des poëmes antérieurs à la renaissance et l'esprit fade et contourné des troubadours ! Aimons, étudions les dialectes variés qui préludaient à l'unité française ; mais soyons de notre temps et ne ressuscitons pas les morts.

Je serais assez disposé ici à laver du reproche de monotonie la langue de Pascal, de La Bruyère, de La Fontaine, et de tant d'autres heureux génies qui en ont varié à l'infini les tours et les nuances. Je la louerais d'employer plus de voyelles que n'en possèdent les idiomes les plus harmonieux, richesse d'où résulte une grâce particulière qu'on reconnaît sans l'expliquer ; on peut dire sans paradoxe que nos terminaisons l'emportent en nette et pure sonorité sur les désinences de certaines langues voisines, telles que l'allemand, où la moitié des vers finit par une nasale sourde, et l'italien lui-même, avec ses dernières syllabes presque muettes. Au surplus, voici la liste de nos voyelles : *a*, *e*, *i*, *o*, *u* ; *an*, *au* ; *eu* ; *in* ; *ou*, *on* ; *un* ; et je ne cite que celles

dont le son est net et tranché. Dira-t-on que les quatre nasales ne peuvent nous être enviées? Et pourquoi non? Ce sont des articulations très-pleines et très-fortes qui soutiennent les plus fluides.

Pour ne pas nous détourner plus longtemps des patois pyrénéens, notons qu'ils se privent bénévolement du *V* et de l'*F*, et qu'ils abusent de l'*ou* au détriment des autres voyelles et même des consonnes; c'est une raison de plus pour ne pas trop regretter leur disparition graduelle. D'eux-mêmes, au reste, ils ont reconnu leur infériorité : incapables du ton soutenu qui convient à l'histoire, à l'éloquence, au roman même, ils n'ont produit que de courtes chansons d'amour, genre de poésie qui ne peut manquer à aucune langue. Quelques refrains bachiques, quelques pièces patriotiques où se sent l'inspiration de Béranger, complètent le repertoire, assez restreint, de la muse montagnarde. On y trouve quelquefois de la naïveté, souvent de l'afféterie, une couleur uniforme qui n'exclut pas le charme; mais il faut être Béarnais, comme l'éditeur des *Airs et chansons populaires du Béarn*, pour associer sans sourire Virgile et le musqué Despourrins. Dût-on m'accuser de barbarie dans un pays que j'aime, ces deux noms sont pour moi séparés par l'abîme qui s'ouvre entre Homère et Dorat. Le lecteur dira tout à l'heure si je m'abuse.

Quelques mots d'abord sur le béarnais; c'est le

voisin et le frère jumeau du bigourdan ; il en diffère par une prononciation plus douce et par la préférence qu'il accorde au son *é* sur l'*o* final dans les mots féminins; autrement, les deux patois ne forment qu'un seul et même dialecte. Même haine du *v* et de l'*f*, même amour de l'*ou* à tout prix : *brioulette* violette, *arrabe* rave, *ahuetta* fouetter, *haous* faux, *héouguère* fougère, *heste* fête, *bouhet* bouffée, *eslouride* défleurie, *resquette* fraîchette, *réchou* (*fraxinus*) frêne, *sioulet* sifflet, *amarou* (*amaror*), amertume, *amadou* (*amator*) amant, *rasou*, *sasou*, raison, saison, etc., etc. Nous retrouvons aussi la suppression fréquente de *n* entre deux voyelles : *garie* (*gallina*) poule, *youlh* genou, etc.; le changement de *l* en *r* ; *sourelh* soleil, *barreya* balayer, *ére apére* elle appelle, *you houri* je foule; — les transpositions telles que : *crampe* chambre, *courbi* couvrir, *frebe* fièvre, *esplinguette* épinglette, *permè* premier, *oundrade* ornée, *Splumousa* (*spumosa*) l'Écumeuse, nom d'une cascade; enfin, bien que l'article *lou* soit employé, on dit aussi *et* pour le, et l'on emploie la déclinaison singulière dont la forme masculine est *t*, et la féminine *re : et*, *ère*, il, elle ; *bet*, *bère*, beau, belle ; *arribet* ruisseau, *arribère* rivière, etc.

Le béarnais a, comme le bigourdan, des mots qui sont restés plus près du latin que leurs correspondants français. Ainsi *moulhé*, traire, reproduit bien

mulgere; pregne, qui se dit d'une vache ou d'une brebis pleine, a le même radical que *prægnans; guauyou*, joie, est *gaudium; noueyt et die*, nuit et jour, est calqué sur *noctem et diem; faci, graci*, face et grâce, semblent coupés dans *facies, gratia*. *Hérum* (*ferum, thèrion*), bête; *puncha* (*pungere*) piquer; *lugra* (*lucigera*) l'étoile du soir; *sengle* (*singula*) quelque; *carte* papier; *amic* ami; *cap* tête, qui nous est resté dans l'expression « de pied en cap; » *yas, yasse* (*jacere*), lit, couche, et bien d'autres, ont une physionomie toute latine. Voici de l'italien: *mescla* (*mescolare*) mêler; *amistat* (*amistà*) amitié; *bugada* (*bucato*) lessive. Nous avons *buanderie*.

Voudra-t-on voir un reste d'arabe dans ces formes: *ar-roueit* bruit; *arrous* rosée; *array, arrayou* rayon; *arrabe* rave; *arramo* rameau; *arribet, arribère*, ruisseau, rivière ou vallée? Cet *a* avec *r* doublé n'est-il pas un souvenir de formes telles que Abd-*er*-Rhaman, *Ar*-raschid, *ar, er* pour *al*? Je ne puis le croire; et l'invasion arabe dans le midi de la France, à moins qu'on ne s'en rapporte à l'Arioste et à ses auteurs favoris, ne fut pas d'assez longue durée pour laisser d'autres traces de son passage que quelques noms de lieu. Cet *A* initial est une lettre euphonique destinée à adoucir les liquides et aussi les aspirées; car on dit *ahide* (*fides*) espérance, et *ahuetta* fouetter: de même, il nous a plu de changer

species en *espèce*; de même l'italien fait de *statua* *estatua*, et le patois lui-même *espelugue*, grotte, de *spelunca*. Nous trouvons dans notre béarnais plusieurs exemples du caprice contraire : *laüdette* alouette (*alauda*); *lou mélic*, le ventre (*ombilicus*) ; *mé mic* mon ami; masculin du français *ma mie*, qu'on n'a nul besoin d'écrire *m'amie*.

Quelques amphibologies causées, comme dans toutes les langues néo-latines, par la contraction des mots, quelques termes particuliers dont nous retrouvons rarement les analogues, enfin plusieurs expressions gracieuses, compléteront ce rapide examen philologique. Nous rangeons dans la première classe : *sé*, sein et soir ; *hé*, faire et foin ; *sou*, son et soleil, et *séou*, sel; *pout*, coq et baiser (pour coq on dit aussi *hasà*, faisan); *ca*, chien et *can*, coin ; *rée*, rein, et *arré*, rien. Dans la seconde : *ob* vœu ; *gouey*, chagrin ; *tumà*, frapper de la corne ; *tucoou*, gazon; *pitoch*, matois; *en baganaout*, en vain; *pic*, coup : *churle*, point; *chic*, peu ; *drin*, un peu ; *ric-per-ric*, complétement, ni plus ni moins. Toutefois, *chic* se retrouve dans le latin *ciccum*, l'italien *cicà*, le français *chicane;* quant à *ric-per-ric*, bien que hors d'usage, il est conservé par le dictionnaire de l'Académie sous la forme *ric-à-ric*, et se dit encore en Brie : *ric à ric, ric à rac,* à la rigueur, avec peine, tout juste. Y a-t-il quelque rapport entre cette expression adverbiale et la *Ricqueraque*, ancienne

chanson de plusieurs couplets à rimes exactement croisées? C'est ce que je vous prouverais volontiers, car rien n'est impossible à l'étymologie ; mais quelque chose me crie : dans le doute, abstiens-toi. Mieux vaut citer quelques-uns des mots que j'ai promis, tels que *arratà*, chasser aux souris (en parlant des chats); *pinnà* bondir ; *enflayrad* embaumé; *ayguèros* rosée ; *arricouquet*, qui n'est pas sans ressemblance avec notre *ricochet*, et se traduit par gambade ou manége joyeux; *poupettes* (*papillæ*), gorge, qu'on peut également rapporter au verbe *poupi*, téter, et rapprocher de notre *poupon* (*pupillus*). Enfin une foule d'aimables diminutifs en *ette*, *ine* donnent au béarnais cette allure mignarde qui convient aux chansons amoureuses.

Nous avons dit que ce genre badin dominait, en effet, parmi les poésies composées depuis le dernier siècle sur des airs plus anciens. Écoutez le galant Despourrins chanter aux bords de l'Adour ou du Gave comme Segrais au bord du Loing, *sur la verte fougère*.

Et d'abord, qu'est-ce que l'amour pour le galant poëte et ceux qu'il fait parler? Voici une chanson qui nous le dira :

> L'Amou qu'ey û petit menit
> Ennemic de toute counstrence...
> Hèt lous murs dé ta gran haoutou,
> Par dessus tout bôle l'Amou.

— L'amour est un petit enfant, ennemi de toute contrainte... Faites les murs si hauts qu'il vous plaira, par dessus tout vole l'amour.

— L'amour est un bon messager, toujours courant; il n'est qu'ailes de la tête aux pieds!... Jamais homme n'a délié les nœuds que serre cet enfantelet; il n'y a pas de forgeron qui ait forgé de tels fers... Quand le bambin archer, clignant de l'œil, porte son coup, il n'y a ni fournaise ni brasier qui allume si grand incendie; il n'y a crainte, il n'y a rigueur qui ne soit vite surmontée. Faible secours que la raison! Par dessus tout vole l'amour! —

Ainsi, malgré sa jeune folie et sa légèreté, cet amour montagnard n'en est pas moins toujours le petit Cupidon vieillot qui voltigeait alors dans les petits soupers de la Régence, dans l'atelier des artistes et le cabinet des poëtes; pourtant il est gracieux encore et puissant, tant les anciens ont mis de vérité dans leurs allégories, et Despourrins semble un écho du vieil Anacréon. L'influence du Romantisme, qui faillit être funeste au petit dieu grec, ne l'a pas encore chassé du Béarn; au moins X. Navarrot, qui le décrivait presque de nos jours, l'a vu à peu près comme Despourrins, et l'a seulement paré des métaphores qui plaisaient à la littérature nouvelle.

— D'une porte sortait l'haleine embaumée de

quelque fleur de fillette, et du bout de sa petite aile l'Amour, comme une hirondelette, rasait la maison. La main pleine de bouquets, devant cent personnes, il faisait cent plongeons, cent et cent ricochets; et chaque fois, en passant, au contrevent, au bout de quelque guirlande, il suspendait quelque cadeau qu'Elle laissait pendre. —

Voilà qui est un peu alambiqué pour dire que cent galants offraient en vain leur cœur ou leur argent à une belle dédaigneuse; et nous sommes loin de la naïveté. Mais ce badinage est d'accord avec la mignardise d'un patois plein de diminutifs; nous allons le retrouver, plus raffiné encore, dans les madrigaux que les bergers soupirent à leurs bergères : ce qui séduit l'Amour-papillon, l'Amour-hirondelle, peut-il être autre chose que fleurs et rosée?

— Aux charmes d'une jeune bergère mon pauvre cœur s'est englué;.... son petit nez, sur son visage, joue avec les rayons du soleil, et l'ombre légère qui en descend marque les heures de l'Amour !

Soun nasilhòu, dessus sa care,
Yogue dab lous arrays deou sou;
Et de l'oumbrette qui'n debare
Marque las ores de l'Amou!

— Sa taille est bel et bien mesurée au compas des Amours, et sa ceinture est ornée des peines des amoureux !

Et sa cintete n'ey oundrade
De las peines deous aymadous!

— Ses petons,.. vous diriez une paire d'ailes qui sur terre la font voler.

— Comme sur la rose nouvelle, sur le bouton entr'ouvert, ainsi sur ta joue, ô Philis! est posé le vermillon.

— Ni les roses *musquettes*, ni la fleur de l'aubépine, n'ont de ton sein l'éclat et la blancheur... Comme les fleurettes poussent au mois d'avril, les grâces gentillettes te suivent avec un fil... Si tu avais été sur le mont Ida, quand jadis la pomme d'or y fut disputée, pour peu que t'eût examinée le gentillet pasteur, il te l'aurait donnée, sans faire aucune faveur. —

On ne peut refuser à ces hyperboles un ton ingénieux; « l'ombre du nez qui marque les heures de l'amour » n'est certes pas commune, et « la ceinture ornée des peines des amants » siérait assez à Vénus. Mais on préférerait quelque trait plus personnel. Toutes ces belles choses s'appliquent aussi bien à Paris ou à l'Inde qu'aux villageoises des Pyrénées; elles ne nous apprennent rien sur la physionomie des Philis, des Timarète, des Caliste, ou mieux des Marguerite et des Lole qui gardent les moutons dans la vallée d'Ossau; à moins qu'il ne faille voir dans « l'ombre du nez » un indice de sa

longueur! Mais le poëte a voulu faire un compliment. Le fait est que la jeune fille du Béarn ou de Bigorre a le nez bien fait, taillé fermement, la figure un peu longue, les joues peu saillantes, le menton légèrement accusé; l'habitude de porter sur la tête les corbeilles chargées de boîtes à lait, les belles cruches à deux anses, et en général tous les fardeaux, a développé de bonne heure leur poitrine, leurs épaules et leur cou, que souvent le goître vient malheureusement déparer. La taille, sans être mince, est bien prise, les pieds et les jambes finement tournés. Joignez à ces traits une marche alerte et de grands yeux noirs où brille la coquetterie, vous aurez des Pyrénéennes une idée plus juste qu'après avoir lu tout Despourrins. J'ai pris pour modèle deux enfants de quatorze à seize ans que je voyais tous les jours moissonner ou battre le grain sous un grand châtaignier, à mi-côte, devant la maison d'un de mes amis; pauvres et ignorantes, elles se savaient déjà riches de beauté; peu fournies de pain et de linge, elles se faisaient faire des souliers étroits qui leur mettaient les pieds en sang; un jour même, elles découvrirent du fil de fer et s'en fabriquèrent des cages pour se pavaner à une fête voisine; mais le père s'en aperçut et, malgré toutes les prières, trancha les cerceaux à coups de hache sur le billot de la cuisine. Je ne sais si tous les pères eussent été aussi cruels, mais la

cage est mal vue dans les montagnes; puisse-t-elle l'être toujours! Ayons toutefois quelque indulgence pour la coquetterie des petites Béarnaises; à peine ont-elles deux ans de beauté, tant leur vie est rude et misérable! et, de toutes les femmes, il n'y en a pas à qui s'applique mieux la comparaison ordinaire :

... La beoutat passe coum bère flou!

— La beauté passe comme une fleur. —

Au reste, les poëtes, à côté des galanteries et des compliments séducteurs, ont quelquefois placé les avertissements salutaires :

— L'amour le plus sincère ne t'est de rien; tu aimes la légèreté, c'est ton plaisir; d'autres s'y sont perdues sans penser à mal... Mais moi, comme je t'aime beaucoup, je veux t'avertir; s'il en est temps encore, prends garde; un moment de faiblesse peut arriver; tu ne seras pas maîtresse de refuser, ni davantage de réparer. »

Més you, coum t'aymi hère (*guère, beaucoup*)
Bouy t'aberty,.
Si n'ès à tems encouère,
Abise-t-y :
U moumen dé feblesse
Pot arriba;
Nou seras pas mestresse
De refusa;
Ni mey, per toun adresse,
D'oun répara.

(DESPOURRINS.)

Et encore : — Fillettes courtisées autant que je l'étais, si l'on dit qu'on vous adore, n'écoutez pas sans frayeur, tant il y a de langues dorées avec mauvaise intention.

(LAMOLÈRE.)

Ah! comment résister, je ne dis pas à la flatterie, mais à des offres si honnêtes?

U bêt palays nou t'offri pas,
Mès aou mens case qu'aberas.
Nou y trouberas dé bets bastiments,
  Richés ournameus,
  Més dé brabés yens,
Praoubés et plà balens;
Dens aquère simplé maysou
Force plasés et bère amou !

(DESPOURRINS.)

— Je ne t'offre pas un beau palais; mais au moins tu auras une maison; tu n'y trouveras pas de beaux bâtiments, riches ornements, mais de braves gens, pauvres et vaillants; dans cette simple demeure force plaisirs et beaucoup d'amour! —

Bergères, c'est votre affaire; mais surtout quand on vous dira : — Si tu veux m'aimer, charmante pastourelle, si tu veux me traiter avec un peu plus de douceur, dans le bosquet, assis sur l'herbette, je t'apprendrai à jouer du hautbois! — (*Anonyme*) attendez des propositions plus solides; l'innocence de Daphnis et Chloé n'est plus de nos jours.

Mais à quoi bon vous prêcher la sagesse? le caprice vous gouverne, l'éclat vous attire et vous dédaignez votre vrai bonheur; vous allez même jusqu'à vous réjouir des larmes que vous faites verser. Despourrins l'a bien compris, et c'est pourquoi il a si souvent exprimé les plaintes des bergers amoureux; il y a excellé, à vrai dire, et n'a pas de morceaux plus délicats et moins chargés d'une mythologie stérile que ces courtes élégies, chantées encore dans les vallons où se conserve le dialecte national. L'une des plus simples et des meilleures est aussi la plus célèbre.

— Là haut, sur les montagnes, un pasteur malheureux, assis au pied d'un hêtre, noyé de pleurs, songeait au changement de ses amours. Cœur léger, cœur volage, disait l'infortuné, la tendresse et l'amour que je t'ai portés! sont-ce là les rebuts que j'ai mérités? Depuis que tu fréquentes les gens de condition, tu as pris un si haut vol, que ma maison est pour toi trop basse d'un chevron (étage)... Encore que je sois pauvre, dans mon petit état, j'aime mieux mon béret tout pelé que le plus beau chapeau bordé. Les richesses du monde ne font que donner du tourment, et le plus beau seigneur, avec son argent, ne vaut pas le pâtre qui vit content!

Las richesses déou moundé non hén qué da tourmén;
Et lou plus bèt seignou, dab soun aryén,
Nou baou pas lou pastou qui biou countén. —

Voici d'autres couplets bien naïfs : « Trompeuse assurance! qu'il y a peu de ressemblance entre ta bouche et ton cœur! Depuis lors, pastourelle, les écluses de mon pré n'ont pas donné autant d'eau que tu m'as coûté de larmes. Les oiseaux plaignent mes peines, les ruisseaux en ont pleuré, et, sur le penchant de ces collines, tout me paraît désolé! » Il y a là un souvenir de Virgile; mais si naturel, qu'on ne peut le blâmer; partout, d'ailleurs, on le retrouve : « Chaque buisson de ce bosquet, chaque pied de fougère et le tendre rossignolet te croyaient sincère; ils se trompaient; en secret, tu as trahi ta bergère!.. — Rossignol, qui gazouilles près de ce ruisseau, qui toujours dis tes amours en ce bosquet, témoin de ma tendresse; toi qui vois mon chagrin, fais que ma maîtresse ne me trahisse jamais... » C'est toujours l'appel à la nature :

Je vois pour quel absent priait Amaryllis,
Pourquoi les fruits pendaient et n'étaient point cueillis;
Tu lui manquais, Tityre, et la source et le hêtre,
La fleur même, imploraient le retour de leur maître.

Nous avons vu que l'amour et la beauté n'apparaissent pas sous un jour particulier aux poëtes béarnais : ils sont par eux traités avec cette afféterie musquée qui refroidit le sentiment; ce sont de l'amour et de la beauté de convention. Mais le naturel et la spontanéité se retrouvent dans les plaintes des bergers; tantôt des traits heureux don-

nent à la petite scène un grandiose horizon de montagnes, ou font voir au lecteur la figure anguleuse et le béret marron du pâtre ; tantôt des remarques plus générales, revêtues d'une poésie facile, indiquent une véritable connaissance du cœur humain. Ces élégies ont ainsi le mérite d'une double vérité, locale et morale, mérite qui brille également dans certaines idylles, églogues, entretiens pastoraux où le poëte est bien forcé de laisser la parole aux interlocuteurs. Ici, le berger et la bergère se rencontrent par hasard; là, ils se sont cherchés ; ailleurs, c'est le pasteur seul qui poursuit, et la pastourelle qui se dérobe à un amant importun, ennuyeux joueur de galoubet ou *Monsieur* de la ville. Il y a aussi des intermèdes comiques, des bals champêtres, kermesses moins riches de ton, moins plantureuses que celle de Rubens, mais où la maigreur double l'agilité des danseurs. Au reste, quelques citations vaudront mieux que de plus longs commentaires.

— Fillette, passez le ruisseau ; sous cet ombrage, à l'abri du soleil, nous parlerons d'amour ? — Il n'y a pas de pont sur arche, il n'y a pas de bateau. Quand j'aurais passé, qui est le pasteur qui me serait fidèle ? — Si vous voulez ami fidèle, passez, sans faire la cruelle; je vous adorerai tant que je vivrai. — Votre flamme est bien neuve, peut-être ne durerait-elle pas ? Moi qui suis sincère, toujours

j'aimerai qui je choisirai. — Viens donc ici, sur l'herbette; je te serai fidèle; crois-en, fillette, tes yeux si beaux, tes charmants attraits. — Je ne me fie pas à votre promesse; vous vous ririez bien de ma faiblesse! Vous me parlez d'amour pour vous moquer de moi. — (Anonyme)

Sagement répondu, bergère. Mais quoi! tu accordes ce que tu refuses, et te voilà de l'autre côté du ruisseau; tu t'en repentiras. A peine quelques jours se sont écoulés et déjà ton berger te fait attendre. — Bonjour, mes amours, la belle Marguerite; à garder les agneaux vous vous serez morfondue? — Non, certes, mon doux ami, je ne me suis pas morfondue: pourtant l'eau du ruisseau m'a un peu refroidie. — Le coq n'avait pas chanté que j'ai fait du parc sortir mes brebis, pour vous, mes amourettes. — Et moi, j'étais sur le gazon au petit point du jour; il n'y a que vous, petit ami, dont le retard me fâchait. — Faisons tourner, tourner le troupeau vers ce couvert. Vous avez du beurre, moi du pain; nous nous ferons quelques rôties. — Paissez, paissez, petits agneaux, paissez mes brebis; en m'attendant, broutez ces fleurs, je vous laisse un moment seulettes. — Et toi, petit Dieu d'amour qui voles dans les airs, aie soin des amoureux et surveille pour moi le troupeau. — Adieu, jusqu'à demain, gardez bien les ouailles; pour l'heure, je ne puis m'arrêter davantage; je

serais trop grondée ! — (Despourrins). Despourrins avait lu Théocrite ; qui ne reconnaît ces vers qu'a traduits André Chénier ?

— Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.
— Taureaux, paissez en paix ; à celle qui m'engage,
Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

Mais l'enfant naïve a mal choisi celui qu'elle voulait aimer toujours ; c'est un fat, un fanfaron.

— Crie à son de trompe tes exploits vaniteux ! Fat, présomptueux, laisse-moi seule ;.. si tu m'avais vraiment aimée, je l'aurais reconnu à ton silence, dans la veillée où tu as semé le bruit qui m'est revenu. La timide caresse ne sait trop ce qu'elle veut, et trompette et flûte, tout la blesse. Un souffle, un rayon, tout l'effraye. Plutôt miche moisie avec l'ami vrai qui parle à demi-voix, qui craint d'être entendu, et sait garder du froid son secret !

Plus leou mique eslouride,
Dab bét amistousèt
Qui parle a mieye halèt,
Qui craing l'aoudide
Et sab gouarda dé ret
Lou sou secret !

(LAMOLÈRE).

Une autre, plus prudente et plus froide, a passé son chemin. Écoutez comme il faut répondre aux protestations mensongères :

— Je ne me suis avisée ni de toi ni de ton amour ; si tu souffres, prends-t'en à d'autres que moi.

— Tes beaux yeux, dure bergère, sont la cause de mes maux ; et ton humeur si sévère trouble tout mon repos ! — Mon humeur est à ma guise ; il ne t'en faut pas occuper. Si ma vue t'incommode, bien tu t'en peux soulager. — Ah ! pitié, tigresse, pour l'excès de ma langueur ! Insensible à la tendresse, aime-moi, du moins, par compassion. — De tout mon cœur, je te plains ; mais quand tu serais à la mort, pourquoi veux-tu que je t'aime, si tu ne plais pas à mon cœur ? —

Le galant n'a qu'une ressource : changer d'ivresse; il va chanter avec Bonnecaze : « Du vin, d'où qu'il vienne ! Du vin ! jusqu'au matin ! Voisin, on m'a dit que tu te maries : de ce je suis ravi. Si de moi tu ne te méfies, je veux te donner conseil d'ami : surtout, prends garde à ta culotte ; que ta femme ne s'en empare pas, car si elle te la prend un seul jour, tu n'y remettras pas le pied ! »

Sustout, prend garde à la caouce.
Nou la't aye la moulhé,
Car u soul cop si descaouce,
Jamey nou y tournes tou pè !

Mais auprès de la poésie érotique ou élégiaque, les autres genres font assez petite figure ; si nous citons encore quelques odes heureuses de Navarrot en l'honneur de la *plaine de Bédous*, et de la *vallée d'Ousse,* une chanson satirique du même, où il

montre le citadin aussi empêtré auprès d'une paysanne qu'un paysan l'est auprès d'une bourgeoise, et ses couplets endiablés sur la fête champêtre de Saint-Barthélemy, nous aurons donné une idée suffisante de la muse béarnaise, belle fille élancée, au jupon court, à la langue bien pendue, et qui, les deux poings sur la hanche, descend la montagne sans déranger l'équilibre de la corbeille dont sa tête est chargée. Par malheur, la coquette aspire à la crinoline; et des bribes de français corrompent et dénaturent de jour en jour son langage accentué.

C'est ce que ne contestera pas un honorable correspondant de Libourne, qui croit devoir défendre le patois contre nous. Selon lui, « bien qu'en butte à de rudes secousses, le Médoquin, le Bazadais, le Gascon, le Lanusquet, le Chalossin, le Bigourdan, le Béarnais et les autres sont encore pleins de vie. D'ailleurs, ajoute-t-il, on sait que les patois vivent plus longtemps que les langues officielles. » Il y aurait là matière à des discussions sans fin; nous nous bornerons à répondre que notre correspondant, qui nous attribue des opinions exagérées, est lui-même abusé par l'amour exclusif des patois. Nous persistons dans notre prédilection pour le français, et nous regrettons vivement, malgré tout le talent qui s'y est déployé, les tentatives récentes de restauration des dialectes méridionaux. Tout en

reconnaissant volontiers l'importance historique des patois et leur agrément local, nous pensons que leur période littéraire est passée. Quand il existait une nationalité provençale, le provençal a été une langue au même titre que le français. Mais il ne l'est plus. N'est-il pas à craindre que la gloire due au mérite des écrivains languedociens et provençaux, gloire qu'une partie des lettrés leur accorde sur ouï dire et d'après des traductions, ne soit promptement restreinte dans l'espace et dans la durée ? Affaire d'opinion, peut-on dire ; aussi n'engagerons-nous sur ce point aucun débat : mieux vaut présenter au lecteur plusieurs observations très-intéressantes de la personne qui nous écrit.

Certaines aspirations, dit notre correspondant, n'ont pas été *empruntées* par le bigourdan à l'espagnol, mais elles remontent sans doute « à l'époque où la langue des Ibères se parlait seule, depuis la Garonne jusqu'au Tage. » Nous le voulons bien ; toutefois, les éléments nous manquent pour décider avec certitude. Quant à l'expression *empruntées à l'espagnol*, nous la retirons volontiers ; de même, lorsque nous rapprochons *mescla* et *mescolare*, nous ne voulons pas dire que le béarnais ait imité l'italien ; tout le monde sait que la formation des mots dans les dialectes latins a été simultanément soumise à des lois analogues.

Nous sommes-nous trompé sur le nombre des

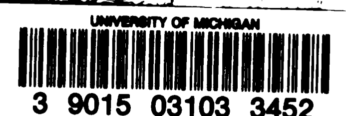
voyelles françaises, et nous faut-il revenir à l'opinion commune qui fait de l'italien la plus harmonieuse des langues ? Non pas ; ou plutôt, laissant l'harmonie à l'italien, gardons pour nous la variété ; c'est après la lecture de l'Arioste, ce grand enchanteur, que nous avons été frappé de la monotonie des *a* et des *o* demi-muets à la fin des vers. Nous avons compté en français douze voyelles, en mettant de côté quelques nuances comme *â*, *ê*, *ô* ; de même nous avons écarté plusieurs intonations que le béarnais donne aux siennes. Notre correspondant nous pardonnera de ne pas lui prouver que le français, autant que le patois, abonde en diphthongues et en triphthongues. Il ne veut pas que le béarnais et le gascon « se privent *bénévolement* de V et de F ; et nous lui sacrifions ce *bénévolement ;* mais il m'accordera qu'en refusant le droit de cité à deux lettres employées par leur langue mère, les patois excluent non des étrangères, mais des richesses patrimoniales. Il défend en vain la malencontreuse voyelle *ou*, qui usurpe la place de deux sons, *o* et *eu*, et de trois consonnes, *b*, *l*, et *v*. Il trouve « plus de rapport entre *bèt* et *bère* qu'entre *beau* et *belle*, *jumeau* et *jumelle*, *chameau* et *chamelle ;* » nous lui ferons cependant observer que rien ne justifie l'introduction du *t* final dans *bèt*, tandis que le son *au*, il ne peut l'ignorer, est intimement lié aux finales *al* et *el*. En effet, le patois

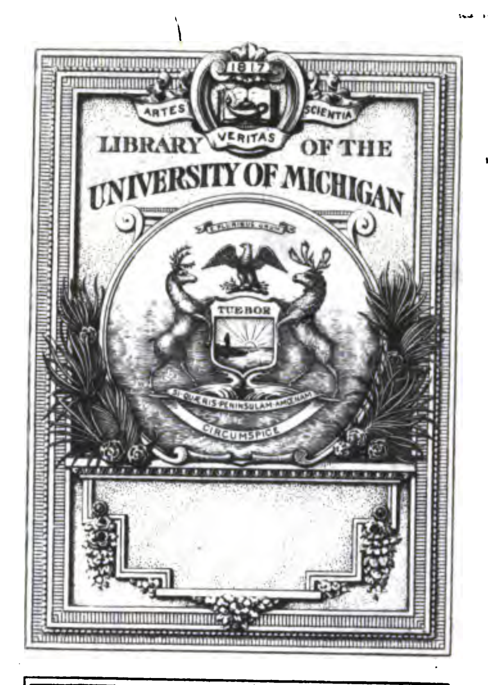
lui-même fait, de *cheval* et de *sel*, *chibaou* et *saou*; or, *aou* n'est que la prononciation méridionale de notre son *au*.

Ce que notre correspondant nous apprend sur les nasalités béarnaises : *aà*, *èe*, *ée*, *oô*, *uù*, sur l'*y* consonne de *anye*, ange (prononcez *dnghie*), et de *couratye*, courage (prononcez *couratquie*) ; enfin sur l'*e* final des mots féminins, qui a, en béarnais, la valeur de l'*o* (*caüse*, prononcez *caouzo*), mérite une confiance entière, comme venant d'un homme qui sait et parle le patois. Mais quant aux étymologies de *lugra*, où nous voyons bien plutôt *lucigera* que *lucanus*, de *chic*, rapproché de *pequén*, *pichoù*, *chicho* (petit, petiot), nous resterons dans le doute.

En somme, l'espace nous manquant pour reproduire toutes les remarques plus ou moins concordantes avec nos opinions, nous en faisons notre profit, et nous remercions vivement notre correspondant de l'attention qu'il a bien voulu accorder à notre excursion dans un domaine qu'il habite et qu'il explore avec science. Mais, qu'il en soit bien convaincu, notre court travail n'est ni un *mémoire*, comme il veut l'appeler, ni une attaque aux patois ; tout au plus est-ce une défense de la langue nationale, du français.

FIN.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03103 3452


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

